







HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

¹ ^A
THÉÂTRE ITALIEN,

TOME SIXIÈME.

HISTOIRE

DES ANCIENS ET MODERNES

DE

LETTRES

TOME SIXIEME

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN
FRANCE, JUSQU'À L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales
Pièces, & un Catalogue de toutes celles
tant Italiennes que Françaises, données
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus
curieuses & les Notices les plus intéres-
santes de la vie & des talens des Auteurs
& Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME SIXIÈME.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

THEATRE ITALIEN

DEUXIEME PARTIE

Par M. de Voltaire

PARIS, Chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République.

chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République.

chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République.

chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la Constitution, ci-devant de la République.





HISTOIRE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

LES INDES DANSANTES.

*Parodie des Indes Galantes, 21 Juillet
1751 (1).*

LE TURC GÉNÉREUX,

Première Entrée.

EMILIE se détermine à découvrir au Bacha le feu qui la consume, & les regrets que lui cause la perte de

(1) Le théâtre représente les Jardins d'Osman Bacha, terminés par la mer.

son cher Valere, parce qu'Osman est un Turc débonnaire, qui ne se fâche de rien. Il arrive, & la salue par un couplet en style oriental. Elle lui apprend comment elle a été séparée de son Amant, à l'instant où l'hymen allait les unir; Osman reçoit très-bien la confidence, lui débite un petit madrigal, & s'en va. Le Théâtre s'obscurecit.

E M I L I E.

AIR: *De mon Berger volage j'entends le flageolet.*

L'orage sur ma tête
 Redouble son effet;
 Au bruit de la tempête,
 S'accorde un flageolet.
 Malgré tout le ravage
 Qui s'excite dans l'air,
 Je veux sur ce rivage,
 Chanter un petit air.



AIR: *Voilà la différence.*

Le vent met l'Onde en fureur,
 L'amour agite mon cœur;
 Voilà la ressemblance.
 Je verrai calmer ces flots,

Sans voir la fin de mes maux ;

Voilà la différence.



On entend les cris des Matelots
qu'on ne voit point ; un Vaisseau battu
de la tempête, traverse le Théâtre.

Le C H Œ U R *des Matelots.*

AIR : *A boire , à boire.*

A l'aide , à l'aide , à l'aide ,

A l'orage notre art cède.

E M I L I E.

Un Vaisseau va périr au Port

Souvent l'Amour a même sort.

Ceux qui composent l'équipage de
ce Vaisseau malheureux , n'échappent
à la fureur des flots , que pour tomber
dans les fers du Bacha. Un d'eux est
Valere , & sa reconnaissance avec Emi-
lie , se fait par des couplets fort ga-
lans ; mais lorsqu'elle lui apprend que
le Bacha soupire pour elle , il se livre
au désespoir , par la crainte qu'elle n'ait
reçu le mouchoir.

E M I L I E.

AIR : *L'eusse - tu cru.*

Non , de Barbare en Barbare ,

A ij

J'ai toujours eu le bonheur
De conserver mon honneur.

V A L E R E.

Rien n'est plus rare.

Cette scène finit comme toutes les scènes qui se passent entre Amans ; c'est-à-dire, en duo ; Osman revient, les surprend, & commence par leur faire grande peur. Ici se fait encore une reconnaissance entre lui & Valere, qui lui a rendu en France de grands services.

O S M A N.

A I R : *Vous avez bien de la bonté.*

Cher Seigneur, vous m'avez traité
Tout comme un de vos freres,
Oui, Car vous m'avez racheté,
Quand j'étais aux Galeres,
De votre générosité,
Envers vous ici je m'acquitte,
Tout au plus vite.

EMILIE & VALERE.

Seigneur, en vérité
Vous avez bien de la bonté.

O S M A N.

A I R : *C'est ce qu'on n'a point vu de la vie.*
Détalez sans cérémonie.

V A L E R E.

Mais. . . .

O S M A N.

Point de si, de mais;

(à Valere, à Emilie.)

Adieu, bonsoir ma Mie.

Comme un grand Héros je m'en vais;

Faites danser vos gens, je vous prie,

En mémoire de mes bienfaits.

Il paraît un Vaisseau orné de fleurs & de banderolles; on voit sur le tillac une table couverte de mets & de rafraîchissemens; des trompettes se font entendre à la proue & jouent des fanfares, tandis que les Matelots descendent deux à deux, & viennent danser sur le rivage.

V A U D E V I L L E.

Iris avait parlé tout bas,

Au jeune Hilas,

Mon cœur en fut outré de rage,

Je la traitai d'ingrante & de volage,

Sans m'écouter, ma chere Iris,

Me regarda, fit un souris,

Et ce souris calma l'orage.



Damon servait une Beauté,
 Dont la fierté
 Prenait toujours un ton sauvage;
Finissez-donc, Monsieur, foyez plus sage.
 Elle se fâche d'un baiser;
 Il en prend deux pour l'appaiser;
 Le beau tems vient après l'orage.



SECONDE VAUDEVILLE.

Pour voguer sûrement,
 L'amour est ma boussole,
 L'espérance en est l'aimant,
 Et ton cœur est mon pôle.
 Eh! vogue, vogue donc,
 Sous l'amoureuse étoile,
 Mettons à la voile;
 Dans, la belle saison,
 Tout vent est bon.



Souvent un bon Vagueur,
 S'endort dans la bonasse;
 Moi j'ai toujours même ardeur,
 En quelque tems qu'il fasse;
 Eh! vogue, &c.



Sur nous lorsque la nuit
Etend son voile sombre,
Le flambeau d'amour nous luit,
Et nous guide dans l'ombre ;
Eh ! vogue , &c.



Quand le tems est trop fort,
Des écueils je m'écarte ;
Mais pour m'éloigner du Port ,
Je fais trop bien ma carte ;
Eh ! vogue , &c.



On ne craint rien en Mer ,
Au printems de notre âge ;
Mais qui s'embarque en hyver ,
Doit s'attendre au naufrage ;
Eh ! vogue , &c.



LES INCAS DU PEROU.

Seconde Entrée.

Le Théâtre représente un desert du Perou, terminé par une montagne aride, le sommet est couronné par la bouche d'un Volcan, formée de rochers calcinés,

Carlos ouvre la scène avec Phani ; à qui il reproche ses préjugés, & qui se détermine enfin à se laisser enlever. Carlos part pour tout disposer & profiter de la fête du Soleil, que l'on doit célébrer le même jour. Phani, restée seule, chante les couplets suivans :

AIR: *Ah! Maman, que je l'ai échappé belle*

Viens Hymen, hâte-toi, je t'implore,
 Viens par ta douceur,
 Combler l'ardeur
 Qui me dévore,
 Viens m'unir au Vainqueur que j'adore ;
 Fillette à quinze ans,
 Commence à compter les instans.



Si tu veux que mon cœur t'appartienne ;
 Hymen, dès ce jour,
 Crains que l'amour
 Ne te prévienne,
 Il n'est rien qu'à la fin il n'obtienne ;
 Ce petit fournois,
 Fait métier d'escroquer tes droits.



Viens Hymen, hâte-toi, je t'implore,
 Viens par ta douceur,

Combler l'ardeur
Qui me dévore ,
Tes attraits sont des biens que j'ignore ;
Mais sans les goûter ,
Il est permis de s'en douter.



Huascar Inca vient apprendre à Phani, que le Soleil veut la marier, Phani répond qu'il prend bien de la peine & que souvent au nom des Dieux, un fripon nous abuse. Huascar entre en colere, & apprend à Phani qu'il l'observait de loin & qu'il est instruit de son amour pour l'Espagnol.

H U A S C A R.

AIR : Dans le fond d'une Ecurie.

Non contens de l'avantage
D'avoir enlevé notre or ,
Nos Vainqueurs ont mis encor
Nos Princesses au pillage ;
Si j'en croyais ma fureur
Bientôt l'objet qui t'engage ;
Si j'en croyais ma fureur
Hélas ! que n'ai-je du cœur !

Il parle bas à l'oreille d'un Péruvien , & dit qu'on va voir beau jeu.

Les Péruviens arrivent pour célébrer
la fête du Soleil.

H U A S C A R.

AIR: *Ah! le bel Oiseau, Maman!*

Peuple, chantez le soleil,
Qu'à vos voix l'écho réponde.

Avec le Chœur.

Brillant soleil, brillant soleil,
Tu n'eus jamais ton pareil.

Seul.

La chaleur de tes rayons,
Echauffe la terre & l'onde,
Et l'on n'irait qu'à tâtons,
Si tu n'éclairais le monde;
Peuple, chantez, &c.



Tu fais mûrir les raisins,
Tu fais pousser les fougères,
C'est toi qui chauffes les bains,
Où folâtent nos Bergeres;
Peuple, chantez, le soleil, &c.



(On danse avec des Parasols)

H U A S C A R.

AIR *C'est ce qui nous enrhumé.*

Chez nous il fait beau quand le soleil luit,

Et quand il fait jour, il n'est jamais nuit,
C'est assez la Coutume;
Quand la chaleur cesse, le froid s'enfuit,
C'est ce qui nous enrume.

AIR: *Ah! le bel, &c.*

Peuple, chantez, &c.

La fête est interrompue par un tremblement de terre; tout le peuple se disperse, Phani vient aussi se sauver. Huascar l'arrête & veut l'emmener malgré elle, mais Carlos arrive, calme sa frayeur; il lui apprend comment Huascar a fait enflammer le Volcan en y jettant un caillou. Huascar se livre au désespoir & se précipite dans le gouffre de rage, de n'avoir pas recueilli le fruit de sa fourberie.

L E S F L E U R S.

Troisième Entrée.

Le Théâtre représente les Jardins de Tacmas. Fatime en habit d'homme, demande à Roxane comment elle la trouve dans ce déguisement; celle-ci lui répond qu'elle est on ne peut pas mieux, mais qu'elle va répandre l'al-

larme dans tout le sérail. Fatime répond que les Persans sont bien changés depuis qu'ils ont fait un voyage à Paris, & qu'ils ont vu l'Opéra; enfin Roxane la presse de lui apprendre quel est le projet de ce déguisement; elle lui avoue que c'est pour épier Atalide, qu'elle soupçonne être sa Rivale; celle-ci arrive & chante:

AIR: Contredanse du Carnaval du Parnasse.

Qu'on me blâme
Tant que l'on voudra;
Mais chacun saura
Mon amoureuse flamme.

Le silence
Pourrait m'étouffer;
De la bienséance
Je dois triompher.
J'instruirai de mon secret
Quelqu'indiscret;
Mais n'importe,
L'ardeur du caquet m'emporte.

(A Fatime.)

Vous êtes le bien venu,
Jeune inconnu;
Apprenez qu'un doux Vainqueur,
Soumet mon cœur.

Qu'on me blâme
Tant que l'on voudra ;
Mais chacun saura
Mon amoureuse flamme.

Par la gêne
Pourquoi s'affliger ?
Raconter sa peine ,
C'est la soulager.



Tandis qu'elle est en train , de jaser elle apprend à Fatime qu'elle aime Tacmas. Fatime d'abord se trouble , mais elle se rassure lorsque Atalide avoue qu'elle n'aime qu'un ingrat ; Tacmas reparaît , reconnaît Fatime , qui lui avoue que sa jalousie lui a inspiré cette ruse.

T A C M A S.

A I R : Le Démon malicieux & fin.

Jouissez du destin le plus doux ,
Mon amour n'est content qu'avec vous.

F A T I M E.

Ah! bientôt l'amour content sommeille ,
Il est bercé dans les bras des plaisirs ,
Il n'est rien alors qui le réveille ,
Que l'inconstance & de nouveaux desirs.

Tacmas rassure l'inquiete Fatime ;
qui lui dit :

AIR : *La liberté d'elle même est charmante.*

Mille Beautés comme des fleurs nouvelles ;
Dans ce Jardin à vos yeux vont s'offrir.

T A C M A S.

Que craignez-vous ?

F A T I M E.

L'amour porte des aîles ,
N'imitiez pas le volage Zéphir ,
Le plaisir ,
L'inconstance légère ,
Vont voltiger sur ce joli Parterre ;
Gardez-vous bien d'y rien cueillir.

La Fête des Fleurs commence. La Ferme s'ouvre , on voit un Parterre orné de fleurs de différentes especes distribuées par touffes.

Un Petit Jardinier s'approche , en dansant , d'un buisson de roses pour en cueillir , il en sort un serpent qui le poursuit jusques sur un arbre ; les Bostangis assomment le serpent , & se réjouissent.

Un Odalisque chante les couplets suivans.

On court souvent trop de danger
A s'engager ;
Au plaisir le penchant nous mene ;
Mais il ne faut que l'effleurer ;
Sans s'y livrer ;
Il est trop voisin de la peine ;
Craignez , craignez , jeunes cœurs ,
Le Serpent caché sous les fleurs.



L'amour a des attraits flatteurs ,
Mais séducteurs ,
Et l'on a peine à s'en défendre.
Quand le Fripon vient d'un air doux ,
A nos genoux ,
C'est afin de nous mieux surprendre ;
Craignez , craignez , jeunes cœurs ,
Le Serpent caché sous les fleurs.



Témire allait chaque matin
Au bois voisin ,
Du Printems respirer les charmes ;
Mais un jour j'entendis des cris ,
Et d'un taillis ,
Je la vis sortir toute en larmes ;
Craignez , craignez , &c.



Iris trouve un enfant un jour ,
 C'était l'Amour ;
 Elle en prend soin sans le connaître ,
 C'est un piège qu'amour lui tend ,
 Tout en pleurant ;
 Sous ses doigts il riait , le traître ,
 Craignez , craignez , &c.



L'imprudente Iris, qui le croit
 Transi de froid,
 Dans son sein l'échauffe & l'anime ;
 L'ingrat qui se voit caresser ,
 L'ose blesser ,
 Ce cruel en fait sa victime ,
 Craignez , craignez , &c.



Les Bostangis veulent cueillir des fleurs, un orage s'éleve & ravage le Jardin.

Les Bostangis tâchent de réparer le dommage, ils arrosent le Jardin ; on voit naître une plante qui produit successivement des feuilles, des boutons, des fleurs, & enfin l'amour. Entrée de l'Amour qui ranime les fleurs ; elles sortent des buissons personnifiés ; de jeunes Odaliques qui les représentent,

ont chacun à la main la fleur qu'elle caractérise ; l'Amour forme un bouquet & le présente à Tacmas, ce Prince le reçoit & le donne à sa Favorite.

Dès que Tacmas a déclaré son choix, les Bostangis se joignent aux Odalifques pour le célébrer.

LES AMOURS CHAMPÊTRES.

Parodie de l'acte des Sauvages , 2 Septembre 1751. (1)

PHILINTE, Berger de ce Canton, se plaint à Lifette sa Compagne, que sa chere Hélene reçoit les vœux d'un gros Fermier de Village & d'un Petit-Mâitre de Paris; il craint d'autant plus leur rivalité, qu'ils sont plus opulents que lui. Lifette cherche en vain à le rassurer, en lui disant qu'ils ne savent pas aimer de même.

(1) Le théâtre représente un Paysage agréable, d'un côté est un Coteau chargé d'arbres, de l'autre est une Prairie entrecoupée de ruisseaux.

AIR : *De tous les Capucins du monde :*

L'un est un gros Amant rustique ,
 Dont l'amour brusquement s'explique ,
 Et l'autre un Freluquet galant ,
 Que le seul goût des plaisirs touche ,
 Et qui semble plaindre , en parlant ,
 La fatigue d'ouvrir la bouche.



P H I L I N T E.

Quand aux champs dès le matin ,
 Le soin du troupeau l'appelle ,
 Le Ciel devient plus serein ,
 Le jour se leve avec elle ;
 Pour mourir sur son sein ,
 On voit les fleurs éclore ;
 De l'éclat de son tein ,
 La Rose se colore.



Le Rossignol va chantant ,
 Joyeux de la voir si belle ;
 Le Papillon voltigeant ,
 La prend pour la fleur nouvelle ;
 Les amoureux Zéphirs ,
 Naissent de son haleine ,

Et mes ardents soupirs ,
La suivent dans la plaine.



Malgré sa timidité ,
Qui la rend plus belle encore ,
D'une tendre volupté
Dans ses yeux j'ai vu l'aurore ,
Et sa bouche exprimer ,
Par un charmant sourire ,
Le doux plaisir d'aimer ,
Qu'elle craint & desire.



Lifette congédie ce tendre Amant ;
lorsqu'elle voit paraître son Rival Pe-
tit-Maître ; il arrive , un miroir de po-
che à la main , & se rajustant les che-
veux , il se plaint de trouver Hélène
trop sauvage , mais d'un ton qui fait
connaître qu'il se flatte de l'apprivoi-
ser bientôt. Tout ce qu'il dit est dans
le ton convenable du persifflage , & il
fort après avoir fait la peinture du
bonheur dans le couplet suivant :

AIR : M. le *Prevôt des Marchands.*

Voici l'image du bonheur ;
Quand un Champagne plein d'ardeur ,
Rit & pétille dans mon verre ,

C'est un instant qu'il faut saisir ;
Où bientôt sa mousse légère
Disparaît avec le plaisir.

Richard le Fermier arrive , en parlant de son amour pour Héléne , d'un ton bien différent.

Jarni , c'est un'rage ,
D'jour en jour on m'en voit chemer ;
J'navons pu de courage
Que pour aimer ;
A mon labourage ,
Morguenne , au lieu de me livrer ;
Mon plus grand ouvrage ,
C'est de soupirer.

Richard n'a nulle inquiétude sur ses Rivaux , & n'accuse Héléne que d'indifférence ; il ajoute que c'est dommage qu'à son âge elle laisse son petit cœur en friche.

AIR : *M. le Prevôt des Marchands.*

De la femme l'homme est l'appui ;
Morgué , qu'est-c' qu'al' ferait sans lui ;
J'en parlons à bonnes enseignes ;
Aux veignes faut des échalas ;
Les femelles , comme les veignes ,
Sans souquian ne profitent pas.

Lisette pour le tirer un peu de sa sécurité, lui apprend qu'Hélène lui préfère Damon, & Richard en colere sort, en disant qu'il va faire sonner le Toccin. Philinte revient, & Lisette le laisse avec Hélène qui paraît; il la presse avec tendresse, elle se défend faiblement & semble moins craindre l'Amant que l'amour.

P H I L I N T E.

*AIR: Mais à quoi bon Fatime, &c.
des Indes Dansantes.*

Ecoute la Fauvette,
Par ses chants s'animer;
Elle te dit, Brunette,
C'est un plaisir d'aimer.

H E L E N E.

La Colombe qui soupire,
Semble me dire,
Par son gémissement,
L'amour est un tourment.

P H I L I N T E.

AIR: A mon cœur dans ce séjour.

Vois à l'ombre de ce tremble,
Voler ensemble
Deux Papillons;

Ils formaient deux tourbillons ,
 L'amour en un seul les rassemble.
 A nos cœurs , dans ce séjour ,
 Tout peint l'amour ,
 Tout n'est qu'amour.

HELENE.

AIR: *Vous voulez me faire chanter.*

Je vis des Oiseaux amoureux ,
 Un jour sous ce feuillage ,
 J'étais attentive à leurs jeux ,
 A leur doux badinage ;
 Mais le premier qui s'envola ,
 Fut le mâle infidele ,
 J'entends , depuis ce moment-là ,
 Se plaindre la femelle.

Hélène dit à Philinte , que c'est malgré elle qu'elle l'afflige ; mais elle lui ordonne de ne la plus voir. Philinte se soumet à cet ordre, tout rigoureux qu'il est, & chante du ton le plus tendre, ce couplet si charmant & si connu : *Quand vous entendrez le doux Zéphir , &c.* Resté seul il se plaint de la rigueur de son sort, & voyant arriver ses deux Rivaux, il se cache derrière quelques roseaux.

Richard & Damon se disputent à qui

possédera le cœur d'Hélène; elle arrive, & après avoir écouté ce qu'ils disent l'un & l'autre, pour la déterminer en leur faveur, elle leur fait promettre à tous deux de souscrire à son choix, tel qu'il puisse être. Richard répond que cela est juste. Damon qui ne doute pas de la préférence qu'il croit mériter, y consent de même; mais Philinte moins confiant que ses Rivaux, sort de l'endroit où il s'est caché & se livre au désespoir, lorsqu'Hélène le prenant par la main, montre au Fermier & au Petit-Maître, que c'est l'Amant le plus tendre qu'elle préfère.

Richard & Damon se retirent, & les Bergers & les Bergeres des environs, descendent deux à deux du côteau, & célèbrent par leurs danses l'hymen de Philinte & d'Hélène, à qui ils présentent des couronnes de fleurs.

Ces quatre Parodies charmantes sont de M. Favart, elles firent beaucoup de plaisir, & la dernière sur-tout eut le plus grand succès. Elles eurent trente-deux représentations de suite; un mois après elles eurent encore une reprise de douze représentations, & pendant

plusieurs années, il ne se passa pas de mois qu'elles ne fussent jouées plusieurs fois.

On adressa à M. Favart, ces Vers pleins de grace & de vérité (1).

Le goût & la délicatesse
 Président aux choix de tes airs,
 Le sentiment & la finesse
 Sont l'âme de tes heureux vers,
 Selon tes vœux, l'on rit, ou l'on soupire,
 Tu captives les cœurs, tu fais les enchanter,
 Quel charme encore nous séduit, nous attire!
 Lorsque la Muse qui t'inspire
 Vient elle-même les chanter!

(1) Ces Vers sont de M. Guérin, qui depuis s'est fait connaître au Théâtre Italien par les Jumeaux, Parodie de Castor & Pollux, & plusieurs autres Ouvrages du même genre auxquels il a eu part.



LES VŒUX ACCOMPLIS.

*Comédie en un acte , en vers libres ,
mêlée de Divertissemens , 2 Octobre
1751. (1)*

LA Ville de Paris sous le nom de Lutece, remercie la Joie qui anime tous ses Citoyens. La Bourgogne arrive sur une Barque décorée de pampres & de lierre, & ornée de banderolles aux armes de Bourgogne. Après qu'elle a débarqué & reçu les complimens de Lutece & de la Joie, les Bourguignons qui sont à sa suite forment une danse, à la fin de laquelle on chante les couplets suivans :

A servir le Dieu du Raisin,
Nous mettons notre gloire ;
Mais, si nous faisons bien le vin,
Nous savons mieux le boire.
Pour le prouver, cher Compagnon,
Mettons-nous en besogne ;

(1) La scène est dans une Place publique, près de la Seine.

Verfons , verfons du Bourguignon ,
Pour le Duc de Bourgogne.



Partout , ce précieux enfant ,
Fait régner la bombance ;
Je fuis sûr que dans cet instant ,
Pour fêter fa naiffance ,
En Saxe on vuide maint flacon ,
De même qu'en Pologne ;
Verfons , verfons du Bourguignon ,
Pour le Duc de Bourgogne.



Le Duc de Bourgogne en ces lieux ,
Vous rit & vous appelle ;
Messieurs , en fréquentant nos jeux ,
Prouvez-lui votre zèle.
Pour venir ici le fêter ,
Quittez toute befogne ;
Où doit-on plutôt le chanter ,
Qu'à l'Hôtel de Bourgogne ?



La Bourgogne fort pour aller rendre fes hommages à fon Prince. Lutèce engage la Joie à la fuivre & à faire les honneurs de Paris. Elle reçoit enfuite M. Crifologue , qui eft à la fois

Poëte , Peintre & Musicien ; il donne différens échantillons de ses divers talens , & est remplacé par Arlequin qui est yvre.

ARLEQUIN, yvre.

Aujourd'hui , par toute la France ,
Chacun fait éclater son zèle à sa façon ,

Les uns par la chanson ,

Les autres par la danse ;

Moi , c'est en avalant

De ce jus excellent.

Le verre & la chopine ,

Sont les seuls instrumens dont je fais faire
emploi.

Tandis que l'on chante , je boi ;

Tandis qu'on illumine ,

Je m'enlumine , moi.



Dans le transport de sa joie il veut
embrasser Lutece , elle le repousse &
lui demande qui il est , & ce qu'il fait ?

ARLEQUIN.

Ce que je fais ? Parbleu , je fais , je fais. . . .

LUTECE.

Des effes

Proprement.

B ij

ARLEQUIN.

J'ai bu des fantés ,

Tant , tant.

LUTECÉ.

Que la vôtre chancele.

Il s'excuse sur ce qu'il a bû à toutes les qualités de la Dauphine , & l'amour qu'il a pour la France l'enflamme si fort , qu'il sent qu'il faut s'aller rafraîchir.

Madame Argante suivie de ses deux enfans , qui sont conduits par leur Précepteur nommé Virofoli , & qui la persécutent pour aller voir le jeune Prince & lui réciter le compliment que M. Virofoli leur a fait.

La PETITE FILLE.

Déesse à mille voix , hâte-toi , vole , pars ;
Que le nom des Français porté de toutes
parts ,

Soit l'amour & l'effroi du Peuple Asiatique.

Qu'ils forcent le Tartare à froncer le sourcil ;

Puissent-ils occuper un jour le sein Persique ,

Les flancs du Potofi , les veines du Brésil ,

Les bras de l'Océan , les côtes de l'Afrique ,

Les bouches du Danube , & les deux yeux
du Nil.

Le PETIT GARÇON.

Je vois le Tamaïs , & le Tigre & l'Euphrate ,
Se soumettre à des Loix , dont la douceur les
flatte ;

Je vois.

M^{de}. ARGANTE.

Non , non , cessez ; j'en ai suffisamment.

VIROSOLI.

Vous entendrez le tout.

M^{de}. ARGANTE.

Dieux ! quel acharnement !

VIROSOLI.

Je ne vous ferai pas grace d'une syllable.

Je vois les Norvégiens , je vois le Peuple
Arabe.

M^{de}. ARGANTE, *fuyant*.

Miséricorde ! Ciel !

VIROSOLI, *la poursuivant avec les
deux enfans , & déclara-
mant tous les trois.*

Je vois sur les deux Mers ,
Les deux aîles du coq ombrager l'Univers ;
Sous la Zone torride , & la Zone glacée.

Eh! quelle Nation n'est pas intéressée
 Au bonheur des Français, arbitres des destins?
 Des fruits de leurs travaux les deux mondes
 sont pleins ;
 Et le Sud & le Nord, tout devient leur Pa-
 trie.
 Bientôt, s'ils le voulaient, au gré de leur en-
 vie,
 Ils verraient leurs drapeaux dans le Camp du
 grand Khan,
 Et les Lys étouffer les Cédres du Liban.

Les deux enfans exécutent une pe-
 tite Pantomime, à la fin de laquelle
 Madame Argante, qui en est très-satis-
 faite, les embrasse tous deux. On en-
 tend un prélude.

Une troupe de jeunes gens entre sur
 une marche guerrière ; les Garçons sont
 armés d'épées nues, & d'un bouclier
 aux armes de Bourgogne ; Les Filles
 portent des rameaux d'olivier, entre-
 mêlés de roses & de lys ; tous ensemble
 exécutent un Ballet Militaire.

Dans la scène suivante, Valere ap-
 prend à Damon, qu'il vient de trou-
 ver dans la foule deux jeunes Villa-
 geoises charmantes, conduite par un
 Manant ; elles paraissent, & Jacot qui

les tient par deffous le bras, chante :

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Tous les Bourbons ,
Ma foi , sont bons ;
Et v'la pourquoi j'les aime.
Tous les r'jettons
Que j'en avons ,
Valent la tige même.

Valere falue les deux Filles , qui lui répondent par des révérences ; toutes ces politeffes déplaisent à Jacot , qui cherche à abrégér le cérémonial ; mais Thérèse & Nicole prennent goût aux cajoleries de Valere & de Damon , qui leur donnent l'un une bague , l'autre une tabatiere. Comme ils vont pour les embrasser ; elles se retirent , & Jacot reçoit les deux baisers ; il se mocque d'eux , ils le menacent : Jacot qui est un homme de cœur , dit qu'il ne demande pas mieux que de leur prêter le collet ; il ôte son habit comme s'il voulait se battre , & on voit deffous une veste de drap d'or ; alors les Galans pris pour dupes , reconnaissent dans Jacot le Baron leur ami ; dans Nicole , Madame de la Rozange ; & dans Thérèse , Lisette sa femme de chambre. Après qu'on les

a raisonnablement perfifflés, Madame de la Rozange les emmene souper, & de-là au Bal. Le Peuple danse en rond & chante plusieurs Vaudevilles, dont voici quelques couplets.

AIR: *Nous nous marierons Dimanche.*

Un enfant dodu,
 Qui nous est venu
 Pendant la nuit d'un Dimanche,
 Rend tout joyeux;
 Tout en ces lieux
 Pitanche.
 Que notre cœur,
 En sa faveur,
 S'épanche.
 Pour lui faire honneur,
 Mon beau serviteur,
 Nous nous marierons Dimanche.



Cet enfant répand
 Par tout de l'argent,
 Pour établir des familles;
 Il est déjà,
 Le bon Papa
 Des Filles.
 En v'la six cens,
 Oh! que d'enfans

Vont naître !

Tout ces marmouzets
Feronr des sujets
Qui serviront bien leur Maître.



Monsieur l'Gouverneur ,
Nous met en humeur
De nous marier Dimanche ;
L'argent qu'il a
Jetté de sa
Main blanche ,
Va nous fournir
De quoi rôtir
L'éclanche ,
Nous serons contens ,
Car à ses dépens ,
Nous nous marierons Dimanche.



Cette Piece est de Panard , qui dans ces sortes d'occasions , était toujours le premier à donner les preuves de son talent & de son zele. Le Public qui lui en savait gré, voyait toujours ses ouvrages avec plaisir , & celui-ci eut douze représentations.



L A V A L L É E D E
M O N T M O R E N C I .

Ballet Pantomime , 25 Février 1752.

LE Théâtre représente une Vallée remplie de Cerisiers; d'un côté est une petite éminence, sur laquelle est un Berger qui garde son troupeau; on voit les moutons brouter; de tems en tems le chien du Berger se leve, pour voir s'il ne s'en écarte pas; des petites filles gardent des vaches dans une prairie qui est au côté opposé; plusieurs Paysans montés sur des arbres cueillent des cerises, & remplissent des paniers qu'ils donnent à des Paysannes. Les Paysans après avoir dépouillé les arbres de leurs fruits, s'éloignent pour aller travailler ailleurs, & emmenent avec eux un âne qu'ils ont chargée de cerises.

Madame Favart habillé en Berger, paraît & chante les couplets suivans, qu'elle accompagne de sa Mufette.

Raifonnez ma Mufette,
Pour attirer Lifette,
Et que vos plus beaux airs
Eclatent dans les airs;



Que l'écho les répète ,
Et porte à ma Brunette ,
Sur l'aîle des Zéphirs ,
Mes amoureux soupirs.



A ce Troupeau timide ,
Uu Berger sert de guide ;
Un jeune objet vainqueur ,
Gouverne ainsi mon cœur.



L'Agneau n'ose à la plaine ,
Courir fans qu'on l'y mène ;
Hélas ! un tendre Amant ,
Est moins libre en aimant.



Je vois venir Lifette ,
Taisez-vous ma Mufette ;
Amour , conduis fes pas ,
Echos ne parlez pas.



Lifette , petite Bergere , entre en dansant. Coridon , petit Berger , la cajole , elle le rebute d'abord & s'en défait ensuite avec des bonbons. Au lieu de se retirer tout à fait , il se cache pour l'épier ; Madame Macée , mere de

Lifette paraît, lui met un panier au bras, en lui faisant signe d'aller vendanger, & lui donne une paire de soufflets, pour s'être amusée. Elle continue de la gronder, & se retire en la menaçant. La Bergere jette son panier, & va s'asseoir sous un arbre. Lifette boude & s'endort. Le petit Berger qui la voit de loin toute seule, se leve, & joue un second air sur sa Musette. Il descend gaiement du côteau, & s'approche en dansant. Il s'apperçoit qu'elle est endormie, & va la tirer par son tablier. Il se retire, emporte le panier de la Bergere pour le remplir de raisin, & après l'avoir rempli, il revient le poser à côté d'elle, sans faire de bruit. Elle continue de dormir, il prend une paille qu'il passe sur les lèvres de la Bergere, qui s'éveille en se les frottant. Le Berger se cache derriere un buisson de fleurs. La Bergerè s'éveille entièrement, & paraît surprise de trouver son panier rempli à côté d'elle; elle entend le chant des oiseaux, y prend plaisir, & appelle sa cousine Babet pour l'aider à les attrapper.

Babet, autre petite Bergere, accourt avec un filet; elles approchent toutes deux du buisson avec de grandes

précautions , & prennent le jeune Berger , qui paraît enveloppé de leur filet ; elles en marquent leur surprise , le délivrent & le carressent. Le Berger leur offre un nid de rossignols qu'il a pris dans le buisson ; les deux Bergeres vont chercher chacune une cage ; Lisette est préférée , & la cage de Babet demeure inutile ; premier sujet de jalousie ; ce n'est que pour un moment que le petit Berger l'appaise avec un bouquet. Lisette triomphante attache sa cage aux arbres , après avoir vu Babet jeter la sienne de dépit. D'un autre côté , le petit Coridon qui a observé l'empressement des Bergeres pour le nid de rossignols , vient le regarder de plus près , marque du mépris par ses gestes , & fait entendre qu'il va chercher un plus beau présent pour Lisette ; il sort & revient , pendant le dépit de Babet , qu'il redouble encore , par la préférence qu'il donne aussi à Lisette ; il est accompagné de petits Bergers comme lui , qu'il engage à danser , pour amuser sa Maîtresse , à laquelle il offre ensuite une pie qu'elle refuse ; pour la punir il en fait présent à Babet , qui l'accepte & lui donne la volée. Coridon court après sa pie , & sort

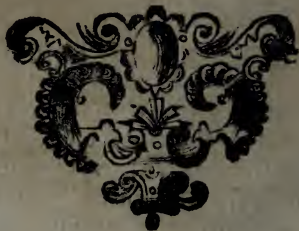
avec ses petits camarades qui se moquent de lui.

Le Berger invite Lisette & Babet à danser au son du flageolet, dont il joue pendant qu'ils essayent quelques pas. Lisette lui prend le flageolet, dont elle veut jouer, mais elle n'y réussit pas. Le Berger touche le flageolet pendant qu'elle souffle dedans & que Babet danse; mais piquée de danser seule, celle-ci arrache le flageolet, & vient prendre le Berger pour danser avec elle; Lisette vient se mêler dans la danse, ce qui forme un pas de trois, qui exprime une jalousie. Lisette est préférée, & remercie son petit Amant; Babet se retire en leur faisant des menaces. Le petit Berger propose à son amoureuse de jouer à de petits jeux sur l'herbe; ils s'assoyent & jouent au pied de bœuf; le Berger attrape la main de la Bergere, qu'il ne veut pas lâcher qu'elle ne lui donne un baiser; elle s'en défend & s'enfuit; le Berger la poursuit en dansant. Elle tombe, assise & fatiguée, sur un lit de gazon, & se laisse baiser la main, ce qui lui cause beaucoup d'émotion, aussi bien qu'au Berger, qui se jette à ses genoux, & lui baise encore la main en se relevant.

La Bergere, méprisée, amene Mathurin, pere du petit Berger, qui le surprend dans le tems qu'il veut embrasser sa Maîtresse, de façon qu'en se mettant entr'eux deux, il reçoit un baiser de l'un & de l'autre. Il veut corriger son fils, la petite Bergere l'arrête; il s'attendrit pour elle, renvoye son fils, danse avec elle, & chasse une seconde fois son fils avec colere, s'apercevant qu'il vient à la dérobee obtenir de légers faveurs de sa Maîtresse. Le petit Berger, pénétré de douleur, va s'appuyer contre un arbre, dans le fond du Théâtre.

Babet qui avait disparu, après avoir amené Mathurin, rentre, & amene encore Madame Macée; dans le moment où Mathurin débarrassé de son fils, danse plus librement avec Lisette, & veut lui déclarer ce qu'il sent pour elle; Madame Macée se met entre deux, ce qui couvre Mathurin de confusion. Elle se retourne vers sa fille, pour la punir d'oser danser avec un homme; Le petit Berger accourt, se met entre la mere & la fille, & demande grace. Madame Macée s'adoucit, & présente la main au pere du Berger qui consent que son fils épouse Lisette.

Cette Pantomime agréable, est de M. Favart ; elle avait été donnée à la Foire Saint Laurent, le 28 Août 1745, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique ; elle y eut un succès prodigieux & ne réussit pas moins lorsqu'elle fut donnée par les Comédiens Italiens. M. Boucher, premier Peintre du Roi, en a tiré les sujets de plusieurs tableaux charmans & ce n'est pas le moindre honneur qu'ait reçu cette Pantomime agréable.



F A N F A L E.

*Parodie d'Omphale en cinq actes, en
Vaudevilles, 6 Mars 1752. (1)*

TITI, Lieutenant d'Occide, Commandant des Houfards, ouvre la scène en faisant connaître l'amour qu'il a pris pour Fanfale. On entend une marche avec un accompagnement de Tambours, & Occide paraît suivi de ses Houfards, qu'il congédie bientôt, pour faire confidence à son Lieutenant, du nouveau penchant qui l'entraîne vers Fanfale, Titi lui fait observer que la Sorciere, Grismine, pourroit lui jouer quelques mauvais tours :

O C C I D E.

AIR: J'aime une jeune Brunette.

D'un objet rempli de charmes,
On veut fuir l'attrait vainqueur ;
La Fierté qui prend les armes,

(1) Le théâtre représente un Village. On voit d'un côté le Château de Fanfale, & de l'autre le lieu où on rend la Justice.

N'en défend pas notre cœur :
 On sent un trouble en soi-même ;
 On commence à s'aïllarmer ;
 Mais hélas ! déjà l'on aime ,
 Sitôt que l'on craint d'aimer.

T I T I.

A I R : *Ici l'on fait ce que l'on veut.*

Occide chante des Brunettes !
 Ce Guerrier qui répand l'effroi ,
 Débite aujourd'hui des fornettes !
 Il est presque aussi sot que moi.

Fanfale arrive suivi de ses Marguilliers & de ses Paysans qui viennent ainsi qu'elle , remercier Occide des services qu'il leur a rendus.

Le MARGUILLIER.

Ecoutez la harangue
 Du premier Marguillier ;
 J'avons trop bonne langue ,
 Pour rester le dernier.

C H Œ U R.

Gai , gai , gai , mon Officier ,
 Je v'nons vous remarcier.

Le MARGUILLIER.

Tout nos Maréchauffées

N'vallont pas un denier ,
Vous purgez les chauffées
De tout Aventurier.

C H Œ U R.

Gai , gai , &c.

Le MARGUILLIER.

Un loup fort malhonnête
Désolait ce quartier ;
Vous avez tué la bête ,
Gnia qu'à vous en prier ;
Gai , gai , &c.



Quand un lapin ravage
Les choux d'un Jardinier ,
Occide avec courage ,
Le met dans son clapier ;
Gai , gai , &c.



Quand un sanglier gâte
Le bien de not' grenier ,
Vous le mettez en pâte
Et l'mangez tout entier ;
Gai , gai , &c.



Vous avez pour la pêche ,

Débourbé not'vivier ,
 Cette bonne œuvre empêche
 Les crapiaux de crier ;
 Gai , gai , &c.



OCCIDE.

Peste soit de la fête ,
 C'est assez m'ennuyer ,
 Vous me rompez la tête ,
 Je demande quartier ;

Le CHŒUR.

Gai , gai , &c.



Occide voudrait entretenir Fanfale de ses feux , mais elle lui répond qu'il lui parlera de sa tendresse une autrefois , & qu'il doit aller au Greffe , où l'on va dresser un procès-verbal de ses exploits.

Au second acte le Théâtre représente l'Appartement de Fanfale , plusieurs filles y sont occupées à différents ouvrages ; elles voudraient engager leurs Maîtresses à recevoir les hommages d'Occide , dont la gloire éclatante ferait honneur à ses appas , mais elle pense différemment , & lui préfère son Lieutenant.

FANFALE.

AIR : *Babet que t'es gentille.*

Occide & ce garçon ,
 Font un parfait contraste ;
 L'un a l'air d'un Gascon ,
 L'autre est simple & sans faste ;
 Son maintien décent ,
 Son air innocent ,
 Est la nature même ;
 Son cœur n'est point encore formé ,
 L'amour ne l'a point animé ,
 Puisqu'il n'a pas encore aimé ,
 Eh bien ! c'est lui que j'aime. (*bis.*)



Titi paraît , & les Femmes de Chambres se retirent, il apprend à Fanfale, que son Commandant se prépare à lui apporter un bouquet pour sa fête. Fanfale répond qu'elle lui fait peu gré de ses soins & que ceux d'un autre la flatte-
 terait davantage. Quelques avances qu'elle lui fasse , l'imbécille Titi ne peut se résoudre à en profiter, il l'accuse d'indifférence & de rigueur, tandis qu'elle l'accable de caresses & de prévenances, ce qui désespère la bonne Dame, & rend cette scène très-comique.

Occide pour achever de la mettre de mauvaise humeur, arrive avec ses Housards, qui amènent des Braconiers qu'ils ont pris & auxquels Fanfale fait rendre la liberté.

OCCIDE.

Vous êtes bien inhumaine !

Que gardez-vous à vos amis ?

Un doux espoir m'est-il permis ?

AIR : *Sans le Dieu de la tendresse.*

(à sa suite.)

A la Dame du Village,

Amis, rendez les honneurs.

(à Fanfale.)

Dans leurs jeux voyez l'image

De mes plus vives ardeurs.

Pour garant d'un tendre hommage,

Prenez ce Monstre & ces fleurs.

Occide donne à Fanfale, & lui fait présenter le loup qu'il a tué, & les fusils des Braconiers. Occide prend le panier à ouvrage de Fanfale, & chante en faisant des nœuds.

AIR : *Quel voile importun le couvre !*

Il faut pour charmer les Belles,

Suivre leurs plaisirs ,
N'avoir que leurs desirs ;
En nous amusant comme elles ,
Nous formons nos nœuds ;
L'amour nous rend heureux.
Un cœur altier n'est plus le même ,
Quand d'un objet il est épris.
L'Amant devient tout ce qu'il aime ,
Un doux retour en est le prix.
Il faut pour charmer les Belles , &c.

Les filles de la suite de Fanfale quittent leurs ouvrages & dansent pendant que les Housards travaillent à leurs places. Fanfale & Occide chantent tour à tour les couplets d'un Vaudeville dont le refrain est :

On n'éteint jamais les desirs ,
Lorsque l'on file les plaisirs.

Les filles de la suite de Fanfale vont prendre les Housards , leur attachent des quenouilles & dansent avec eux , en les faisant filer. On entend le bruit du tonnerre. Grisminne descend par la cheminée , suivie d'une troupe de Diables , qui mettent le feu aux quenouilles ; Fanfale & toute sa suite s'enfuit ; Grisminne accable de reproches & de

menaces Occide , qui lui répond qu'un
Amant ne craint que ce qu'il aime.

GRISEMINE.

Quand j'étais dans mon printems ,
On voyait ton amour tous les ans
S'accroître avec mes appas naissans ;
Tout doit se former avec le tems.

OCCIDE.

AIR : Les cœurs se donnent troc pour troc.

Votre esprit en vain s'est flatté
De rendre une ardeur éternelle ;
Les sermens faits à la Beauté ,
Ne doivent pas plus durer qu'elle.

Occide fort & Grismine le menace
de le poursuivre jusqu'au bout du
monde.

Au troisieme acte, le Théâtre repré-
sente les Jardins de Fanfale, elle s'y
plaint encore de la timidité de celui
qu'elle aime. Grismine approche dou-
cement & la frappe de sa baguette ; Fan-
fale surprise par les charmes de Gris-
mine , tombe sur un banc de gazon ,
sur lequel elle s'endort , en chantant
j'ai des vapeurs , je me meurs. Grismine
tire son couteau pour la tuer ; mais
Occide

Occide qui survient à propos le lui arrache en lui disant : *turlututu ren-gaine* , &c. Il tire Fanfale par le bras , la réveille & elle se sauve en voyant Grismine , ils finissent l'acte par un *duo* qui exprime leur fureur.

Le Théâtre représente un caveau , dans lequel Occide est seul & se livre aux transports de sa jalousie depuis qu'il a appris que Fanfale en aimait un autre que lui , Grismine qui a promis de suivre par-tout ses pas , descend aussi au caveau , il la presse de lui révéler par son art le nom de son Rival ; elle y consent & fait une conjuration , à la fin de laquelle elle lui apprend que le festin est préparé pour la nôce de Fanfale. On entend des miaulemens de chats & des monstres paraissent , qui enmènent Grismine , Occide jure de se vanger , sort & finit le quatrieme acte.

Le Théâtre représente un lieu préparé pour un festin de nôce ; Fanfale y paraît la premiere , & Titi la suit de près ; mais tandis qu'ils se livrent au transport de leur amour & à l'espérance de leur prochain bonheur , Occide arrive le sabre à la main.

FANFALE, à part.

Oh Ciel ! nous voila dans la crise.

OCCIDE.

Rien n'est égal à ma surprise ;

Un ami jouer de ces tours !

TIT I.

C'est ce qu'on voit tous les jours.

Occide entre dans une grande fureur , mais il se calme bientôt en entendant une symphonie douce qui imite le chant du coucou. Il invite Fanfale & son Lieutenant de se marier , & chante :

Cet examen

Fort à propos m'arrête ;

Qu'ils s'aiment tout leur fou.

(*Simphonie.*)

Pour moi je ne suis pas si fou.

AIR : *ça n'dur'ra pas toujours.*

A leur nôce je danse ;

Vivez en bon époux.

TIT I.

Ah ! quelle heureuse chance !

FANFALE.

Est-il un sort plus doux ?

FANFALE & TITI.

Que nos tendres amours ,
Puissent durer toujours. (*trois fois.*)

OCCIDE, à part, en même tems.

Ça n'dur'ra pas toujours. (*trois fois.*)

La Piece finit par un Vaudeville dont
voici deux couplets :

Dans un cercle la saillie
Cause souvent du dépit ;
La plus légère ironie
Est un vice de l'esprit ;
Dans un repas agréable ,
Tous les bons mots sont bien pris ;
La franchise regne à table ,
On est toujours bons amis.



Que je fais de gens sévères ;
Durs & brusques le matin ,
Qui le soir , au bruit des verres ,
Ont un plaisir clandestin ;
Leur humeur est plus affable ,
Et dans des soupirs jolis ,

Avec eux l'Amour à table,
Les rend les meilleurs amis.



Cette Parodie est de Messieurs Favart & Marcouville, & fut faite à la quatrième reprise de l'Opéra d'Omphale, Tragédie-Lyrique dont les paroles sont de la Motte & la musique de Campra. Fanfale fut très-bien reçu du Public; elle eut six représentations avant Pâques, & seize après la rentrée du Théâtre.

Gratis.

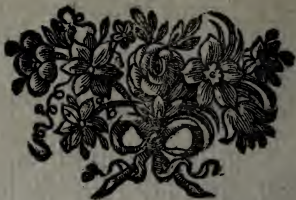
Le 29 Août 1752 les Comédiens Italiens donnerent *gratis* une représentation d'Arlequin & Scapin, Voleur par amour, en réjouissance du rétablissement de la santé de Monseigneur le Dauphin, qui avoit eu la petite vérole. Le 19 Septembre suivant, ils donnerent pour la même occasion un divertissement intitulé Alceste, dont M. de Saint-Foix est l'Auteur. Il parut très-ingénieux, fit beaucoup de plaisir, & eut dix-huit représentations.

Mademoiselle Auguste y dançoit une furie avec beaucoup de force & de légèreté.

Le Théâtre Italien donna le 18 Mars 1752 pour la clôture de cette année, Fanfale suivi de la Joûte d'Arlequin, de la Vallée de Montmorenci, & du Compliment ordinaire. Il fit son ouverture le 10 Avril encore par Fanfale, précédé d'Arlequin toujours Arlequin, suivi d'un Compliment prononcé par Madame Favart ainsi que celui de la clôture.

Helene Baletti sœur de Joseph Baletti, femme de Louis Riccoboni, arrivée avec la troupe Italienne en 1716, a joué pendant près de trente-six ans sur le Théâtre Italien les rôles de première Amoureuse, ceux de Soubrettes, & les travestissemens en hommes, avec un égal applaudissement, tant dans le Français que dans l'Italien, qu'elle dialoguait avec une intelligence & une vivacité admirable; peu de femmes sont aussi instruites que cet estimable Actrice, son esprit & ses talens lui ont mérité d'être admise dans quatre Académies, savoir celle de Rome, de

Ferrare , de Bologne & de Venise ; nous avons d'elle en qualité d'Auteur , le *Naufrage* , Comédie en cinq actes en prose , tiré du *Mercator* & du *Rudens* de Plaute ; & *Abdili* , Roi de Grenade , en société avec Delisle. Eell est actuellement vivante , jouit d'une santé parfaite , & fait jouir ses amis d'une conversation encore pleine de charmes , quoiqu'agée de près de quarrevingt-quatre ans.



TIRCIS ET DORISTÉE.

Parodie d'Acis & Galatée, 4 Septembre 1752.

MADAME Favart, habillée en Berger, sous le nom de Tircis, ouvre la scène & se plaint de l'absence de Doristée, par ce couplet si connu, *paresseuse Aurore*, il est interrompu par les chants de Colinet, que le chagrin endort, & qui veut faire l'amour gaïement, il conseille à Tircis de vaincre sa timidité, & de tout tenter pour vaincre son inhumaine.

Tu n'as rien si tu n'oses,
L'amour doit tout risquer ;
Qui craint de se piquer,
Ne cueille point de roses.

T I R C I S.

Doristée est riche héritière,
Je ne suis qu'un simple Pasteur.

COLINET.

Je sçais qu'elle a lieu d'être fiere,
 Son pere est un Maître Pêcheur ;
 Mais contentement vaut richesse,
 L'Amour fait-il le prix de l'or ?
 Un cœur offert par la jeunesse,
 Pour une Belle est un trésor.

Tircis fait ensuite le récit du commencement & des progrès de sa passion d'une maniere si tendre & si touchante, que Colinet en est ému ; il faut, dit-il à Tircis, donner une fête à ta Maîtresse, & je veux l'arranger pour toi.

C'est le plaisir qui prend les Belles
 En dépit de la raison,
 Il n'est point pour lui de cruelles,
 Tré, tré, trémouffons-nous donc. *Bis.*

Tircis resté seul retombe dans sa langueur.

Doristée arrive, & voulant cacher le plaisir qu'elle a de voir Tircis, elle feint de chercher sa compagne, Tircis profite des conseils de Colinet, & devient pressant. La Bergere qui craint également de ne pas assez résister & de

résister trop , lui annonce un Rival , Tircis en frémit. Ce Rival est Horiphesme , Maître des forges , homme riche , puissant & ombrageux.

On entend une symphonie , c'est le prélude de la fête préparée par Colinet. Doristée en demande le sujet , & Tircis lui apprend que ce sont des Amans unis par les plus tendres nœuds , qui viennent chanter leur bonheur. Cette fête est d'autant plus agréable , que les airs de chant & de danse se sentent de la gaieté naturelle de Colinet , mais elle est troublée par l'arrivée d'Horiphesme , dont l'aspect féroce fait fuir les Jeux & les Amours. Doristée exhorte Tircis à éviter sa présence , il lui obéit.

Horiphesme paraît indigné que de vils Pasteurs osent prétendre amuser sa Maîtresse par leurs jeux Il menace de les punir de cette témérité , Doristée paraît , & sa présence calme ses transports , il lui déclare ainsi sa passion.

Mon cœur aussi dur qu'une enclume ,
S'amolit au feu de l'amour ,
Ta beauté sans cesse l'allume ,
Je n'ai treve ni nuit ni jour ;
L'amour frappe à coups redoublés ,
Tous mes sens sont troublés ,

Mes esprits accablés ;
 D'une flamme que rien n'appaise ;
 J'éprouve les cruels effets ,
 Ma poitrine est une fournaise ;
 Où l'amour forge ses traits.

DORISTÉE.

La chute d'un torrent qui gronde,
 En roulant le sable avec l'onde ,
 Peint de vos vœux l'emportement ;
 Que j'aime un ruisseau dont l'eau pure,
 Fait sur les fleurs un doux murmure,
 C'est l'image du sentiment !

HORIPHESME.

Est-ce par ces frivoles soins
 Que l'on te prouve sa tendresse ?
 Des Bergers la délicatesse
 Dit beaucoup plus & prouve moins ,
 Que la vive ardeur qui me presse.

Comme un Amant transi t'offrirai-je des fleurs ?
 Les roses de ton teint surpassent leurs couleurs ;

Dois-je des plus beaux fruits te faire des présents ?

Ils n'ont point la rondeur de tes attraits naissans.

Il est un don plus précieux

Qui prouve combien j'aime ;
Que pourrait-on t'offrir de mieux ?
Je me donne moi-même.

La froideur de Doristée fait soupçonner à Horiphesme , qu'il pourrait bien avoir un Rival chéri. Doristée lui répond :

N'allez pas le croire.

H O R I P H E S M E.

Daigne donc m'accorder ton cœur ,
C'est trop disputer la victoire.

Pour attendre Doristée, Horiphesme imagine de lui donner un Divertissement de Forgerons auquel il préside, ce Divertissement est très-bien caractérisé ; le Maître de forges croit avoir enchanté sa Maîtresse, & renvoye ainsi sa Troupe.

A I R : *Tarare ponpon.*

Le secours de vos Jeux
Ne m'est plus nécessaire,
De l'objet de mes vœux
J'attends un sort heureux ;
Mes soins ont dû lui plaire,
Ses sens sont agités.
C'est l'instant du mystère.

Sortez.

Horiphesme redouble ses efforts pour se faire aimer de Doristée , il lui parle d'Hymen & d'un Hymen prompt ; Doristée pour s'en débarrasser , lui dit qu'elle dépend de son pere , à qui elle sera toujours soumise.

H O R I P H E S M E .

C'est parler en fille sage ,
Je vais agir à l'instant ,
Votre pere est trop prudent
Pour manquer ce mariage.

Tircis survient tout émû , il est désespéré de ce que Doristée a assisté à la Fête ordonnée par Horiphesme , il en fait les plus vifs reproches à sa Bergere , qui lui dit ; que ce n'était que pour désarmer la Jalousie de son Rival.

T I R C I S .

O Ciel !

D O R I S T É E .

Je n'osais te le dire ,
Ah ! crois-en ce cœur qui soupire.

T I R C I S .

N'est-ce point une erreur extrême ?

D O R I S T É E , à part .

Il voit le trouble de mon cœur ,

Il demande encor si je l'aime.

T I R C I S.

De sa fierté je suis vainqueur.

(à *Doristée.*

Et vous vouliez avec rigueur,
Me cacher mon bonheur suprême.

D O R I S T É E.

Avant de répondre à tes vœux,
J'ai dû m'assurer de tes feux.

A I R : Nous autres bon Villageois.

On file avant d'être époux,
Le tissu de son esclavage,
L'Amant est rampant & doux,
Le Ver à Soie est son image;
Dans ses propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé,
Mais bientôt forçant sa prison,
Il s'envole en Papillon.

Horiphesme apperçoit du haut d'une montagne, ces Amans qui se jurent une tendresse éternelle. Ils se sauvent aussitôt qu'ils le voyent, & Horiphesme entre sur la scène en s'écriant :

De ce vil Berger,
A l'instant courons nous vanger,

Vainement il fuit ,

Son malheur le fuit.

L'Amour en fureur me conduit,

L'Imprudent revient sur ses pas;

Est-ce pour braver le trépas ?

Punissons-le , ne tardons pas

Prenons ma carabine ,

Car la mort

Est le sort

Que je lui destine.

Le Berger & la Bergere reviennent
sur la scène , & Tircis dit à Doristée
dans le fond du théâtre :

Le trépas doit me sembler doux ,

Sans frayeur je m'y livre ,

Puisque je fais aimé de vous.

DORISTÉE.

C'est alors qu'il faut vivre ,

Cher Amant ,

Agis sensément ;

D'un Jaloux

Fuyons le courroux ;

Ah ! je l'entend.

(Elle fuit.)

TIRCIS.

La peur me prend.

HORIPHESME.

Meurs à l'instant ,
Insolent.

(Il tire son coup de carabine.)

T I R C I S.

Hélas ! ne suis-je point blessé ?
Ma Maîtresse me laisse ,
De frayeur mon sang est glacé ,
Et je tombe en faiblesse.

Horiphesme content de voir tomber Tircis, perd son ressentiment en lui voyant perdre la vie, & le mépris succédant à l'amour qu'il avait pour Doristée, il éteint pour jamais son amour. Cette Bergere vient avec précipitation pour rejoindre son Amant; quelle est sa surprise en le trouvant évanoui! Elle se livre à toute la douleur que lui cause un si cruel événement, son seul espoir est de recourir à l'amour, qui fait des miracles quand il lui plaît; le miracle arrive, car M. Guillaume, Opérateur, paraît sur le champ avec du baume pour guérir Tircis. Doristée le conjure de s'en servir au plus vîte.

G U I L L A U M E.

Oui, je vais agir,
 J'ai soutenu Thèse on fait comme;
 Et j'ai fait courir.....

D O R I S T É E.

Hélas! au lieu de discourir,
 Mon cher Monsieur Guillaume,
 Daignez le secourir,
 Donnez-lui quelque baume,
 Sans vous il va mourir.

G U I L L A U M E.

Parbleu, je vais encore trop vite,
 Je pourrais vous désespérer,
 Si je faisais chanter ma fuite;
 Avant que de rien opérer,
 Prenez cette bouteille,
 C'est de l'eau sans pareille,
 Dès qu'il va la sentir,
 Tircis va revenir.

En effet, aussi-tôt que Tircis a respiré le flacon que lui présente Doristée, il soupire.

D O R I S T É E.

Il respire,
 Il soupire,

Cher Tircis, reprends
Tes sens

T I R C I S.

Qui m'appelle ?
Ah! c'est elle ;
Je m'anime à ses accens ;
Oui, ta flamme
Me rend l'ame ,
Je te vois & je renais.

D O R I S T È E.

Plus de crainte ,
De contrainte.

(Ensemble.)

Aimons-nous pour jamais.

Colinet vient annoncer la fuite d'Horiphesme, qui croit avoir cassé la tête à son Rival, & il forme avec une troupe de Pêcheurs & de Pêcheuses, un divertissement à l'occasion des nûces de Tircis & de Doristée, qui termine le Spectacle.

On doit plutôt regarder cette jolie Piece comme une Pastorale agréable que comme une Parodie critique; les airs en sont admirablement bien choi-

sis, les couplets heureux, & le dénouement assez comique. Elle fut très-bien reçue du Public, eut vingt-quatre représentations; & ne fit qu'ajouter à la réputation de M. Favart, qui en est l'Auteur.

LA FRIVOLITÉ.

*Comédie en un acte, en vers libres ;
23. Janvier 1753. (1)*

L'HYVER ouvre la scène avec la Frivolité qui lui fait compliment sur sa parure. Il lui répond que c'est pour elle, & qu'il était impatient de la revoir; la Frivolité, qui n'est pas moins polie, lui réplique qu'il est sa saison favorite puisqu'il rappelle les ris & les jeux avec lui. Elle lui apprend ensuite qu'elle a pris les traits d'une jeune veuve de finance & réside dans son riche hôtel.

J'attire ici toute la France,
Dont je suis la Divinité;

(1) La scène est à Paris, dans l'Hôtel d'une jeune veuve de Finance.

Légère , vive , gaie , étourdie & coquette ,
Je fixe les desirs de ce Peuple brillant.
Les ris composent seuls le culte qu'il me rend ,
Et mon autel est ma toilette ,
Où je reçois les vœux en minaudant ;
Le Magistrat que je délasse ,
Vient me rendre le soir un hommage badin ;
Au Militaire il dispute la place
De mon premier Menin ,
Et le jeune Marquis qui tous deux les surpasse ;
Sur le beau sexe même , a le pas dans ma
Cour ,
Il taille mes Ponpons , il leur donne la grace ;
Et j'en fais ma Coiffeuse , ou ma Dame d'Atour.

L'Hyver la quitte pour rassembler
tous les plaisirs de sa suite afin de mieux
célébrer son retour. M. Fauster , Suisse ,
vient le premier rendre hommage à la
Frivolité.

FAUSTER.

Madame , vous voyez un Socrate moderne ;
Qui pour ne rien savoir étudia vingt ans ,
Et qui honteux d'avoir perdu son tems ,
De dépit est parti de Berne ,
Pour devenir en France un aimable ignorant.
Tout ce que j'ai , Madame , appris certaine-
ment ,

C'est qu'ici bas tout est frivole,
 Que la réalité n'est que l'amusement ;
 Et pour apprendre promptement
 Ce joli savoir-là, je viens à votre école.

La Frivolité lui répond qu'il prend le bon parti. Tout est, dit-elle, soumis à mon éventail ; le sage comme le fou est au rang de mes sujets.

Le Suisse lui dit que pour l'imiter il compose un roman qu'il vient lui dédier, & qu'il l'écrit en français, d'un style fort léger. La Frivolité paraît surprise d'un honneur si rare, & lui demande le titre de l'ouvrage.

C'est, *réplique-t-il*,

Le Suisse qui rêve ou la Philosophie
 Réduite à rien par un homme d'esprit.

• • • • •
 Ce paradoxe vous étonne,
 Et choque ouvertement le proverbe reçu.

La Frivolité lui avoue franchement que l'esprit n'est pas une vertu dont on soupçonne ceux de son pays.

C'est de-là, reprend-il, ce que j'ai combattu dans la préface ; l'esprit comme le Soleil répand sa lumière par-tout également, on le transpose en commerçant,

Votre commerce, ajoute-t-il, & vos ouvrages nous ont poli; & nous prenons des armes chez vous pour vous vaincre un jour. On parle votre idiôme dans tous les pays.

Comme celui de Rome & de la Grèce;
A Copenhague on le professe,
Et jusqu'en Amérique il fait des beaux esprits.
La révolution n'est pas si loin qu'on pense,
Notre bon goût se forme, & le vôtre com-
mence

A s'altérer dans vos écrits.

Le Savant parmi vous tombé dans le mépris,
Fait dans le Nord sa résidence,
Et pour les Arts qu'il récompense,
Berlin déjà le dispute à Paris.

LA FRIVOLITÉ.

Newton plus que Dupré, nous paraît admi-
rable;
Et l'électricité nous frappe uniquement,
Ses invincibles coups, qui tiennent de la Fable,
Comme ceux de l'amour exercent à présent
Un empire aussi fort qu'il est inexplicable,
Nous l'employons universellement,
Et dans notre fureur, jusqu'au feu du ton-
nerre,
Nous électrifions tout impitoyablement.

Nouveaux titans , dans cette guerre
 Nous voulons défarmer le Roi du Firmament,
 Et soumettre le Ciel au pouvoir de la terre.

Pour l'érudition dont la lourdeur accable ,
 Si nous la négligeons , le mal n'est pas bien
 grand.

Le gros savoir fait un Pedant ,
 L'esprit lui seul fait l'homme aimable ,
 Qui chez nous est le vrai Savant.

M. Fauster répond que l'esprit en fait par-tout. La Frivolité le persiffle un peu là-dessus. Il réplique à cette ironie , que nos pièces , comme nos propos , font les Suisses les héros de la bêtise , & les chargent d'un vieux ridicule qui n'existe plus que dans notre idée , & qu'il vient prendre sa revanche.

Comme Berne , dit-il , Paris à ses Originaux ;
 Cette Ville qui toujours tranche ,
 Ne doit pas se moquer de nos treize Can-
 tons ,

Madame , & vos Marquis valent bien nos Ba-
 rons.

Une Anglaise survient , il s'éloigne un moment. Miss Blar , qui est le nom de cette étrangère , vient prendre

congé de la Frivolité, & se plaint de ce que l'air de Paris a augmenté l'esprit noir qui la tourmente au lieu de le diminuer. M. Fauster s'avance à ce propos, & lui offre, en qualité de Médecin des Dames, de la guérir; la Frivolité se joint à lui, & dit à Miss Blar qu'il faut se dissiper. Eh! le moyen, répart-elle? rien ne m'amuse & tout m'ennuye. M. Fauster lui propose de prendre un Amant pour son Médecin. Elle dit que le remede est pire que le mal. Vous l'avez donc essayé, réplique-t-il? Non pas à Londres, répond-elle.

M. FAUSTER.

En France, Miledi, l'auriez-vous éprouvé?

MISS BLAR.

Me taire, c'est assez répondre.

La FRIVOLITÉ.

Chere Miss, votre cœur s'en est-il bien trouvé?

MISS BLAR.

Au mieux le premier jour, je crus alors re-
naître,

Pour la première fois le jour me parut beau,
Et je goûtai le bonheur d'être :
Le second jour mon plaisir s'altéra,

Mon Amant fut absent, mon cœur en souf-
pira ;

Le troisieme il revint, & chassa ce nuage ;

Le quatrieme il parut moins ardent ,

Et mon amour troublé s'allarma vivement ;

Le cinquieme il devint volage ,

Et tout mon bonheur disparut.

En quatre mots , voilà mon histoire finie ;

Tout calculé bien justement ,

Je n'ai vécu que trois jours dans ma vie.

La Frivolité lui demande le nom
de son Amant ; elle dit que c'est son
favori : ce fripon de Marquis qu'elle
lui a fait connoître.

Elle ajoute qu'elle a toujours con-
servé exactement sa sagesse malgré tout
son amour.

M. FAUSTER.

C'est un effort bien surprenant.

MISS BLAR.

Monsieur , particulièrement

Dans une fille de Spectacle.

M. Fauster paroît surpris , & lui
avoue qu'il la croyoit Miledi.

MISS BLAR.

Souvent je le suis au Théâtre.

M.

M. FAUSTER.

Vous pourriez l'être ailleurs, par un titre plus fort.

MISS BLAR.

Jamais je ne m'allie avec aucun Milord ;
Notre profession à Londres est glorieuse,
Une Actrice de nom, quand elle est vertueuse,
Peut aspirer chez nous au parti le plus grand,
On y rougit du vice, & non pas du talent.

M. FAUSTER.

Si vous jouez la Comédie

En plusieurs langues, moi j'en fais facilement.

Tout-à-coup dans mon cœur je sens naître
pour vous,

Messis, une estime amoureuse.

(Il se jette à ses genoux.)

MISS BLAR.

Que faites-vous ?

M. FAUSTER.

Devant une Actrice fameuse,

Tome VI.

D.

Un Auteur doit toujours fléchir les deux genoux.

Mifs Blar, qui voit venir le Marquis, oblige le Suisse de se lever, & s'éloigne avec lui pour apprendre, sans être vue, quelle raison amène son perfide.

Le Marquis entre transporté de joie, & vient annoncer à la Frivolité qu'ils ne partiront point, qu'ils vont les revoir, qu'ils vont les entendre. Qui donc, s'écrie-t-elle? Le Marquis, pour désigner les bouffons, parodie alors l'air que chante M. Manelli dans la *Serva Padrona*, *Sempre in contrasti*, & *fi & no*. La Frivolité, de son côté, partageant son transport, chante *A Serpina Pensarete*, & la Jardinière de la Fausse suivante *che gusto*.

Mifs Blar s'approche, & veut savoir pour laquelle il se décide, d'elle ou de Zerbina. Elle ne veut point de partage.

Le M A R Q U I S.

Je ne prononce point entre Londres & Florence,
De vos divers talens je ne puis me passer,
J'apprends à chanter d'elle, & de vous à penser.

M. Faufter s'écrie à cette décision,
voilà bien le Français.

Son transport l'autre jour était l'anglomanie,
Au dessus de Corneille il mettait Shakespear;
Une nouvelle frénésie,
Aujourd'hui vient de le saisir :
C'est la fureur des accords d'Italie.

Le Marquis proteste qu'il veut les
établir tout seul,

Et qu'il veut qu'à leur gloire un Autel soit
dressé

Sur les derniers débris & d'Armide & d'Issé.

M. Faufter l'apostrophe ainsi :

Français dénaturé, quel transport vous égare ?

Ces Opéra du sentiment,

Dont la mélodie est si tendre,

Vous les sacrifiez, Monsieur.

Le MARQUIS.

Oui, forcément.

Nous n'avons plus d'Acteurs aujourd'hui pour
les rendre ;

Le dernier des Romains est prêt à nous quit-
ter.

Mifs Blar soutient qu'il est indécent

de rire à l'Opéra. Le Marquis répond que l'indécence de l'Opéra est dans la mauvaise musique, & que la plus noble est celle qui a l'approbation des Amateurs.

MISS BLAR.

Tous ces prétendus Amateurs,
Qui la vantent par air avec un ton de Maître ;
A Paris en font les honneurs,
Sans avoir bien souvent celui de la connaître.

La FRIVOLITÉ, *s'adressant à M.
Fauster.*

Monsieur est d'une Nation,
Qui toujours neutre, agit sans passion ;
Je m'en rapporte à lui, qu'il décide la chose.

M. FAUSTER, *prononce.*

Votre Opéra Parisien,
Me fait priser Lulli, mais Quinaut davan-
tage ;
L'intérêt de la scène est le premier soutien,
Et le Poète fait si bien
De la tendresse exprimer le langage,
Que le cœur avec lui devient Musicien.
A l'égard du chant italique,
Comme j'ai calculé ses accords séducteurs,
Et vû son action d'un œil philosophique,

J'applaudis tout haut la Musique ,
Et ris tout bas de ses Acteurs.

Mis Blar témoigne qu'elle sort
moins triste après ce Jugement. Le
Marquis lui dit qu'il ne lui offre pas sa
main pour la conduire, qu'elle a un
meilleur Ecuyer dans M. Fauster, qui
saisit vivement cette occasion pour se
déclarer. Il se récrie dans son trans-
port.

Que l'Hymen nous unisse !

Nous sommes faits pour nous lier ,
La raison est Anglaise , & le bon sens est Suisse.

Le MARQUIS.

Et l'esprit est Français , qui n'en est point ja-
loux.

Il fait compliment à l'Époux

Quand sa Maîtresse se marie ,

Sûr que le lendemain , apaisant son courroux ,

Elle sera sa bonne amie.

MISS BLAR, à M. Fauster.

Monseigneur, je vous donne ma main

Pour vous qui tournez tout, Marquis, en rail-
lerie ,

Vous n'aurez point de lendemain.

La FRIVOLITÉ.

Vous partez mécontente.

MISS BLAR.

Où, puisqu'il faut répondre.

Vos Spectacles changés ne sont plus qu'une
école,

On ne voit plus régner chez eux,
Qu'un plagiat qui me désole,
Et qu'un déplacement affreux.

C'est l'Opéra que partout on copie,
On chante au théâtre Français,
Ou comme lui plutôt on crie

Des vers bouffis faits pour mugir exprès.

La Troupe Italienne en tout le parodie,

Et lui dérobant ses Moutons,
Ne quitte plus la Bergerie ;

Pour avoir sa revanche, il a pris leurs bouf-
fons,

Tout paraît travesti, tout est lazzis, chan-
sons,

Comme on outre le jeu l'on charge la musique,
Et tout Paris n'est plus qu'un Opéra Comique.

M. FAUSTER, *s'en allant.*

Pour être bien, Messieurs, restez toujours
Français,

N'imitiez que vous-même, & vous serez parfaits.

(*Revenant.*)

Je reviens sur mes pas vous dire une nouvelle,
 Tout-à-coup il se leve une aurore si belle,
 Qu'elle a rendu le jour à votre chant.

Je vous en félicite, adieu, bon jour, bon an.

Après leur départ, la Frivolité dit au Marquis, que pour combattre le succès de Titon & l'Aurore, il faut célébrer leurs favoris par un *duo*; le Marquis veut que ce soit par un *trio*, de la façon d'un Serin de Bergame, qui est Arlequin déguisé en Chanteur. Il arrive tout en désordre, & fait la description d'un combat ridicule que les deux partis se sont livré au Caffé, où il a été lui-même maltraité; on l'a pris pour le Musico des bouffons, sur quoi la Frivolité lui demande: seriez-vous en effet ce Fauffet si vanté?

ARLEQUIN.

Non Madame, je suis une Taille accomplie.

Le Marquis ajoute:

Qu'il compose lui seul des Opéra burlesques,

D iv

Qu'il fait des vers Gascons, des airs Toscans,
Et des Ballets Tudesques.

ARLEQUIN.

J'en tiens de sûrs-garans,
Voilà pour vous, Madame, une Chançon
d'élite ;

En voici pour nous trois, un morceau triom-
phant.

La FRIVOLITÉ.

Pour assurer la réussite,
Il faut l'accompagner d'un Ballet Allemand.

ARLEQUIN.

En attendant un Danseur Moscovite.

La FRIVOLITÉ, *chanté.*

A I R.

Commo a l'aufel près ol niou,
Mon cor crido, que sa pieta,
Ausi que sa piou, piou,
Per aber la liberta.

Cet air est suivi d'un *trio*, chanté
par la Frivolité, le Marquis & Arle-
quin, qui sortent tous trois à reculons,
en saluant le Public à la maniere des
bouffons.

Cette Piece charmante eut le plus grand succès; elle est la dernière que M. Boissy ait donnée au théâtre Italien; la Frivolité qui en est le sujet, & le fond du caractère des Français ne pouvait être mieux traité, que par un homme qui connaissait si bien le goût de sa Nation. Elle lui fut gré d'avoir su cacher des leçons aussi philosophiques, sous un badinage aussi léger. La Cour & la Ville en témoignèrent une égale satisfaction, & l'Auteur dut à son mérite, ce que la plûpart des Ecrivains n'obtiennent que de la faveur. La Frivolité eut trente représentations avant Pâques, & plusieurs autres non moins suivies pendant le cours de l'année. C'est le dernier triomphe de M. de Boissy, sur le théâtre Italien.

Cet Auteur, né à Vic en Carladéz, faisant partie de la Province d'Auvergne, le 26 Novembre 1694, de Pierre de Boissy, Conseiller du Roi, Prevôt de cette petite Province, & de Marie Felix de Comblat, issue d'une famille distinguée; il n'avait gueres plus de vingt ans lorsqu'il vint à Paris, & n'eut pendant long-tems que le produit de ses ouvra-

ges. Il débuta dans la Carrière Littéraire, par une Satyre en vers & en prose, intitulée: *l'Eleve de Terpsicore*, dans laquelle il dit beaucoup de mal de tous les Ecrivains célèbres de ce tems. Il fit encore quelques ouvrages du même genre, qui ne firent pas plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur; il prit ensuite une route plus noble, & composa pour le théâtre Français.

La Rivale d'elle-même, Comédie en prose & en un acte.

L'Impatient, Comédie en vers & en cinq actes, précédée d'un Prologue en prose.

Le Babillard, Comédie en vers, en un acte.

La mort d'Alceste. }
Alceste & Admete. } Tragédies.

Le Français à Londres, Comédie en un acte.

Avec M. de la Chazette.

Dom Ramire & Zaïde, Tragédie.

Seul.

L'Impertinent malgré lui, ou les Amans mal assortis, Comédie en vers, en cinq actes.

Le Badinage ou le dernier jour de l'absence, Comédie en vers libres & en un acte.

La Confidente d'elle-même ou les deux Nieces, Comédie en vers & en cinq actes.

Le pouvoir de la Sympathie, Comédie en vers & en trois actes.

Les Dehors trompeurs ou l'Homme du jour, Comédie en vers & en cinq actes.

L'Homme indépendant, Comédie en vers & en cinq actes.

L'Embarras du choix, Comédie en vers & en cinq actes.

La Fête d'Auteuil, Comédie en vers libres & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

L'Époux par supercherie, Comédie en vers & en deux actes.

Le Médecin par occasion, Comédie en vers & en cinq actes.

La Folie du jour, Comédie en vers libres & en un acte.

Le Sage étourdi, Comédie en vers libres & en trois actes.

Le Duc de Surrey, Piece héroïque, en vers & en cinq actes, la même que le Comte de Neuilly.

La Péruvienne, Comédie en vers libres & en cinq actes.

Au Théâtre Italien.

Melpomene vengée, Critique en un acte en vers libres, de la Comédie des trois Spectacles.

Le Triomphe de l'intérêt, Comédie en vers libres en un acte, suivie d'un Divertissement.

Le Je ne fais quoi, Comédie en un acte & en vers libres, suivie d'un Divertissement.

La Critique, Comédie en vers & en un acte, suivie d'un Divertissement, & précédée d'un Prologue, intitulé: *le Superstitieux*, en vers.

La Vie est un songe, Tragi-Comédie, traduite de la Piece Italienne du même titre & sujet, en trois actes.

Les Etrennes ou la Bagatelle, Comédie en vers libres & en un acte.

La Surprise de la haine, Comédie en vers & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

L'Apologie du siecle ou Momus corrigé, Comédie en vers libres & en un acte.

Les Billets doux, Comédie en vers

libres en un acte, suivie d'un Divertissement.

Les Amours anonymes, Comédie en vers libres en trois actes, & trois Divertissemens.

Le Comte de Neuilly, Comédie héroïque, en vers & en cinq actes.

La * * * *, Comédie en vers libres & en trois actes, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, & suivie d'un Divertissement.

Le Rival favorable, Comédie en vers & en trois actes.

Les Talens à la Mode, Comédie en vers libres & en trois actes, suivie d'un Divertissement, intitulé: *les Muses Rivales*.

Le Mari Garçon, Comédie en vers libres & en trois actes.

Paméla en France ou la Vertu mieux éprouvée, Comédie en vers & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

Le Plagiaire, Comédie en vers en trois actes, & trois Divertissemens.

Le Retour de la Paix, Comédie en vers libres & en un acte, suivie d'un Divertissement.

La Comete, Comédie en vers libres & en un acte, suivie d'un Divertissement.

Le Prix du Silence, Comédie en vers libres & en trois actes.

Il a en outre fait plusieurs Opéra Comiques, dont on peut voir les titres dans l'Histoire de ce Théâtre.

On ne peut sans injustice refuser à cet Auteur un esprit brillant, l'imagination vive, une versification légère, un coloris agréable, un talent rare pour le Dialogue, & sur-tout une connaissance parfaite des ridicules du siècle; une allégorie ingénieusement imaginée & agréablement soutenue par des détails brillans; c'est le genre de Comédie dont M. de Boissy a pu se regarder comme l'inventeur, mais on ne trouve pas toujours dans ses Comédies un plan bien imaginé ni une intrigue bien conduite. On serait presque tenté de croire qu'il ne se sentait pas assez de force pour traiter de grands sujets, presque toutes ses scènes sont isolées, & pour en remplir le vuide, il avait recours à des Portraits qui plaisent à la vérité, par le ton & la vivacité des couleurs, mais dont l'assemblage ne peut jamais former un grand tableau; ses talens lui auraient fourni les moyens de remplir plus glorieusement sa carrière, s'il se fut donné la peine d'étudier les hom-

mes, de connaître la nature & d'approfondir les principes de son art.

M. de Boissy fut aussi chargé pendant quelques tems de la Gazette de France, & fit voir qu'avec beaucoup d'esprit on ne réussit pas toujours dans les choses qui semblent en exiger le moins. Les dernières années de sa vie furent entièrement consacrées à la composition du Mercure de France, que lui avait obtenu Madame la Marquise de Pompadour, qui protégeait les lettres & à laquelle il avait dédié le Prix du Silence. Cet ouvrage périodique consacré à la louange, devait naturellement faire le supplice d'un Ecrivain porté à la critique; il le fit cependant fructifier considérablement, & l'Académie Française ayant oublié les traits de satire qu'il avait lancé tant de fois contre plusieurs de ses Membres, le reçut d'une voix presque unanime; il ne jouit pas long-tems de cet honneur, car il mourut peu de tems après, le 19 Avril 1758.

DEBUT DE JARDINI.

Jardini débuta ainsi que sa femme le 26 Janvier, par le rôle de l'Amoureux & de l'Amoureuse, & ne furent reçus ni l'un ni l'autre.

RATON ET ROSETTE.

Parodie de Titon & l'Aurore, 28 Mars

1753.

RATON, Garçon de Ferme, amoureux de Rosette, Jardiniere, l'attend avec impatience avant le lever du soleil; comme elle tarde à paraître, Raton la soupçonne de coquetterie, & de passer mieux son tems avec un Rival. Une symphonie annonce l'arrivée de l'aurore, on entend le chant du coq, le ramage des oiseaux, & les cris de différens animaux qui peuplent une Basse-cour. Rosette paraît sur la Montagne, descend dans son Jardin, arrose ses fleurs au jour naissant, & chante :

Brillantes fleurs,
 Vos vives couleurs,
 De nos plaisirs sont l'image;
 Leur tendre éclat,
 Est si délicat,
 Qu'un souffle, un rien l'endommage;
 Il faut cueillir

Les roses sans les ternir ,
Et sans flétrir ;
Sans affaiblir le desir ,
Faisons chaque jour
Renaître l'amour ,
Et conservons ses attraits
Frais.

Rosette appercevant Raton , lui témoigne sa joie par les plus vifs empressements.

Cette scène est suivie d'un Divertissement.

VAUDEVILLE.

des Bouquetieres.

Prenez de nos bouquets ,
Ils sont tous frais ,
Prenez ma double violette ;
Galans , voici pour vous ,
Des œillets doux ,
Venez-en faire emplette.

(à Raton.)

Approchez mon beau garçon ,
De nous achetez donc
Quelque fleurette ,
La rose & l'bonton ,

D'amourette ,
La rose & l'bouton.

ROSETTE, à Raton.

Je t'aime sans détours ,
Et pour toujours ,
Mon amitié n'est point légère ,
Elle a plus de fraîcheur
Que cette fleur ,
Et n'est point passagère ;
Cher Amant , je t'en fais don.

(*En lui présentant un bouquet.*)

Reçois aussi Raton ,
De ta Rosette ,
La rose & l'bouton ,
D'amourette ,
La rose & l'bouton.

Gringole , Meûnier , est amoureux
de Rosette , & veut l'enlever à Raton
son Rival ; il paraît à la fenêtre de son
Moulin , & chante :

Héla , hé que de train
Si matin !
Attendez-moi , mes drôles ;
Garçons , éveillez-vous ,
Venez tous ,

Armez vos bras de gaules ;
 De ces Chanteurs ,
 De ces Danseurs ,
 Venez frotter les épaules.

Les Jardiniers & les Bouquetieres
 se retirent ; la frayeur fait le même effet
 sur Raton & sur Rosette , & Gringole
 se félicite ainfi :

Ils sont tous enfuis de peur
 En me voyant paraître ;
 Ce qui redouble ma fureur ,
 J'ai vu par ma fenêtre ,
 J'ai vu Rosette avec Raton.
 Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! j'en aurai raison ,
 Parfanguenne me prend-on
 Pour un Oïson ? (*bis.*)

Perrette , Fermiere , sort toute trem-
 blante de chez elle , & demande à
 Gringole le sujet du bruit qu'elle vient
 d'entendre ; Gringole lui rend compte
 de son amour pour Rosette , & de la
 jalousie qu'il a conçue de Raton. Per-
 rette qui aime autant Raton que Grin-
 gole aime Rosette , recommande en
 même-tems à Gringole , de tâcher d'ap-
 païser Rosette.

Prenez part à sa douleur ,
 C'est une bonne recette ;
 Un ami consolateur ,
 Est bien-tôt Amant vainqueur.

Perrette rentre chez elle , & Grin-
 gole voit arriver Rosette toute en
 pleurs ; il l'aborde un instant après , &
 lui dit d'un ton doucereux :

Belle Rosette ,
 Je plains votre tourment ,
 Et je regrette
 De bon cœur votre Amant ,
 Il avait du mérite
 Et beaucoup d'amitié ;
 Ah ! pauvr' petite ,
 Vos malheur excite
 Ma pitié.

ROSETTE.

J'ai perdu tout mon bonheur ,
 On a pris mon serviteur ;
 O sort trop funeste !
 O sort trop funeste !
 Que l'on m'ôte tout mon bien ,
 Je ne regretterai rien ;
 Non rien , non rien ,
 Non rien.

Que l'on m'ôte tout mon bien,
Je ne regretterai rien
Si Raton me reste.
J'ai perdu tout mon bonheur,
On a pris mon serviteur ;
O sort trop funeste !
O sort trop funeste !

Gringole s'offre à la place de Raton,
ce qui augmente la douleur de Rosette.
Gringole désespérant de l'attendrir,
lui apprend que son ami est parti pour
le Mississipi.

R O S E T T E.

O désespoir, pauvre Rosette !

G R I N G O L E.

C'est un Valet que Rosette regrette.

R O S E T T E.

J'aime autant ce simple Valet,
Que je te haïs & te déteste.

G R I N G O L E.

C'est parler net,

V'la mon paquet ;

Je ne demande point mon reste.

Perrette vient trouver Gringole, &
lui demande s'il a réussi ; Gringole trans-

porté de fureur, ne répond qu'en ordonnant à ses garçons de faire expirer Raton sous leurs coups. Perrette pour faire cesser le tapage des Meûniers, dit à Gringole de les renvoyer, & lui promet de gagner Raton, pour qui elle avoue son penchant; fiez-vous à moi, ajoute-t-elle à Gringole, je ne vais rien épargner pour en venir à bout. Perrette vante à Raton les plaisirs de l'inconstance, & fait chanter par un Payfan de la Fête qu'elle a ordonnée, le couplet qui suit.

Courons de la Blonde à la Brune,
A changer tout nous instruit,
Le croissant devient pleine lune,
Après l'biau tems le mauvais suit.

L'Hirondelle,
Peu fidelle,
Change de lieux tous les ans;
Le Papillon volage à l'extrême,
Est errant dans nos champs.

Si l'Papillon,
L'Hirondelle,
La Lune, la pluie & l'biau tems,
Sont changeaus,

Il faut changer de même.

(Tous.)
Il faut changer de même.

Réponse de RATON.

Les rochers de ce rivage
Nont jamais changé d'endroits,
Et les clochers du village
Restent toujours sur leurs toits.

Ces Montagnes,

Ces Campagnes,

Sont-là depuis fort long-tems ;

Cette source toujours la même,

Va remplir les étangs.

Si les Rochers,

Les Clochers,

Les Ruisseaux, les Etangs,

Sont constants,

Je suis constant de même. (*bis.*)

Perrette craignant que ses Gens ne nuisent à son dessein, & espérant que le tête-à-tête plaira davantage à Raton, les renvoyé tous. Elle minaude inutilement, & finit par offrir tout son bien à Raton qui le refuse, en disant qu'il n'oubliera jamais Rosette.

P E R R E T T E.

Que cette constance est parfaite!

(*à part.*)

Quoi, j'en aurai le démenti?

(à Raton.)

Sois donc le mari de Rosette,
 J'y consens; je prends mon parti.
 Va la chercher, & lui prodigue
 Les soins, les transports les plus doux;
 Mais comme le chagrin fatigue,

(Au Berger Robin, personnage muet.)

Robin, qu'il boive un coup chez vous.

Gringole revient trouver Perrette,
 pour savoir des nouvelles de son entre-
 prise. Perrette lui apprend qu'elle n'a
 pû faire changer Raton; mais qu'elle
 s'en est vangée.

On apporte Raton endormi. Grin-
 gole croit qu'il est mort, mais Perrette
 lui apprend que ce n'est qu'un breuvage
 de pavots qu'elle lui a fait donner; ils
 abandonnent Raton qui se réveille tout
 engourdi, en disant qu'il n'osera s'of-
 frir en cet état aux yeux de sa chere
 Rosette.

(Elle arrive)

ROSETTE.

O doux espoir!

Je vais donc le revoir,

Ce cher Amant qui causait mes allarmes,

O doux espoir!

Je vais donc le revoir

Ce cher Amant ,
Qui m'aime constamment.
Ah ! le voici ,
Mais quel fouci
Lui fait encore verser des larmes.

Oh ! qu'as-tu donc ,

Pauvre Raton ,

Mon bel ami ?

Il est endormi.

Ah ! Raton , réveille , réveille ,

Ah ! Raton , réveille toi.

En ce jour tu vas être à moi ;

Réveille-toi , reçois ma foi.

Ah ! Raton , Raton ,

Ah ! Raton , réveille , réveille ,

Ah ! Raton , réveille toi.

Il dort encore plus fort , je crois ;

Hélas ! n'entends-tu pas ma voix ?

R A T O N .

Je sommeille.

R O S E T T E .

Tu prends bien ton tems pour dormir ;

Viens livrer ton âme au plaisir ;

Qu'il te réveille ,

Qu'il te réveille.

Tome VI.

E

R A T O N.

Ah , quel chagrin !
 Robin , ce Berger malin ,
 En me versant du vin ,
 A fait un sortilege.

R O S E T T E.

Que dis-tu donc ?

R A T O N.

J'aurai pris quelque poison ;
 Vous le dirai-je ?
 Mon cœur est comme un glaçon ,
 Charmé de nos nœuds ,
 Mes feux
 Faisaient mon bien suprême ;
 Mais à tant d'ardeur ,
 Succède la froideur.

R O S E T T E.

Reprens tes esprits ,
 Mon fils ,
 Tu fais combien je t'aime.

R A T O N.

C'est quelque Jaloux
 Qui jette un sort sur nous.

Je m'affaiblis,
Malgré moi je m'assoupis,
De mes sens dépéris
A peine ai-je l'usage.

ROSETTE.

Je vous plains fort ;
En me parlant il s'endort.
Ah ! quel dommage !

C'est un fort ,

Il n'a pas tort.

Cette indolence est unique ,

Quel rôle pour un Amant !

Un sommeil si léthargique ,

Refroidit le dénouement.

Allons , allons , gai gai ,

Allons , allons , gaiement ;

Au mal qui te possède ,

N'est-il point de remède ?

Qu'amour vienne à notre aide ,

Ainsi qu'à l'Opéra.

Rosette lui dit de la regarder. Raton attaché ses yeux sur ceux de sa Maîtresse , & l'amour qu'il y trouve suffit pour lui rendre la vie. Ils chantent ensemble ce duo.

D U O.

C'est en vain que l'on s'oppose
 Aux vœux d'un cœur bien épris ;
 Des tourmens que l'amour cause ,
 L'Amour lui-même est le prix.

R O S E T T E.

Ne craignons plus Perrette ici.

G R I N G O L E.

A nos transports nous pouvons nous livrer ;
 Ils ont chacun fait un si mauvais rôle ,
 Qu'ils n'oseroient plus se montrer.

On danse, ensuite on chante une
 ronde sur les plaisirs du mois de Mai,
 & on finit par un Vaudeville; en voici
 deux couplets.

V A U D E V I L L É.

R A T O N.

Nous n'avons plus rien à craindre ,
 Mes feux se sont allumés ;
 En cherchant à les éteindre ,
 Nos Jaloux les ont rallumés ;
 Désormais soyons tranquilles ,
 Leurs fureurs sont inutiles ,

Ils n'ont fait qu'un bruit éclatant ,
Autant en emporte le vent.



Ne prenez pas, jeunes filles ,
Le Petit-Maître manqué ;
Il ne vit que de pastilles ,
Il est tout confit, tout musqué ;
De ces Amans à l'eau rose ,
La tendresse est peu de chose ,
On en est la dupe souvent ;
Autant en emporte le vent.



Cette jolie Parodie ne reçut pas d'abord l'accueil qu'elle méritait ; mais M. Favart qui en est l'Auteur, toujours soumis au Jugement du Public, ne manqua pas d'y faire les changemens que les Spectateurs avaient paru désirer. Cette déférence fut récompensée, Raton & Rosette furent très-bien reçus. Ils eurent vingt-huit représentations, & ont depuis été souvent revus avec plaisir.

Les Comédiens Italiens firent la
clôture de leur Théâtre le 6 Avril, par
E iij

la Friivolité, & Raton & Rosette, suivis de deux Complimens; le premier en vers libres, composé par M. de Boilly, & récité par M. Dehesse, & le second en Vaudevilles, fait par M. Favart, & chanté par son épouse. La même Actrice fut chargée de celui de l'ouverture, qui se fit le 30 du même mois, qu'elle chanta également en Vaudevilles, & qui fut suivi de Raton & Rosette, précédée de la Fausse Prévention.



LES FÊTES DES ENVIRONS
DE PARIS.

*Parodie des Fêtes Greques & Romaines,
4 Juillet 1753.*

DANS le premier acte la scène se passe à Charenton, sur les bords de la seine. Dutailon, Receveur de la terre d'un Financier, vient avec Grippet, son Commis, pour recevoir de l'argent de la Meûniere Farinete, qui en doit beaucoup, & à laquelle on a donné une assignation. Grippet exhorte Dutailon, à ne se pas laisser éblouir par les charmes de la Meûniere. Dutailon qui se croit un cœur de roche, dit qu'il verra la Meûniere sans être ému. Farinette après avoir fait précéder son arrivée d'un divertissement de Meûniers & de Meûnieres, s'avance d'un air humble, & dit à Dutailon :

Je viens à vos genoux,

Monfieur, consentirez-vous

A m'entendre ?

E iv

DUTAILLON.

Ah ! qu'elle a l'air tendre ?

Oui , levez-vous.

FARINETTE.

Je vous apporte tout mon argent ,

Mon bail me ruine absolument ,

Et ce Placet ,

Va bientôt vous mettre au fait.

DUTAILLON, *prenant le Placet.*

Donnez , je le lirai ,

Je me charge de l'affaire ,

Ma chere ,

Pour vous je ferai

Ce que je pourrai.

Dutaillon trouve que le Placet n'est pas tout-à-fait selon l'étiquette, parce que Farinette a négligé de mettre Monsieur tout au haut ; cependant il se radoucit à la vue d'un tonneau de vin rare , dont Farinette lui fait présent. Séduit par ses agaceries, il consent à lui rendre son argent , & il accepte son vin à condition que le même jour ils en boiront ensemble tête-à-tête ; après quelques façons, la Meuniere y consent. Dutaillon chante son bonheur

sur l'air de l'Arriette Italienne, *Spera Forsan*, &c. & la finit par une ronde générale. Cet acte est la Parodie de celui de *Cléopâtre & de Marc-Antoine*.

A C T E I I.

Le théâtre représente un Jardin, au-dessus de la porte duquel est écrit en gros caractère: *Jardin de l'Arquebuse*.

Eglé seule, sur l'air des *Sabotiers Italiens*.

Loin d'écouter l'ardeur

De mon cœur,

Que n'avais-je d'un Trompeur,

Peur ?

N'ai-je pu dans ses yeux

Lire mieux ?

J'étais de si bonne foi,

Moi ;

De ses sermens

Fréquens,

Je doute long-tems ;

Je cede enfin

A mon malheureux destin.

Funeste jour !

Ah ! cruel amour,

Tu me réservais ce trait,

Prêt.

E v

Lifette, amie d'Eglé, l'exhorte en vain à prendre un nouvel Amant, & à oublier l'infidélité de Visembrette, Chevalier Gascon; Eglé en demeure toujours inconsolable. Visembrette arrive avec Pezenas; Eglé sort pour l'écouter, & elle entend avec peine l'éloge de l'inconstance que ne cesse de faire Visembrette, en annonçant qu'il a aimé trois différentes femmes depuis Eglé, & qu'il vient de donner son cœur à Nanette. Eglé revient faire les reproches les plus vifs à Visembrette, qui la reçoit en Petit-Maître; elle le quitte en voyant la porte du Jardin s'ouvrir, d'où l'on voit sortir les Chevaliers de l'Arquebuse deux à deux, armés de fusils, portant des drapeaux, & un blanc couronné de lauriers. La marche commence au son des trompettes, timbales, tambours, fifres, &c. Les Chevaliers sont ornés de rubans, & suivis de Coureurs & de Sauteurs, qui viennent tous faire compliment à Visembrette, sur le prix de l'Arquebuse qu'il a remporté. Nanette qui vient ensuite à la tête de jeunes Paysannes, acheve le triomphe de Visembrette, en lui présentant une couronne de laurier.

Nanette vient lui dire que l'on va célébrer sa gloire au son des musettes & au bruit des trompettes tout à la fois.

VISEMBRETTE.

Ah ! point de Musettes ,
Je veux des trompettes ,
Si j'ai le choix.

La marche recommence ; Visembrette se place sous les drapeaux, & s'en va au bruit des trompettes, tambours & timbales. Le Divertissement finit l'acte qui est celui de Tyrtée.

A C T E I I I.

Le théâtre représente un beau Jardin, où l'on a préparé une fête ; le Jardin est en avant d'une jolie Maison de Campagne qui donne sur le Petit-Bezons, où il y a une foire.

Cenie ouvre la scène avec Martin, à qui elle avoue son penchant pour Damon, dont elle est également aimée. Ce Damon est un homme de condition qui s'est déguisé en Valet, & est entré au service de Cenie, pour découvrir si elle n'a point d'autre inclination.

Cenie l'appercevant sous un habit de livrée, dit à Martin de se retirer, parce qu'elle veut éprouver Damon & le forcer à rompre le silence, en feignant de l'amour pour un autre; elle s'éloigne un peu & fait semblant de se promener.

DAMON, *dans l'éloignement.*

AIR: *D'Isbé.*

Ah, quelle est belle!
 Puis je approcher?
 L'Amant fidele
 Doit-il se cacher?
 Tendre & sincere,
 Pourrais je, hélas!
 Encor me taire?
 Non, non, volons sur ses pas.
 Ah, quelle est belle!
 Puis-je approcher, &c.

CENIE, *indifféremment.*

AIR: *Ne m'entendez-vous pas.*

Vous venez à propos,
 J'ai justement, la France,
 D'un secret d'importance,
 A vous dire deux mots.
 Vous venez à propos.

AIR : *De s'engager , il n'est que trop facile.*

J'ai plusieurs fois remarqué votre zèle ,
Et je cherchais à vous entretenir.

D A M O N.

Il n'en sera jamais de plus fidele ;
Dites un mot , je suis prêt d'obéir.

C E N I E.

AIR : *Aimons-nous belle Thémire.*

Vous me serez nécessaire.

D A M O N.

Parlez , pour vous que puis-je faire ?
Je n'aspire qu'à vous plaire.

C E N I E.

Je veux . . . Hélas !

D A M O N.

Pourquoi cet embarras ?

C E N I E.

AIR : *De mon Berger volage , j'entens le
chalumeau.*

Jusqu'ici sans allarmes ,
Dans le sein de la paix ;
De l'amour , de ses charmes
J'ai bravé tous les traits ;

Mais d'une indifférence
 Qui fit tous mes plaisirs,
 L'amour, l'amour s'offense,
 Et cause mes soupirs.

D A M O N, *inquiet.*

A I R: *Quoi, vous partez sans que rien vous
 arrête.*

Quoi, vous aimez, voilà donc ce mystère.
 Cénie, ô Dieux!

(*A part.*)

N'a point connu mes feux;
 Et cet Amant,

(*A Cénie avec vivacité.*)

Sans doute a su vous plaire ?
 L'amour sans doute a su le rendre heureux ?
 Quoi, vous aimez ! voilà donc ce mystère ?
 Cénie, ô Dieux ! n'a point connu mes feux.

C É N I E.

A I R: *Si des Galans de la ville-*

L'aimable Dieu de Cythere
 N'a pas toujours un bandeau ;
 Le choix qu'il a su me faire ,
 Me flatte autant qu'il est beau ;
 Mon Amant est son image ,
 Ce Dieu me dit de l'aimer ;

Par son plus parfait ouvrage,

Puis-je ne pas m'enflâmer ?

L'aimable Dieu de Cythere, &c.

Damon ne peut retenir son désespoir, & avoue à Cenie la passion qu'il voulait lui cacher. Celle-ci convient qu'elle a donné lieu à cette témérité, qu'elle ne lui pardonne qu'à condition qu'il ira dès ce moment déclarer ses sentimens à celui qu'elle aime.

D A M O N.

AIR: *Le Seigneur Turc a raison.*

Non, non, c'est trop m'outrager,

Ma rage est extrême.

C E N I E

Où courez-vous ?

D A M O N.

Me vanger.

C E N I E.

Quoi du seul objet que j'aime ?

D A M O N.

Il va tomber sous mes coups.

CENIE.

Eh bien , cruel , vangez vous ,
Vangez-vous . . . sur vous même.

Damon transporté de joie , se jette aux genoux de Cenie. Le théâtre change , il représente une illumination de toutes sortes de couleurs ; le Spectacle finit par un Divertissement. Ce dernier acte est la Parodie de celui des *Amours de Catule & de Délie*.

Cette Parodie eut dix représentations ; elle est de M. Gondaut , qui s'était déjà fait connaître avantageusement par les *Bergers de qualité*. Des occupations plus sérieuses l'ont empêché de continuer cette carrière ; il est maintenant Secrétaire du Tribunal des *Maréchaux de France*.



LES FEMMES.

*Comédie en un acte en prose, 2 Août
1753.*

LE théâtre représente des côteaux, dont le bas est arrosé de quelques ruisseaux, on voit dans l'éloignement des hommes & des femmes occupés à travailler à la terre. Le Temple de la Folie paraît dans l'un des côtés; un autel occupe le fond du théâtre; il est couvert de fruits & de victimes. La première scène se passe entre la Folie & Arlequin. Ce dernier dit à la Folie que les hommes ont raison de se plaindre de leur sort, & qu'il vaudrait mieux n'être pas, qu'exister & souffrir; la Folie lui répond, que c'est la faute des hommes s'ils sont malheureux, que la raison leur a été donnée avec la vie; qu'ils ont dédaigné les conseils, & que pour les en punir les Dieux les ont soumis à sa puissance; que lui, Arlequin, ne doit pas être si fâché que les autres, puisqu'elle lui a donné la belle Pſiché. Arlequin réplique à la Folie que Pſiché le refuse. Pſiché arrive tout effrayée, en di-

fant à la Folie que tout est perdu ; que les hommes se révoltent contre les Dieux , sans être épouvantés du sort des Titans , & que loin de craindre la foudre , ils l'implorent , puisqu'elle peut terminer leurs maux. La Folie est fort embarrassée du parti qu'elle doit prendre ; Arlequin lui conseille de partir pour les Cieux , & la prie de le mettre du voyage ainsi que Psiché.

On entend un bruit confus & terrible , les hommes & les femmes qui travaillent dans le lointain , disparaissent ; la Folie se renferme dans son Temple ; Psiché veut la suivre , mais Arlequin l'arrête. Arlequin qui craint la fureur des hommes révoltés , parle en tremblant de son amour à Psiché , elle est également effrayée , & elle ne peut souffrir Arlequin ; cependant pour l'obliger à la secourir , elle lui promet de l'aimer , elle lui jure même qu'elle l'adore. Cela n'empêche pas Arlequin , qui est plus poltron qu'amoureux , de la laisser seule , il s'enfuit d'un côté du théâtre , & Psiché désespérée , fuit de l'autre. Un grand bruit , une symphonie vive annoncent les Hommes ; ils paraissent armés de haches , de massues & de débris d'arbres ; ils expriment par

une danse terrible leurs noirs desseins ; ils se dispersent dans les campagnes , détruisent tout , & renversent l'autel. La Folie revient , & menace les Hommes de la vengeance des Dieux , s'ils ne les désarment pas par leurs remords. Les Hommes loin d'écouter la Folie , s'indignent de ses discours , ils l'environnent en dansant , & la contraignent de rentrer dans son Temple , qu'ils embrâsent avec des torches allumées.

Le tonnerre gronde , le fond du théâtre se couvre de nuages , qui s'entrouvent ensuite , & laissent voir dans les airs l'amour sur un nuage de feu environné de Génies ; les Hommes prennent la fuite ; la Folie sort des ruines de son Temple. L'amour & sa suite descendent rapidement sur le théâtre. La Folie appercevant l'Amour , ne peut s'empêcher de rire de ce que le plus petit des Dieux est chargé du soin de leur vengeance ; l'Amour méprise les railleries de la Folie , qui alors affecte de prendre un ton sérieux , & lui demande si c'est à l'Amour de détruire le genre humain ? La Folie implore en vain la clémence de l'Amour en faveur des hommes ; l'Amour lui ordonne de disparaître , & la Folie le quitte en faisant de grands éclats

de rire. Alors les Génies arrivent, l'Amour leur ordonne de se préparer à seconder son courroux.

Dans le tems que les Génies s'excitent par une danse vive à bien remplir ses ordres, on entend une douce mélodie qui ralentit peu à peu leurs mouvemens, & enfin les rend immobiles; une troupe de Femmes couvertes de feuillages & de fleurs, dansent au tour d'eux; la vue de ces objets commence à adoucir l'Amour, & lui fait différer sa vengeance; les Génies paraissent vouloir se défendre des caresses des Femmes, mais elles les enchaînent avec des guirlandes de fleurs, Psiché paraît plus brillante que les autres Femmes, & après avoir dansé autour de l'Amour, elle l'enchaîne ainsi que ses compagnes ont enchaîné les Génies. L'Amour ne peut résister aux charmes de Psiché; il lui offre ses hommages que Psiché reçoit avec beaucoup de tendresse, cela donne lieu à une scène de galanterie, à la fin de laquelle l'Amour tombe aux genoux de Psiché; la Folie le surprenant dans cette posture, vient lui apprendre que les Dieux sont irrités de ses lenteurs, qu'ils ont entendu son entretien, & l'ont chargée de venir l'interrompre; l'Amour se trouve

dans une cruelle alternative ; d'un côté, il craint de perdre Pſiché, qui ne veut consentir à son bonheur qu'à condition qu'il pardonnera aux Hommes ; de l'autre, il ne veut pas trahir la vengeance des Dieux ; dans cet état il prend la résolution d'aller demander dans l'Olympe la grace de l'univers. La Folie qui s'est amusée à ses dépens, l'arrête, en lui disant qu'il n'en est pas besoin ; que le destin s'est rendu, qu'il fait grace aux Hommes en faveur des Femmes ; qu'il immortalise Pſiché, que Vénus veut leur donner une fête & les emmener ensuite dans les Cieux ; écoutez maintenant, ajoute la Folie, la suite de l'arrêt du destin. Les Hommes pour avoir été sauvés par les Femmes qu'ils avaient outragés, seront à jamais soumis à leur puissance : elles les rendront heureux ou malheureux, suivant leur volonté, & peut être leur caprice ; d'elles seules dépendra leur sort ; s'ils leur résistent quelquefois, ce ne sera que pour céder ensuite avec plus d'éclat, & pour mieux cimenter leur pouvoir : enfin, elles partageront avec les Dieux les hommages de l'univers.

Les Génies sortent, les Femmes les suivent, & Arlequin arrive bien surpris

de trouver Pſiché immortelle, & adorée par l'Amour. Il la réclame envain : l'Amour lui dit que Pſiché ne l'aime pas, & qu'à ſa place il lui donne la Folie. Ce marché eſt accepté, & la Folie prend Arlequin pour ſon Amant dans l'eſpoir que ſes ſingerieſ ſoutiendront ſon empire.

¶ Le ſujet de cette Piece parut très-ingénieufement imaginé, & très-bien exécutée tant de la part de l'Auteur que de celle des Acteurs. C'eſt la première que M. Mailhol ait donnée au Théâtre Italien, elle y fut très-bien reçue, & eût dix-neuf représentations très-fuivies.



BASTIEN ET BASTIENNE.

*Parodie du Devin de Village, 4 Août
1753.*

BASTIENNE ouvre la scène par un monologue, dans lequel elle se plaint de l'infidélité de Bastien, par qui elle se croit entièrement abandonnée. Elle aperçoit Colas qui descend d'une coline en chantant & s'accompagnant de sa cornemuse ; comme elle croit ce Colas un grand Magicien, elle l'aborde pour le consulter sur ses amours avec Bastien, & au lieu d'argent dont elle manque, elle lui offre des boucles d'or fin pour le déterminer à la servir ; Colas la tient quitte pour un baiser, qu'elle lui refuse en disant que tous ses baisers sont à Bastien, qu'elle les garde pour leur mariage. Colas rassure Bastienne à moitié, en lui disant que Bastien continue de l'aimer, mais que cependant il est infidèle ; Bastienne répond qu'elle ne veut point de partage. Colas lui apprend que Bastien qui est coquet, n'a pu s'empêcher de rendre ses hommages à la Dame du lieu, qui lui fait des pré-

sens considérables; il conseille en même-tems à Bastienne d'affecter auprès de lui de la gaité & de la légéreté pour le rendre constant. Bastienne promet de suivre la leçon du Magicien; Bastienne est bien malheureuse, elle a refusé un Financier, un petit Colet qui voulait la faire sa Gouvernante, pour n'écouter que Bastien qu'elle adore; elle prend la résolution de paraître coquette, & de faire semblant de fuir son Amant; elle quitte ensuite Colas en lui faisant d'humbles remercimens de ses bons conseils. Colas, resté seul, rit de la simplicité & de l'ingénuité de Bastienne, qui ne ressemble pas à tant de filles de Paris qui en revendent à leur mere. Bastien s'échappe des bras de la Dame du Château, & vient trouver Colas pour savoir des nouvelles de sa Bastienne. Colas lui assure qu'elle a fait un nouvel Amant qui est gentil au possible. Bastien en est désespéré, & consulte Colas sur la maniere dont il s'y prendra pour r'avoir sa belle; Colas tire de sa besace un livre de la Bibliothèque bleue, & fait en lisant, plusieurs contorsions qui font enfuir Bastien: il revient un peu après, & Colas lui conseille mystérieusement de prendre un air galant,

lant , & de n'être pas un ignorant dans le tête à tête avec Bastienne , sinon il lui déclare qu'il la perdra pour jamais. Bastien est bien inquiet de la maniere dont il s'y prendra ; la timidité le saisit en appercevant Bastienne ; il se détermine cependant à lui parler , ce qu'il fait d'un air très-niais ; Bastienne lui répond sur le même ton ; l'amour réciproque qu'ils ressentent les échauffe insensiblement.

BASTIENNE.

AIR: Des niais de Sologne.

Non infidèle

Cours à ta Belle ,

Soins superflus ,

Non Bastien , je n'vous aime plus.

BASTIEN.

A la bonne heure.

Tu veux que je meure ;

Eh bien , je vais . . .

Du hamiau sortir pour jamais.

BASTIENNE.

L'ingrat me quitte.

BASTIEN.

Oui , tout de suite ;

Tome VI.

F.

Voudrais-tu donc
 Que j'aillions comm'ça sans façon,
 Etre de ton joli Monsieur,
 Le Serviteur ?

BASTIENNE.

Bastien, Bastien.

BASTIEN.

Vous m'appellais.

BASTIENNE.

Vous vous trompais ;
 Quand j're plaisais,
 Dam' , tu m'plaisais.

BASTIEN.

La belle merveille !
 Quand tu m'aimais,
 Moi j't'aimais.

(Ensemble.)

Tu me fuis ; va , je te rends la pareille ;
 Deviens volage ,
 Je me dégage
 D'un autre amour ,
 J'prétendons tâter à mon tour ;
 Nouviau ménage
 N'est qu'avantage ,

Et chacun m'dit ,
Que ça réveille l'appétit.

BASTIEN.

Quoique l'on prise ,

BASTIENNE.

Quoique l'on dise ,

BASTIEN.

Ces grand'Maîtresses ,

BASTIENNE.

Des grand'Maîtresses ,

BASTIEN.

Si tu voulais ,

BASTIENNE.

Si tu voulais

(Ensemble.)

Rencuer nos amours ,

Je te pourrais

BASTIEN.

Toujours aimer.

BASTIENNE.

Aimer toujours.

BASTIEN.

Rends moi ton cœur ;

Fais mon bonheur ;
Viens dans mes bras.

BASTIENNE.

Hélas !

Qu'il est charmant
De faire un heureux dénouement !

(*Ensemble.*)

Va , je m'rengage,
Et sans partage ,
Tian , v'la ma foi.

BASTIEN.

Ton cher Bastien est tout à toi.

BASTIENNE.

Ta chere Bastienne est toute à toi.
Plus de langage ,
De verbiage ;
A nos dépens
Ne faisons pas rire les gens.

Colas revient voir Bastien avec Bastienne , & un chœur de Payfans & de Payfannes chante leurs amours.

Madame Favart a eu part à cette piece qui est de M. Harni , que d'autres succès ont depuis fait connaître avantageusement ; celui de la parodie

dont nous venons de donner l'extrait, est un des plus complets qu'on ait vus au théâtre Italien. Elle eut 30 représentations avant le voyage de Fontainebleau, & autant après le retour. C'est dans l'habillement simple de ce rôle, que l'on a gravé le portrait & immortalisé les graces naïves de cette aimable Actrice.

Gratis.

Le 18 Septembre 1753, les Comédiens donnerent *gratis*, en réjouissance de la naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine, les Brouilleries nocturnes, Comédie Italienne, en deux actes, & le retour d'Arlequin, qui fut suivi des Masques de Bezons, Pantomime, & du Ballet des Savoyards.



B R I O C H É ,
OU L'ORIGINE DES MARIONNETTES.

Parodie de Pigmalion , 26 Septembre

1753.

LE théâtre représente l'Atelier où Brioché faisait ses Marionnettes ; on en voit plusieurs paquets de toute espece , attachés en différens endroits. Sur une table au milieu de l'Atelier , est une petite Marionnette debout , attachée sur un chevalet de Sculpteur. Brioché ouvre la scène par un monologue , dans lequel il déplore ses malheurs ; il a commencé par être pris en Suisse pour un forçier , & il l'a échappé belle. Il devient ensuite amoureux d'un objet insensible , d'une Marionnette qu'il voudrait bien animer , mais la chose est impossible. Dans le moment que Brioché s'approche de cette Marionnette pour la faire mouvoir , on entend une symphonie qui est alternativement vive & tendre ; le théâtre devient plus éclairé. D'où vient cet éclat nouveau , s'écrie Brioché ? & croyant s'aperce-

voir que la Marionnette s'anime ; il s' imagine être dans l'erreur d'un songe , ou que l'amour lui a troublé la cervelle. Effectivement la Marionnette lui parle, & lui répond. Brioché en est transporté ; il déclare ses feux à la Marionnette , qui sent autant de trouble & autant de joie que lui.

B R I O C H É.

A I R : *A notre bonheur l'Amour préside.*

Pour moi l'amour fut un badinage ,
Je ne cherchais que l'amusement ;
Je regardais comme un esclavage,
Et la constance & le sentiment.

A mille objets je rendais les armes ;
Mais jaloux des charmes

De ma liberté ,

Sans m'embarasser d'être perfide ,

Je n'avais pour guide

Que la volupté.

Pour m'enchanter il fallait tes charmes ,

Tu fis naître mes premiers soupirs ;

L'Amour vengé vient sécher mes larmes ,

Et t'anime enfin pour mes plaisirs.

A toi , pour jamais mon cœur s'engage ;

A l'amour volage ,

Je rends son bandeau ;

Pour ne plus voler de Belles en Belles,
 J'ai changé ses aîles
 Contre son flambeau.



Autre couplet de Brioché, sur l'air :
Et j'y pris bien du plaisir.

Ah ! que j'ai l'ame ravie !
 L'amour comble mon desir ;
 De sa puissance infinie
 On voit naître le plaisir ;
 Tu seras toujours chérie ;
 Que tes jours vont s'embellir !
 De lui tu tiendras la vie,
 Et de moi l'art d'en jouir.



On entend un grand bruit de tonnerre. Brioché & la Marionnette ont également peur, & dans le tems que Brioché invoque l'Amour, & le conjure de se montrer le pere de la Marionnette, la Folie paraît & dit que c'est à elle qu'elle doit la vie & à Brioché, qu'elle prendra soin de l'éducation de sa fille qu'elle lui accorde en mariage.

Cette parodie est de M. Gaubier, ancien Valet-de-Chambre du Roi ; elle réussit assez mal à la première représentation ; un des amis de l'Auteur lui ayant demandé comment un homme d'esprit comme lui avoit pu faire une si mauvaise Piece, il répondit qu'il y avait long-tems que le public l'ennuyait en détail, & qu'il avait voulu le rassembler pour le lui rendre une bonne fois. Elle reprit cependant un peu, & eut huit représentations.

DEBUT DE Mlle. CATINON.

Le 20 Décembre 1753, la Demoiselle Foulquier, maintenant Madame Riviere, mais plus connue sous le nom de Catinon, débuta par le rôle d'Angélique dans *la Mere confidente*, ensuite par celui de Silvia de *la Double inconstance*, dans lequel elle n'eut pas un succès moins complet & moins mérité par la décence de son maintien & les graces naturelles de sa déclamation ; personne n'ignore qu'elle joint à ce talent celui de la danse qu'elle possède dans un degré supérieur.

Il est dit dans le Mercure de Mars

1750, que cette même Actrice, âgée alors de dix ans, débuta dans la petite Comédie des Débuts; mais je ne puis assurer ce fait n'en ayant trouvé aucune trace dans les registres de la Comédie Italienne, d'autant plus qu'il se trouve une contradiction sur l'âge de cette Actrice, qui avait quinze ans à son véritable début en 1753.

LA REVUE DES THÉÂTRES.

*Comédie en un acte, en vers,
22 Décembre 1753.*

LA Critique ouvre la scène; elle est assise, ayant devant elle une table chargée d'Opéra, de Tragédies & de Comédies modernes, & après avoir lu pendant quelques minutes, elle dit :

Je crois qu'à m'ennuyer, tout l'Univers conspire;
C'est bâiller trop long-tems, Messieurs, faites-moi rire,
Et pour y réussir, écarter de ces lieux
Ces drames découfus, ces Héros ennuyeux,
Dont le triste bon-sens confiné dans des rimes,

Au bruit de mes sifflets s'évapore en maximes.
 Quel Dieu vient déranger l'ordre de ce pays ?
 Le Goût qu'on adorait autrefois dans Paris ,
 Expire abandonné dans sa propre Patrie ;
 Des Français inconstans quelle est donc la
 manie ?
 Les verrons-nous encon bizarres & légers ,
 Protéger follement les travers étrangers ?
 Et du tendre Quinault dédaignant le génie ,
 Préférer à ses vers les farces d'Italie ?
 C'en est fait, je prétens ramener aujourd'hui
 Un Peuple qui lui seul doit être son appui.
 De ce hardi projet je conçois l'importance ;
 Corriger un Français passe la vraisemblance ,
 Je le fais ; mais enfin dans l'état où je suis ,
 Je dois tout hasarder pour chasser mes ennuis.
 Quelqu'un entre , voyons.

C'est la Mode, elle commence par
 persiffler , & elle se met ensuite à railon-
 ner & à moraliser ; elle fait après une
 fatyre générale des goûts & des mœurs
 de Paris , & elle finit par entrer dans
 le dessein de la Critique ; elle demande
 à cet effet audience pour les Comédies
 & pour l'Opéra ; cette audience accor-
 dée , la Mode s'en va. La Comédie ar-
 rive en habit de deuil , garni de faux

brillans ; la Critique ne peut la reconnaître , elle est déguisée sous l'habit de la veuve de Moliere. (1). Dans cette scène tous les genres de comique qui ont été introduits au théâtre depuis la mort de ce célèbre Auteur, Renard, seul excepté (2), sont impitoyablement critiqués. Les Acteurs ne sont pas plus épargnés ; il est question de remédier à de si grands défauts, & pour en trouver les moyens, la Comédie dit à la Critique qu'elle va sur son tombeau consulter son époux.

La CRITIQUE, seule.

Puisse-t-il, favorable au dessein qui m'inspire,
Rétablir en ces lieux la gloire & son empire ;
Et nous vengeant enfin de ses froids successeurs,

Au moins pour le jouer, nous créer des Acteurs.

Un Acteur tragique survient avec
Oripeau son Confident, tous deux habillés à la romaine ; cet Acteur s'ex-

(1) Cette pensée vient d'être rajeunie dans Esope à Cythere.

(2) Le Critique aurait bien dû comprendre la Métromanie dans cette exception.

prime d'un ton guindé & outré. La Critique veut le ramener au naturel, mais ses efforts sont vains, & la Critique ne peut s'empêcher de dire :

Quoi que je fasse, un jour ne suffira jamais
Pour ramener au vrai des Acteurs indiscrets
Dont le jeu ridicule affermi par l'usage,
Du Public indulgent a gagné le suffrage.

La Comédie Italienne succède à l'Acteur tragique. La Critique déclame contre les Parodies d'Opéra qui se sont emparées du Théâtre Italien, & qui y ont détruit tous les genres de comique. Ces Parodies, ajoute la Critique, ne sont que de froides & tristes élégies, & il n'y est question que de bergeries doucereuses, qui affadiraient la Nation Française si elle continuait à s'y accoutumer. Les farces Italiennes sont aussi fort décriées dans cette scène. La Comédie Italienne se retire pour faire place à l'Opéra, qui arrive en chantant; après qu'il a cessé de chanter, il fait faire quelques pas à des Danseurs & à des Danseuses qu'il a amenés avec lui.

LA CRITIQUE.

Quel dessein s'il vous plaît vous amenez.

Une DANSEUSE.

Nous venons pour allonger la scène ;
 Madame, permettez qu'à l'aide de ces bras,
 Je tire en ce moment un Auteur d'embaras. (1)

La CRITIQUE.

Fuyez, ou redoutez l'excès de ma colère,

(*Les Danseurs sortent.*)

Tous ces jeux déplacés, indignes de me plaire,
 Bannissent l'intérêt & blessent la raison.

L'OPÉRA.

Sans l'art de mes Danseurs, verriez-vous Tri-
 ton

Triompher en Héros, des sons de Pergolèse,
 Et rétablir l'éclat de la scène Française ?

La CRITIQUE.

Dans ce triste concours de musique & de
 chant,

(1) Le Parterre mécontent de voir fronder avec si peu de ménagement des Pièces qui faisaient ses délices, n'eut pas pour celle-ci plus d'indulgence que son Auteur n'en avait pour les autres; il saisit cette plaisanterie & l'applaudit à tant de reprises, qu'il ne fut pas possible d'aller plus loin.

Quel parti prenez vous ?

L'OPÉRA.

Le parti de l'argent.

Mais par un sort fatal qu'à peine je puis croire,
Je perds depuis trois ans ma fortune & ma
gloire,

Tantôt pour les bouffons, & tantôt pour
Lulli,

Je suis prêt à périr malgré ce double appui.

La CRITIQUE.

On peut remédier au danger qui vous presse.

L'OPÉRA, *en chantant.*

Parlez, que faut-il faire, adorable Princesse ?

La CRITIQUE.

De vos Auteurs fameux connaissant les beau-
tés,

Remettre avec plus d'art ces Poèmes vantés,
Dont à juste raison le Théâtre s'honore.

L'Opéra répond qu'Armide, Atis,
& vingt autres chefs-d'œuvres tom-
beraient à présent, & la Critique
combat un préjugé aussi ridicule. La
Mode revient avec Mademoiselle Bal-
larini, jeune Italienne qui est propre
à tout ; elle fait chanter, danser,

parler & quelquefois se taire : elle chante un air de Lulli, ensuite une Ariette Italienne ; elle danse le gracieux, elle saute, elle danse la Pantomime : enfin elle tient tout ce qu'elle a promis. La Critique est enchantée de tant de talens, mais elle ne peut être d'accord avec Mademoiselle Ballarini sur la prééminence de la musique Italienne, & il y a entr'elles un grand débat sur les deux musiques. La Critique a beau vanter le dernier succès d'Artis à la Cour de Louis, Mademoiselle Ballarini reprouve cet Opéra qui est trop sérieux, & elle finit par ces quatre vers :

Pour moi lasse à la fin de votre dignité,
 Sans attendre à Paris le retour de l'été,
 Pour ne plus applaudir à tout ce qui m'ennuie,
 Je revole à l'instant au sein de ma patrie.

Cette Piece-ci fut jugée un peu trop sévèrement ; elle est de Chevrier mort depuis quelques années, après s'être fait connaître par plusieurs Ouvrages qui ont fait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur.



LE RETOUR DU GOUT.

*Comédie en un acte , en vers libres ,
25 Février 1754.*

LA première Scène est entre le Goût mis à la Française , & Mercure ayant son caducée à la poche gauche de son habit. Mercure demande au Goût la cause de son retour à Paris : Le Goût lui apprend qu'Apollon lui a ordonné de revenir dans le séjour qu'il avait choisi depuis si long-tems , & de s'y fixer pour jamais : il dit à Mercure qu'il a besoin de son secours pour briller davantage.

J'ai toujours de ta voix admiré les accens ;
Ce soir on me donne une fête ;
Si tu veux la rendre complete ,
Viens l'embellir par tes talens.

MERCURE.

J'obéirai , Seigneur ; mais un seul point m'arrête.

Quel genre voulez-vous ? Italien ? Français ?

Le G O U T

A l'aide de tes soins , tout est sûr du succès ;
 Fuis cependant la rapsodie
 Du chant guindé de l'Italie.

M E R C U R E .

Un morceau triomphant vous fera bien juger
 Qu'en me prêtant à la chimere ,
 Que malgré vous on prétend protéger ,
 J'aspirais moins à plaire
 Qu'à pouvoir corriger.
 Mais corriger le monde est une étrange af-
 faire ;
 Bon soir.

Un Marquis vient remplacer Mer-
 cure ; c'est un Petit-Maître qui ne
 peut parvenir à se ruiner : le Goût a
 beau lui en indiquer les moyens , le
 Marquis les a tous épuisés ; le seul
 qui lui reste , est de payer ses det-
 tes ; mais il ne peut s'y résoudre.

La troisieme scène est entre le
 Goût & l'Art ; elle renferme une Cri-
 tique générale des ridicules de Paris.

Artémise , femme singuliere , suc-
 cede à l'Art ; le Goût fait semblant
 d'en être amoureux , & se mocque

d'elle. Artémise jouant le ton passionné, feint de son côté d'aimer le Goût, mais ils s'apperçoivent bientôt qu'ils veulent réciproquement se tromper, & ils se quittent sans se regretter :

Le Goût qui aurait besoin d'être consolé de la fausseté d'Artemise, esfuye encore un assaut plus violent dans la conversation d'un vieux Gafcon, qui lui raconte toutes les fa-daises du tems où il croit avoir vécu.

Il ne fallait pas moins qu'un bouffon pour tirer le Goût de son assoupissement ;

Le B O U F F O N.

S'il est vrai qu'en ces lieux vous réparez les torts,

Je viens, Seigneur, au nom de l'Italie,

Me plaindre de l'ignominie

Dont on accable mes accords.

Depuis un an chacun me pârodie,

Du théâtre riant, où brille la folie,

J'approuvai les premiers efforts ;

Mon indulgence augmente la manie.

Depuis huit jours le Théâtre Français,

De ses Auteurs abjure le génie,

Et dans le bas cherchant quelque succès,

Se contrefait & m'estropie.

Le G O U T.

Croyez-vous mieux valoir que notre Tragédie ?

Souffrez tout bas, & ne vous plaignez point.

Le B O U F F O N.

L'affront est trop sanglant, & le coin de la Reine,

D'accord avec moi sur ce point,

Doit contre ce théâtre exciter votre haine.

De ce coin triomphant on connaît le pouvoir ;

Dans tout Paris son goût me prône,

Et son argent me fait valoir.

Le G O U T, *souriant.*

Qu'importe le moyen, pourvu qu'on vous couronne ?

Encore un coup, bravez les cris

De l'ennemi qu'on vous oppose.

Le B O U F F O N.

Quoi, vous souffrez qu'en prenant mes habits. . . .

Le G O U T.

Il fallait bien qu'ils prissent quelque chose ;

Ne pouvant imiter vos sons & votre accent,

Ils ont pensé qu'ils devaient, sans scrupule,
Substituer au défaut du talent,
De vos habits la charge ridicule.

Le BOUFFON.

Deux Auteurs que je paye, & qui m'estiment
fort,

Voulaient pour me venger, lâcher quelques
brochures;

Mais Paris est si las si las de ces in-
jures,

Que j'ai dû modérer l'ardeur de ce transport.

Pour terrasser une injuste critique,

Je vais dans un morceau brillant,

Justifier notre Musique;

Attention, Seigneur, le début est frappant.

(*Il chante.*)

Après cet air heureux où brille le génie,

Souffrirez-vous encor qu'on fronde nos accens?

Le G O U T.

Que je les aimerais au sein de l'Italie!

Le BOUFFON.

En louant ainsi nos talens,

Votre bonté nous congédie;

Accablés de satire, & pleins de Partisans,

Nous allons en chantant, revoir notre Patrie.

(*Il chante un autre air après lequel il sort.*)

Le G O U T.

Le départ des Bouffons annonce mon retour.

Mercure revient trouver le Goût ;
& après lui avoir annoncé un divertissement brillant pour célébrer son triomphe , il chante les paroles suivantes ;

Du Dieu du Goût célébrons le retour ;
Son ennemi vaincu lui cède la victoire ,
Et Paris dans cet heureux jour ,
Va lui devoir ses plaisirs & sa gloire.
Aimables jeux qui me suivez partout ,
Préparez une brillante fête ;
Célébrer le bon goût ,
C'est chanter sa propre conquête.

La réussite de cette Piece qui eut quatorze représentations , dut consoler Chevrier du mauvais succès de *la Revue des Théâtres*. Celle-ci contient une Critique des Adieux du Goût , Comédie en un Acte en vers, donné le 13 Février précédent au Théâtre Français par Messieurs Pattu & Portelance avec un médiocre succès.

 LES JUMEAUX.

Parodie en trois actes en Vaudevilles, de la Tragedie Lirique de Castor & Pollux, 9 Mars 1754. (1).

BABET ouvre la Scène avec Mannon sa confidente, qui la félicite du plaisir que doit lui causer le Mariage de sa sœur Thérèse, qui épouse Olibrius, jeune Capitaine du voisinage. Babet ne reçoit ce compliment qu'avec un médiocre plaisir, parce qu'elle fait que sa sœur déteste Olibrius, & est en secret sa rivale dans l'amour qu'elles ont toutes deux pour Jolicœur, qui n'est que simple Dragon, & frere de mere seulement d'Olibrius; cependant Babet a quelques espérances, parce que M. Grincé, Capitaine de Jolicœur, aime aussi sa sœur Thérèse & pourra bien l'enlever le jour de sa noce. Après cette exposition, Babet congédie, de même

(1) La scène est près du Château de Bras-de-Fer, & de la Garnison de Jolicœur. Le théâtre représente un lieu orné pour des nœces.

que dans l'Opéra, sa Confidente qui ne doit plus reparâître : restée seule, elle fait comme de raison une invocation à l'Amour qu'elle prie de favoriser ses desseins ; mais comme elle ne compte pas moins sur le pouvoir de ses charmes, que sur celui du Dieu de Cithere, elle tire un miroir de sa poche, rajuste sa parure, met une mouche assassine & sort en voyant arriver sa sœur Thérèse qui prévoit qu'elle aura bien de la peine à tenir le serment qu'elle va faire à un Epoux qui n'est pas son Amant.

Jolicœur, cet Amant qu'elle aime, & dont elle est aimée, vient lui faire ses adieux d'une maniere assez gaie ; après quelques couplets convenables à leur situation, Jolicœur se dispose à partir, satisfait de savoir qu'il est aimé de sa maîtresse & plaint de son frere : celui-ci arrive & paraît d'abord furieux de surprendre son frere avec sa prétendue ; mais il s'adoucit bientôt : & la crainte du sort commun aux Epoux le détermine à céder Thérèse à son frere, ce qu'il semble ne faire que par un mouvement de générosité parce qu'il faut savoir se faire honneur de tout ; les Amans se livrent

à la joie ; mais la Terreur , Soldat d'Olibrius , vient leur apprendre que Grincé s'avance pour enlever Thérèse ; Jolicœur & Olibrius courent aux armes. Les femmes de la Noce emmenent Thérèse. Grincé & sa suite repoussent Jolicœur & les autres qu'il a rassemblés ; mais Olibrius rallie ses Gens qui repoussent à leur tour , & le premier acte finit par ce combat.

Au second acte le théâtre représente l'extérieur de la prison éclairée par des lanternes. Thérèse seule & en habit de deuil s'avance à pas lents , & parodie ainsi le fameux Monologue *Tristes apprêts , pâles le flambeaux.*

AIR: *Approchons , Vesta repose.*

Faible éclat , lanternes ,

Ternes ,

Astres de ces noirs cachots ,

Tristes fallots ,

En rendant moins sombre ,

L'ombre ,

Vous en redoublez l'horreur ,

Malgré ma peur ,

Pleurons ici Jolicœur , &c.

Babet arrive & se flatte de tirer Jolicœur de prison , parce que le Geo-

lier est amoureux d'elle , mais elle ne veut travailler à la liberté de Jolicœur , qu'à condition que Thérèse lui cédera les prétentions qu'elle a sur lui ; Thérèse y consent & l'on entend une fanfare qui annonce l'arrivée d'Olibrius ; il paraît, il apprend aux deux sœurs la victoire qu'il vient de remporter sur Grincé , & ses amis qui le suivent, chantent sa gloire à grand cœur.

T H E R E S E.

A I R : *Je ne dois plus feindre.*

S'annoncer par une fanfare !
 Vous avez le cœur bien barbare ;
 Au lieu d'avoir la larme à l'œil,
 Du malheur de votre cher frere.

O L I B R I U S.

Et vous, pourquoi vous mettre en deuil ?
 Cet habit ne vous convient guere.

A I R : *Comme un Coucou.*

Etait-il votre époux ?

T H E R E S E.

O , Dame !

Il était mon Amant chéri.

O L I B R I U S.

Cela suffit-il ?

T H E R E S E.

Une femme

Porte bien le deuil d'un mari.

Olibrius ne demande pas mieux que de remplacer son frere , & se propose à Thérèse qui lui reproche d'oublier en ce moment l'amitié qu'il a jurée à son malheureux frere. Olibrius s'en excuse par force ; maximes d'Opéra qui ne séduisent point Thérèse. Olibrius la voyant inébranlable , reprend sa générosité , projette d'aller trouver Bras-de-fer son pere & d'employer sa protection pour tirer son frere de prison.

O L I B R I U S.

AIR : Nous autres bons Villageois.

Comptez sur un prompt effet ,

Il faut s'en réjouir d'avance ;

Vous allez voir un Ballet.

T H E R E S E.

Ah ! grands Dieux ! quelle extravagance ,

Quand votre frere est en prison !

O L I B R I U S.

Je crois , parbleu , qu'elle a raison ;

Allons, Messieurs, retirez-vous,
Elle a plus de bons sens que nous. *Bis.*

Il sort, & Thérèse le suit après avoir chanté encore un Monologue en l'honneur de l'Amour.

Le théâtre représente un salon qui sert d'entrée à l'appartement de Bras-de-fer. Olibrius s'y présente, un Laquais lui en refuse la porte, un autre Laquais annonce ainsi son arrivée :

AIR: *Or écoutez, honorable assistance.*
Monseigneur vient, que tout tremble & fré-
misse,

Il ne paraît que la canne à la main ;
Et lorsqu'il sort, son plus doux exercice,
Est de rosser ceux qu'il trouve en chemin, &c.

Olibrius est avec raison scandalisé de la manière dont cet insolent Valet annonce son pere. Les portes du salon s'ouvrent & l'on voit un riche appartement d'où sort Bras-de-fer. Olibrius le prie de sauver son frere auquel il apprend qu'il lui a cédé sa Maîtresse, qui lui répond par ce couplet critique ;

AIR: *Dans le fond d'une écurie.*

Sur ce grand trait de noblesse,
Réfléchissons un moment ;

L'un en cédant sa Maîtresse ,
Se montre un mauvais Amant ,
Et l'autre mauvais ami ,
S'il reçoit la politesse ;
Faible Amant , mauvais ami ,
A vous rien ne m'intéresse ;
Faible Amant , mauvais ami ,
Ne sont Héros qu'à demi.

Cependant il consent à la demande que lui fait son fils , mais à condition qu'il ira se rendre en prison à la place de son frere. Olibrius y consent ; cependant Bras-de-fer lui ordonne avant d'exécuter sa généreuse résolution , d'être témoin des plaisirs qui sont réservés aux gens de qualité. Des Danseuses & des Chanteuses de l'Opéra paraissent , l'entourent & font briller à l'envi leurs talens divers ; mais envain elles essayent de le tenter , il s'échappe , fort brusquement & le second acte finit de même.

Le théâtre représente l'extérieur de la prison , & le guichet. Babet vient pour exécuter le projet qu'elle a formé au second acte. Olibrius arrive dans le même dessein. Il s'avance vers la porte de la prison. Plusieurs Geoliers , dansant avec des trousses de clefs à la main , lui en ferment le passage. Olibrius

met l'épée à la main , les chasse , ils se sauvent dans la prison où il les suit & entre avec eux. Babet à la fin lassé de courir après un ingrat, renonce tout d'un coup à ses projets , ainsi qu'à son amour & sort d'un autre côté.

Le théâtre représente le préau de la prison , on voit au fond des grivois & des grivoises autour de plusieurs tables buvant & chantant la chansonnette ; d'un autre côté Jolicœur déplore son triste sort , mais Olibrius paraît , l'embrasse, le console, lui apprend qu'il vient briser ses fers & à quelle condition il a obtenu sa liberté ; Jolicœur qui n'est pas moins généreux, la refuse à ce prix ; mais il se rend bientôt lorsque son frere lui dit qu'il est attendu par Thérèse. Il promet cependant de revenir bientôt & de s'arranger de maniere qu'ils pourront la voir chacun à leur tour; il sort d'abord pour prendre le sien.

OLIBRIUS.

*AIR: Je vais revoir ma charmante
Maîtresse.*

Il va revoir sa charmante Maîtresse ;

J'ai tout cédé , trésor, tendresse ,

Ce trait doit paraître un peu fort ;

Par l'excès d'un plus rare effort ,
Je cede encor , honneur , noblesse ;
Est-ce grandeur , est-ce faiblesse ?
Je pourrais bien avoir tort.

Bis.

Le théâtre change encore & représente un paysage agréable ; on voit Jolicœur & Thérèse qui reproche à cet Amant le peu d'empressement & de joye qu'il montre en la revoyant ; mais il lui apprend la cause de la tristesse qui empoisonne son bonheur.

JOLICŒUR.

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Mon frere de trop bonne grace ,
De ma prison m'a fait sortir ;
Il y veut rester à ma place ,
Je ne dois pas y consentir ;
Mon cœur brûlait d'impatience
De vous dire un petit bon jour ,
Je vous ai fait ma révérence ,
Et je vous quitte sans retour.

THERESE.

AIR : Ne pensez pas Pierrot bon drille.

Ton frere , pour briser ta chaîne ,
A fait tantôt grand bachanal ;

Ce n'était pas beaucoup la peine,
Pour en profiter aussi mal.

On entend un bruit de Tambours ;
Thérèse est effrayée , elle s'évanouit ,
mais elle revient à elle en entendant un
sifre qui joue un air agréable ; il
annonce Bras-de-fer qui descend de sa
chaise de Poste & apprend aux Amans
qu'il vient d'obtenir de la Cour la gra-
ce de Jolicœur & l'agrément d'une com-
pagnie de Dragons , qu'Olibrius & Jo-
licœur commanderont tous deux alter-
nativement par semestre.

BRAS-DE-FER.

AIR : *Temple que je bâtis en l'air.*

Vous pouvez tous deux vous unir.

JOLICŒUR.

Non , je cours délivrer mon frere.

BRAS-DE-FER.

Tous vos soucis doivent finir ,
Mon crédit l'a tiré d'affaire ,
Pour jamais je vous réunis tous.

THERÈSE.

Enfin j'aurai donc un époux.
Les Dragons arrivent & célèbrent

la réception de leur nouveau Capitaine
par une Danse que termine la ronde sui-
vante.

L'autre jour à la Garnison ,
Je fis rencontre d'un tendron ,
De mine assez friponne ;
J'lui dis, bon jour la p'tit' Mignone ,
En la saluant fort joliment ,
Ratapatapan , ratapatapan , ratapatapan , rata-
patapan ,
A la Dragone.



Elle était avec un Rival ,
Qui voulait faire le brutal ;
J'n'aimons pas qu'on m'raisonne ,
Entre deux yeux le regardant ,
Je lui flanque un moule de gant ;
Ratapatapan , &c.



A la garde j'entends crier ,
Mais moi que rien n'peut effrayer ,
De près je le talonne ,
Et de sa fuite fort content ,
A la Bell' je r'viens à l'instant.
Ratapatapan , &c.



Je m'approchai pour l'embrasser ;
 Elle voulut me repousser
 En honnête personne ;
 Mais quand un Tendron fait l'méchant ;
 Il faut le m'ner tambour battant.
 Ratapatapan, &c.



Tout d'abord, s'effaroucha,
 Mais bien-tôt elle se fâcha ;
 Car une fille est bonne,
 El'me traita plus poliment,
 Et je lui fis un compliment ;
 Ratapatapan, &c.



Je lui demandai son bouquet,
 Aussi-tôt d'un p'tit air coquet,
 La Belle me le donne ;
 Et moi qui suis reconnaissant,
 Je l'payai deux baisers comptant,
 Ratapatapan, &c.



Elle en demande encore autant,
 J'lui dis mon Officier m'attend,
 Et la retraite sonne ;
 Jusqu'au revoir la belle Enfant,

Et je pars d'un air triomphant ;

Ratapatan , &c.

Cette Parodie n'a peut-être pas toute la gaité qui fait le prix de ces sortes d'ouvrages ; on peut aussi lui reprocher que les décorations , ainsi qu'à l'Opéra , n'y font pas le moindre rôle ; mais on ne peut disconvenir qu'elle n'ait saisi & critiqué fort adroitement tous les défauts que l'on peut découvrir dans l'Opéra ; on y trouve aussi beaucoup de Couplets très bien faits & un choix d'airs fort agréables , elle mérita son succès & eut quinze représentations. Elle de M. Guerin de Frémicourt , avantageusement connu par d'autres ouvrages.



ZÉPHIRE ET FLEURETTE.

*Parodie de Zélindor, en un acte, en
Vaudevilles, 23 Mars 1753.*

LE théâtre représente un bocage agréable : Zéphir qui est amoureux de Fleurette depuis peu de tems justifie son inconstance ordinaire devant Papillon son confident, & lui apprend qu'il veut éprouver sa nouvelle Maîtresse, ce que Papillon n'approuve pas trop. Zéphir le congédie & se rend invisible en voyant venir Fleurette. Cette jeune beauté se croyant seule, se rappelle un songe flatteur qui lui a présenté son Amant, & comme l'heure à laquelle elle doit le voir est encore éloignée, elle se couche sur le gazon dans l'espérance d'un nouveau songe ; Zéphir s'approche doucement & chante à demi voix ces couplets ;

Z É P H I R .

AIR: Quand on fait aimer & plaire.

Doux sommeil, quelle est ta gloire !
Tu jouis de sa beauté ;

Dieu flatteur, que ta victoire
Hâte ma félicité.



Sur les yeux de ma Maîtresse,
Etends un voile enchanteur,
Plonge-là dans ton ivresse;
Mais laisse veiller son cœur;
Doux sommeil, &c.



Penchez-vous jeunes feuillages,
Pour la défendre du jour;
Oiseaux, cessez vos ramages,
Pour laisser parler l'Amour. *Bis.*
Doux sommeil, &c.



Zéphir ordonne aux plaisirs de former des chiffres de Fleurs qui expriment *Zéphir vous adore*, Fleurette paraît s'éveiller, les songes disparaissent. On voit dans les airs ces mots tracés en lettres de Fleurs: *Zéphir vous adore.* Fleurette encore endormie croit parler aux Amants qu'elle vient de voir en songe; Zéphir toujours invisible se jette à ses genoux & lui donne un baiser; Fleurette se réveille en sursaut, & croyant embrasser Zéphir, elle ne le voit plus.

Elle apperçoit les lettres de Fleurs suspendues dans les airs par des Zéphirs.

AIR: *Je ne fais pas écrire.*

Ciel! croirai-je ce que je voi?
Zéphire a-t-il tracé pour moi
Ce que je viens de lire?
S'il est épris de mes appas,
Pourquoi ne me le dit-il pas,
Plutôt que de l'écrire?

AIR: *Sous un Ormeau.*

En sommeillant,
L'amour m'offrait un sort brillant;
Aurai-je en veillant,
Le bonheur dont j'ai joui?

ZÉPHIR.

Oui.

FLEURETTE.

Je n'entends qu'une voix,
Je ne vois
Rien ici.

ZÉPHIR.

Me voici.

FLEURETTE.

C'est assez,

Paraissez ;

A quoi bon ce jeu-là ?

ZÉPHIR.

Me voilà.

FLEURETTE.

Ah! finissons,

N'entendrai-je rien que des sons ?

ZÉPHIR.

Mais. . . .

FLEURETTE.

Que de façons !

Mon cher Amant, parais donc.

ZÉPHIR.

Non.

FLEURETTE.

VAUDEVILLE

de Fanfale.

AIR: *Lorsque l'on file le plaisir.*

A ne vouloir jamais paraître ,

Quel motif peut vous engager ?

Dites-moi donc quel est votre être,

N'êtes-vous qu'un souffle léger ?

Z É P H I R.

Ce délai n'est pas inutile ;
 Il faut aller tout doucement ;
 Lorsque l'on file ,
 Lorsque l'on file un dénouement.

Il lui apprend que s'il paraissait à sa vue elle perdrait sur le champ sa beauté. Fleurette est d'abord incertaine sur un si grand sacrifice , mais elle demande à son Amant s'il ne cessera point de l'aimer ; il l'assure que rien ne peut le rendre inconstant. Cette promesse la détermine ; elle presse Zéphir de se montrer , quelque chose qu'il puisse lui en coûter. Il jette la Fleur qui le rendait invifible , Fleurette est enchantée de le voir , & sa joie augmente encore lorsqu'il lui apprend qu'elle a conservé toute sa beauté & la ruse que sa délicatesse lui a fait employer pour s'assurer de son amour. Les plaisirs qui volent sur les pas de Zéphir rendent hommage à leur nouvelle Maîtresse , & la Parodie finit par un Vaudeville dont voici quelques couplets ;

VAUDEVILLE.

C'est dans ce champêtre séjour ,

Que les feux sont durables ;
Les cœurs y sont du Dieu d'Amour ,
Les Temples véritables ;
La ville aujourd'hui ne produit
Que quelques amourettes ,
Qu'un jour fait éclore & détruit ,
Comme les fleurettes.



L'amour délicat est toujours
Fidèle à la nature ;
Dans le maintien , dans les atours ,
Trop d'art lui fait injure ;
Des Parterres les plus brillans ,
Souvent il fait retraite ,
Pour aller cueillir dans les champs ,
La simple fleurette.



Par un jargon vif & galant ,
Nos Amans nous abusent ;
D'amuser ils ont le talent ,
Mais toujours ils amusent ;
Ce sont d'agréables trompeurs ,
Au métier d'amourette ,
Qui savent , pour cueillir des fleurs ,
Semer la fleurette.



Cette Parodie qui a réuſſi & qui l'a mérité , fut d'abord fait en ſociété par Meſſieurs Panard , Favard & Laugeon , la ſuppreſſion des Parodies empêcha les Comédiens Italiens de la donner en ce tems-là ; mais une copie de cet ouvrage étant tombée entre les mains d'un nommé Villeneuve , Comédien de Province , il y retrancha un grand nombre de couplets , en ajouta d'autres & en fit faire la Muſique par le Sieur Grenier , depuis Violencel dans l'Orcheſtre de la Comédie Italienne ; Villeneuve la fit auſſi imprimer ſous ſon nom , en y joignant ſeulement un L. ſuivi de trois étoiles , & ſe contentant de marquer avec des aſtériſques les couplets qui n'étaient pas de lui. Lorſque les Parodies furent rendues au Théâtre Italien , Meſſieurs Favart & Panard , du conſentement de Monſieur Laugeon , y firent les changemens que le tems exigeait , & après en avoir retranché tous les couplets de Villeneuve , ils la donnerent au Public telle qu'on la vit alors & conformément à l'extrait que nous venons d'en donner.



Le 30 Mars , le théâtre fit la clôture par Zéphir & Fleurette , précédé des Jumeaux ; & l'ouverture se fit par les mêmes Pièces le 21 Avril suivant. Les deux complimens furent prononcés par Mad. Favart & le Sieur Carlin , & applaudis par les Spectateurs.

LES LACÉDÉMONIENNES.

*Comédie en trois actes , en vers,
13 Juillet 1754. (1)*

LYCURGUE a résolu de bannir les vices de sa patrie : il se propose pour y parvenir , d'abroger les Loix anciennes , & d'en publier de nouvelles qui encourageront les Citoyens de Sparte à l'honneur & à la vertu. Il est question de faire approuver & ratifier ces Loix par les Rois de Sparte & par le Sénat , & de faire ordonner que ceux qui ne s'y soumettront pas , seront couverts d'ignominie. Lycurgue a beaucoup de crédit auprès

(1) La scène est dans le Palais de Lycurgue.

des deux Rois , & un grand parti dans le Sénat , ce qui fait craindre aux Citoyens vicieux que les Loix de Lycurgue , dont ils ne peuvent entendre parler fans frémir , ne soient promulguées malgré leurs oppositions. Les Prudes , les Petits-Maîtres , les Coquettes , les Comédiens , tous se réunissent pour faire échouer le projet de Lycurgue. On ignore les articles des Loix , & pour en être éclairci on fait agir Norinde , Acaris, Alcandre & Cyrris. Ces Députés s'adressent d'abord à Trazile l'un des affranchis de Lycurgue , ce Trazile est un fripon que Lycurgue connaît pour tel , il n'a pas par conséquent la confiance de son Maître. Arlequin , autre affranchi de Lycurgue, est un homme simple dont Lycurgue ne se défie point. Trazile s'imagine qu'Arlequin pourrait savoir l'endroit où Lycurgue a déposé les Loix qu'on a intérêt de connaître ; il envoie donc les Députés à Arlequin , en leur disant qu'il sera aisé de le séduire , mais que pour lui il n'a pû en venir à bout. Les Députés vont trouver Arlequin , tantôt on le menace de coups de bâtons , tantôt on lui offre tout ce qui pourrait le tenter. On employe Nerine , Suivante

d'Acaris , pour laquelle Arlequin paraît avoir du goût. Alcandre promet des sommes considérables : la fermeté d'Arlequin commence à s'ébranler ; il dit d'abord la moitié du secret , en indiquant un Autel où tout ce qu'on demande est rassemblé. Acaris, Alcandre & Cyrris vont tâcher de forcer l'Autel. Nerine fait semblant de les suivre , & revient doucement écouter Arlequin.

A R L E Q U I N, *à part.*

Ils vont être bien attrapés sur ma foi ;
Ils forceront sans doute la serrure ;
Mais un ressort caché , qui n'est su que de
moi ,
Pourra les arrêter , & contre eux me rassure.

(*appercevant Nerine.*)

La traîtresse ! je suis perdu.

N E R I N E.

Oui , puisque j'ai tout entendu.

A R L E Q U I N, *bas.*

Ecoute , ils ne sont point dans notre confiance ;

Je vais faire un marché qui pour toi sera bon ;
 On a pour de l'argent séduit mon innocence,
 Je te le donnerai pour n'être plus fripon.

N E R I N E.

Non, il faut rompre le silence.

(*aux Acteurs.*)

Vous travaillerez tous en vain,
 Sans le secours de ce Coquin.

ALCANDRE, à *Arlequin.*

Mon cher ami, cesse d'être rebelle,
 Dans ces papiers je voudrais seulement
 M'instruire d'une bagatelle.

A R L E Q U I N.

Vous n'en emporterez aucun ?

A L C A N D R E.

Affurément
 Je le promets, & je serai fidele.

A R L E Q U I N.

Ma main va vous prouver mon zele.

Arlequin ouvre l'autel, tous les Ac-
 teurs prennent des écrits & les lisent.

A L C A N D R E.

Loi qui défend de voyager.

CYRRIS.

Loi sur la modestie. Ah ! l'homme insupportable !

ARLEQUIN.

Toute la ville ensemble doit manger.

Je ferai le dernier à table.

ACARIS.

Les femmes, aujourd'hui ; si, quelle indignité !

NERINE.

Defendu de parler. Quelle loi détestable !

ARLEQUIN.

Par une musique agréable,

Le Soldat doit être excité.

Les garçons jeûneront. Ça ne vaut pas le Diable.

CYRRIS.

Très-expressément, défendons

De recevoir des présens.

ARLEQUIN.

Les Poltrons

Pour notre honneur & gloire,

Seront noyez. J'ai bien peur de trop boire.

Histoire
ALCANDRE.

Je ne me trompe pas, nous lui résisterons ;
J'ai trouvé . . . victoire ! victoire !

CYRRIS.

Sont-ce encore des loix ?

ALCANDRE.

Non certes.

ACARIS.

Écoutez.

ALCANDRE, *lit.*

*Nicastor , grand Prêtre d'Apollon à
Lycurgue.*

*Les Députés des Lacédémone re-
cevront de notre part une réponse
telle que tu me l'as demandée , je te
servirai avec plaisir , moins en Ministre
des Dieux qu'en Philosophe : je sais
comme toi qu'un mensonge utile est un
bienfait.*

NERINE.

Bon, voilà pour Lycurgue un furieux obsta-
cle.

ALCANDRE.

Au Peuple allons montrer ces bisarres écrits ,
Allons, par ce billet, éclairer les esprits

Sur

Sur la fausseté de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Un moment, un moment.

ALCANDRE.

Il veut nous arrêter.

(les Acteurs rient.)

ARLEQUIN.

Vous ne devez point emporter

Ces Papiers importants. Vous m'avez rendu
traître ,

Voudriez-vous me trahir le premier ?

(les Acteurs éclatent de rire & sortent.)

ARLEQUIN.

Ah ! Je vais me punir d'avoir pû me fier

Aux promesses d'un Petit-Maître.

Arlequin est forcé d'avouer à Lycurgue tout ce qui s'est passé ; Lycurgue en est indigné ; Arlequin est au desespoir & veut s'empoisonner ; Lycurgue l'en empêche , & lui pardonne par un effort de vertu. Cependant les députés courent toute la ville , & divulguent les Loix de Lycurgue. Le peuple furieux met le feu par-

tout ; ils brûlent la plûpart des Palais des Sénateurs , & entrent chez Lycurgue pour y porter la flamme & le fer : alors Lycurgue se présente & dit :

Venez , cruels , venez consommer votre crime ;

Punissez votre bienfaicteur.

Délivrez mes yeux de l'horreur

De vous voir ingrats & perfides ,

De voir des Citoyens aveuglés par l'erreur ,

Contre eux-mêmes tourner leurs armes parricides.

Frappez . . . vous suspendez vos coups !

Manqueriez-vous ici de force ou de courage ?

Parlez ; sur moi ma main achevant votre ouvrage ,

Justifiera votre courroux.

Vous vous taifez . . . votre silence

Est-il l'effet d'un retour généreux ?

J'ose le croire , & mon expérience

Me découvrirait en vous des cœurs nés vertueux.

Oui , vous avez devant les yeux

L'éclat immortel de la gloire ,

Dont se couvrirent vos Ayeux ,

Et vous craignez que vos Neveux

Ne flétrissent votre mémoire.

Gardez ces sentimens, ils vous rendront heureux;

Sur vos devoirs ils sauront vous instruire;

Ils vous apprendront que mon cœur

N'a demandé, ne cherche & ne desire

Que d'établir sur vous l'empire

De la raison & de l'honneur.

Tel est mon but, que vous nommez coupable,

Je veux former par mes projets divers,

Une Nation indomptable,

Le modele de l'Univers.

Mais vous croyez que mes Loix trop austeres,

Doivent vous rendre malheureux;

Me punissent vos Rois, me confondent les

Dieux,

Si je veux être Auteur de vos miseres!

On me verra toujours blâmer & réprouver

Ce qui pourra vous nuire & vous contraindre,

Mon cœur plus d'une fois a su vous le prou-

ver,

Vous pensez, dites-vous, que mes Loix sont

à craindre;

Mais avant que de vous en plaindre,

Vous devriez les éprouver.

C'est un point que je vous propose,

Ou plutôt que je dois exiger aujourd'hui.
 Je vais jusqu'à Pherès consulter un ami ;
 De vos cœurs permettez que Lycurgue dispose.

Il faut me promettre en ce jour ,
 D'exécuter mes Loix jusques à mon retour.
 Lacédémoniens , vos âmes s'attendrissent ,
 A mes avis vos regards applaudissent ;
 C'en est fait , vous êtes vaincus ,
 Et vos remords vous rendent vos vertus.

(s'approchant de l' Autel.)

Amis , votre serment sur l'Autel du silence ,
 Doit consacrer votre persévérance ;
 J'ai celui du Sénat & celui de vos Rois.

UN LACÉDÉMONIEN.

Oui , nous jurons d'obéir à tes Loix ,
 Tant que durera ton absence.

LYCURGUE.

O Dieux ! vous comblez donc enfin mon espé-
 rance ;
 Amis , venez des feux arrêter les progrès ,
 Tandis qu'avec transport je vole vers Pherès.

Lycurgue & les Lacédémoniens
 sortent précipitamment. Acaris , Cyr-
 ris , Alcandre & Nerine restent sur

la scène ; ils sont inconsolables ; leur douleur augmente encore par l'arrivée de Trazile , qui vient apprendre que Lycurgue a quitté Lacédémone pour toujours , & qu'il va fixer son séjour à Pherès. Nerine & Arlequin suivent Lycurgue ; Alcandre veut aller dans d'autres climats ; mais il est arrêté par Trazile , qui lui dit ;

La Loi nouvelle autrement en ordonne ;
Tout Citoyen dès aujourd'hui ,
Restera dans Lacédémone ,
Et doit de plus être esclave ou mari.

Alcandre se résout à épouser Acaris ; Trazile épouse Nérine , & Cyrris qui n'est point citoyenne , est obligée de sortir de Lacédémone.

Cette Comédie n'eut pas autant de succès que celle *des femmes* du même Auteur , sans peut-être avoir moins de mérite ; mais elle fut trouvée froide & d'un ton de Morale trop sec & pas assez egayé , ainsi que doit toujours l'être celle que l'on employe dans une Comédie ; celle-ci eut huit Représentations médiocrement suivies.

DEBUT DU Sr. VERONESE
F I L S.

Le Sieur Véronese le fils débuta le 17 Juillet dans le double Mariage d'Arlequin par le Rôle de Docteur ; il fut applaudi & reçu à pension.

LA CAMPAGNE.

Comédie en un acte, en vers libres,
14 Août 1754. (1)

LE Chevalier fatigué des plaisirs & des erreurs de Paris, s'est retiré à sa maison de Campagne ; le Comte son ami, vient l'y joindre avec son épouse le jour même de son Mariage : Le Chevalier lui en marque sa surprise.

Le C O M T E.

Voudrais-tu qu'imitant ces stupides Maris,
Dont l'air benin & la bonté précoce,
Font présager un funeste avenir,

(1) La scène est dans le Château du Chevalier.

J'étalasse par tout les charmes de ma femme,
Et la forçant à me haïr,
Je metrouvasse en butte aux traits de l'épi-
gramme.

Le Chevalier lui répond qu'il est charmé de le posséder, quel qu'en soit le motif. Arlequin vient annoncer la Comtesse : Le Chevalier va la recevoir : Le Comte sort, parce que s'il restoit en tiers, on pourrait le soupçonner d'être jaloux. La Comtesse alors épanche son cœur, elle apprend au Chevalier que son époux, à peine marié, affecte déjà un excès de froideur qui la désespère; le Chevalier tâche de la consoler, en disant que le Comte est esclave de la Mode, qu'il a peine à avouer son mariage, mais qu'il reviendra de son préjugé. La Comtesse qui aime de bonne foi, peint ses sentimens de maniere que le Chevalier l'assure que le Comte ne tardera pas à connaître tout son bonheur. Le Comte revient en faisant des excuses à sa femme, de ce que peut être il la gêne; la Comtesse est fort offensée d'un pareil propos; le Chevalier en fait des reproches très-vifs au Comte, qui après en avoir beaucoup

ri , plaisante le Chevalier sur l'arrivée de Cidalife célèbre coquette ; le Chevalier frémit à ce nom , il voudrait retourner à Paris , mais il est obligé de rester par politesse. Le Comte termine ses mauvaises plaisanteries par les Vers suivans.

Voudrais-tu qu'on aimât un jeune homme
qui pense ?

Tu connais les façons ; ardent à les saisir ,
Ne vas pas t'ennuyer par excès de prudence ;
Dans ce siècle amusant , penser c'est s'avilir.
Mais sois content , mon cher , Cidalife s'a-
vance ;

Sais-tu bien , Chevalier , qu'elle n'est pas si
mal ?

Pour ne point t'enlever le fruit d'un tête-à-
tête ,

J'écarte , en m'éloignant , un dangereux Rival.

Cidalife fait beaucoup d'agaceries
au Chevalier : il n'en est pas la dup-
pe , & lui dit ;

Vous aimez à jouir des droits de la beauté ,
Vous agacez sans être éprise ,

Et votre esprit coquet dont on est enchanté ,
Sait avec art ménager la surprise

Du faible Amant qu'il a dompté ;
Mais votre cœur qui bientôt le méprise ,
Affiche l'inconstance & la légèreté.

CIDALISE.

Courage, Chevalier, j'aime assez les maximes,

(en bâillant.)

Sur-tout à la Campagne, elles plaisent beaucoup.

Elle continue sur le ton de la Petite-Maîtresse la plus déterminée ; elle soutient qu'il faut suivre le goût dominant, qu'elle ne croit point aux travers, & que quand on en aurait quelque fois, loin d'en rougir, il faut s'en faire gloire, & les prôner par tout l'Univers.

Le ridicule embellit notre histoire,

On se pare de ses erreurs ;

Et souvent on leur doit le bonheur de sa vie.

La femme du grand monde annonce ses vices ;

La Coquette, sa perfidie ;

Le satyrique, son aigreur ;

Le vil protégé sa bassesse ;

Le Petit-Colet, sa fadeur ;

Le Gascon , son adresse ;
 Le Parasite , ses bons mots ;
 L'Intrigant , ses tracasseries ;
 Le Petit-Maitre , ses chevaux ;
 Et l'Actrice , ses fantaisies.

Le Chevalier s'efforce de faire entendre raison à Cidalise ; mais s'apercevant qu'il perd son tems , il devient un peu caustique.

CIDALISE.

A bout portant , vous tirez donc sur moi ;
 C'est fort bien , Chevalier , pour le coup je
 vous cede.

Le CHEVALIER.

Ah ! connaissez-moi mieux , je suis de bonne
 foi ;
 De lutter contre vous , je me crois peu capa-
 ble ,
 D'ailleurs je vous respecte.

CIDALISE.

Oh ! le respect m'accable.
 De ce terme choquant pesez mieux la valeur ,
 Le respect ennuyeux dont on fait étalage ,
 Loin de nous honorer , nous donne de l'hu-
 meur ;

Ce n'est qu'un tribut de l'usage,
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

Le Chevalier est délivré d'un entretien qui le fatiguait cruellement, par Durimon, Médecin fort étourdi, quoiqu'agé de cinquante ans, lequel entre avec précipitation, & tenant à la main de petits papiers à vignettes; ce sont des bulletins qu'il envoie à trente de ses confreres qui veulent profiter de son expérience.

Le CHEVALIER.

Quoi, de Paris on vous consulte ici?

DURIMON.

De Paris, dites-vous? des deux bouts de la
France;

J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi,
Travaillés des long-tems d'une cacochimie.

Il blâme ensuite l'ancienne méthode des Médecins, il affirme que la moderne est bien meilleure.

Le Moliere eût raison de traiter de mauffades,
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin,
Dont le projet était de guérir leurs malades.

Est-ce là, dites-moi, l'objet d'un Médecin?

H vj

L'on ne suit plus l'antique usage ;
 Jadis on s'attachait à connaître le corps
 Et sa complexion ; mais aujourd'hui plus
 sage ,

La Médecine a su reconnaître ses torts ,
 Son système n'est plus qu'un riant badinage ,
 L'esprit du jour devient son élément ,
 La gaieté son soutien , & l'air du persifflage
 Est son premier talent.

C I D A L I S E .

Pour être Médecin , il faut être plaisant.

D U R I M O N .

Je puis sans vanité comparer mes malades ,
 Aux Héros d'Opéra , qui meurent en chan-
 tant.

Par un principe faux , jadis nos Camarades
 Les assommaient en commençant ;
 Plus raisonnables & moins fades ,
 Nous les divertissons jusqu'au dernier instant.

Le C H E V A L I E R .

J'entens , ils meurent aussi vite ;
 Mais un peu plus gaiement.

Durimon , après avoir étalé ses
 merveilleux talens pour la Médecine ,
 ne peut s'empêcher de parler de ses

équipages ; voici comment il s'ex-
prime.

En entrant dans le monde avec un certain
nom.

J'eus la demi-fortune, & c'était le bon ton ;

Mais depuis qu'on a vu, jouant l'air d'import-
tance,

Messieurs les Chirugiens prendre la dili-
gence,

Il a fallu changer. J'ai deux cabriolets,

Douze Chevaux Danois, quatre Juments frin-
gantes,

Un Cul de Singe, trois Soufflets,

Un Vis-à-Vis & deux Désobligeantes.

Julep, garçon Médecin, vient ap-
porter à Durimon la liste des morts
& des mourans ; Durimon lui or-
donne d'attendre ses ordres par écrit.

Nerine & Arlequin arrivent avec pré-
cipitation ; ils ont une grande nouvelle
à annoncer, c'est qu'ils ont trouvé le

Comte pleurant aux genoux de sa fem-
me ; l'Amour a fait la paix. Le Com-
te & la Comtesse surviennent ; ils s'ai-
ment d'une égale ardeur ; le Comte
déteste son égarement en présence de
tous les Acteurs ; il en est raillé

par Cidalife , son avis est qu'une si charmante union devrait être célébrée par une fête éclatante. Durimon qui joint à ses brillantes qualités celle d'Auteur , propose de faire exécuter la Servante Maîtresse. Cidalife dit que l'Italien l'ennuye : Durimon ajoute qu'il traduit les scènes en français. Le Chevalier & Nerine offrent de chanter les deux rôles , ce qui est accepté. Arlequin voudrait aussi y faire sa partie , mais on le renvoie au Buffet , & il en marque sa joie par une cabriole.

Cette piece dont l'intrigue est médiocre & dont tout le comique ne vient que d'un rôle épisodique & très-ridicule, est encore de Chevrier. Cependant plusieurs détails qui sont agréablement écrits lui obtinrent une sorte de succès ; mais l'intermede charmant qu'elle annonce & dont elle fut suivie en eut un bien plus grand & plus durable.



LA SERVANTE MAITRESSE.

Intermede , 14 Août , 1754.

PANDOLFE ouvre la scène par le Monologue suivant ; il est assis devant une petite table.

A I R.

Long-tems attendre ,

Sans voir venir ;

Au lit s'étendre ,

Ne point dormir ;

Grand'peine prendre ,

Sans parvenir ;

Sont trois sujets d'aller se pendre.

Il appelle Zerbine de toutes ses forces. En se retournant il apperçoit Scapin , qui est entré sans dire mot , & qui se tient tranquillement derriere lui. Comme malgré les cris de son Maître , il ne s'empresse pas d'aller chercher Zerbine , Pandolfe est obligé de le pousser dehors par les épaules. Il continue ensuite de se plaindre de sa Servante & n'accuse que lui-même dont les bontés l'ont rendue insolente ; elle

entre en disputant avec Scapin , qu'elle se met en devoir de souffleter ; Pandolfe l'arrête , & lui demande ce qui peut la mettre si fort en courroux ; elle lui répond qu'elle ne veut pas souffrir que Scapin lui donne des leçons. Pandolfe a beau lui dire que c'est de sa part , & qu'il veut avoir son chocolat ; ce chocolat n'est point fait , & Zerbine n'a pas le tems d'en faire. Pandolfe impatienté , & hors de lui-même , fait beaucoup rire Scapin : Zerbine s'en offense , & Pandolfe avoue qu'on a raison de se mocquer de lui , mais il assure que tout ceci finira. Il demande à Scapin sa canne & son épée pour sortir. Zerbine s'y oppose : il faut encore que le vieillard en passe par-là. L'insolence de sa Servante lui fait prendre la résolution de se marier eût-ce à une guenon. Zerbine le raille sur ce prétendu mariage , & lui dit que s'il se marie , il n'aura pas d'autre femme qu'elle. Cette impudence redouble la colere de Pandolfe ; Zerbine insiste sur son projet & agace tellement le bon homme , qu'il se laisse tenter & sort ne scachant plus où il en est : ainsi finit le premier Acte.

Zerbine seule commence le second

& fait connaître les ruses dont elle se fert, & qu'elle conseille d'employer à toutes les jeunes filles qui se trouvent dans le même cas.

A I R.

Vous gentilles

Jeunes Filles,

Aux Vieillards qui tendez vos filets ;

Qui cherchez des maris, beaux ou laids,

Apprenez, retenez bien mes secrets ;

Vous allez voir comme je fais.

Tour à tour avec adresse,

Je menace, je caresse ;

Quelque tems

Je me défends ;

Mais enfin je me rends.

Elle a mis Scapin dans ses intérêts : il consent à se déguiser, pour faire le personnage d'un Capitaine qui la demande en mariage. Zerbine appercevant Pandolfe, fait semblant de se repentir de ses insolences & de sa témérité, & elle lui dit qu'elle est recherchée par le Capitaine Tempête, auquel elle a promis sa foi. Pandolfe s'attendrit par degrés & veut cacher son attendrissement ; elle se jette à ses genoux, il lui prend la main comme en cachette ; elle la lui

abandonne comme par mégarde & ne doute plus du succès de sa ruse ; pour frapper le dernier coup , elle demande à son Maître la permission de lui présenter son prétendu : Pandolfe y consent & elle l'introduit : cet homme par son air furibond & par ses grimaces fait peur au vieillard qui commence à plaindre Zerbine de tomber en de pareilles mains. Le Capitaine garde un silence obstiné en présence de Pandolfe , qui s'en étonne. Zerbine promet en le tirant à l'écart , de le faire parler : la réponse qu'elle rapporte est que le Capitaine demande à Pandolfe la dot de sa future , puisqu'il lui a tenu lieu de Pere : Pandolfe , plus surpris que jamais , lui dit : d'aller se promener. Le faux Capitaine fait semblant d'entrer en fureur , & menace Pandolfe en grinçant les dents. Pandolfe appelle Scapin qui ne songeant plus au personnage de Capitaine qu'il est obligé de faire , veut accourir , & Zerbine le retient. Pandolfe qui a perdu tout à fait la tête , se propose pour epoux à Zerbine , si elle veut congédier le Capitaine.

Z E R B I N E .

Ah ! mon cher Maître , en conscience

Vous méritez la préférence ;

Je vous la donne , & c'est de très-grand cœur ,
Voilà ma main , vous êtes le vainqueur.

PANDOLFE.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ,
Attends qu'il soit sorti de la Maison.

ZERBINE.

Oh ! ne vous mettez pas en peine ;

Je vais d'un mot le mettre à la raison.

(à Scapin.)

Scapin , tu peux quitter cet attirail fantasque ,
Nous n'avons plus besoin de masque.

(*Scapin se découvre en riant aux éclats.*)

Pandolfe se met d'abord en colère contre lui , mais il lui pardonne bientôt une fourberie à laquelle il espère devoir son bonheur ; & la pièce finit par un Duo dialogué entre Pandolfe & Zerbine.

Cet intermede est une imitation libre , de la *Serva Padrona* , que les bouffons Italiens avoient executée depuis peu sur le théâtre de l'Opéra. M. Bauran qui est l'Auteur des paroles de la *Servante Maîtresse* , avoit parodié

avec beaucoup d'intelligence & d'exactitude la Musique du fameux Pergoleze, & par ce moyen il ſçut réconcilier cette excellente Musique avec ceux qui par attachement pour l'ancienne, ou par humeur contre la nouvelle, s'étoient obſtinés à refuſer de l'entendre à l'Opéra. Ils accoururent en foule l'admirer & l'applaudir dès qu'elle fut ainſi naturalifée. On doit regarder le ſuccès de la *Servante Maîtrefſe*, comme l'époque du changement qui eſt arrivé dans notre Musique & du goût de la nation pour ce genre de Pièces ſi mal à propos appellées *Opéra-Comiques*; mais malheureuſement parmi le grand nombre d'Auteurs qui s'y ſont livrés, très-peu ont approché de leur modele.



L'ESPRIT DU JOUR.

*Piece en un acte en Vers, 11 Septembre
1754.*

LA premiere scène se passe entre un Complaisant & un Provincial. Le Complaisant attend que Madame, c'est l'Esprit du Jour en cornette, passe à sa toilette, pour lui faire sa cour. Le Provincial vient demander la protection de l'Esprit du Jour : le Complaisant en fait un éloge brillant ; le Provincial est fort surpris, il ne se doutoit pas qu'une femme pût réunir tant de qualités. Le Complaisant pense que le Provincial veut avoir un emploi dans la finance ; il l'interroge à ce sujet. Le Provincial qui est un nouveau noble, se révolte en entendant parler de finance.

Le COMPLAISANT.

Cet état à présent est très-consideré,
L'on y fait allier les mœurs & la décence,
Et peut-être ira-t-on jusqu'à le respecter.
Bouffi d'orgueil & paîtri d'arrogance,

Jadis un Financier ne savait que compter ,
 C'était - là toute sa science ;
 Il ne compte pas moins aujourd'hui , mais il
 pense ;
 Il n'aurait dans le monde osé se présenter ,
 Avec lui maintenant on s'amuse , on s'allie ,
 Dans des cercles choisis , employant ses lo-
 firs ,
 Il y répand les douceurs de sa vie ;
 Et bien loin d'y nuire aux plaisirs ,
 Sa présence les multiplie.

Le Provincial rougit d'avoir été jus-
 qu'à présent si ignorant. L'Esprit du
 Jour arrive à sa toilette avec deux
 Femmes de Chambre ; il s'adresse ainsi
 au Complaisant.

C'est vous! . . . Quel tems fait-il? . . . Pour
 le coup je suis morte ;
 On n'a jamais reposé de la sorte ;
 J'ai la tête si lourde . . . & le jour m'éblouit ,
 En vérité je me sens excédée ,
 Passer trois heures dans son lit ,
 Sans avoir du sommeil la plus légère idée . . .

Le COMPLAISANT.

Il n'y paraît pas.

L'ESPRIT.

Entre nous.

Je ne suis bonne à rien, j'ai l'air aussi mauf-
fade

Qu'une femme qui sort des bras de son époux,
C'en est fait, aujourd'hui je veux être ma-
lade.

(*au Provincial.*)

Ah! Monsieur, approchez, on m'a parlé de
vous.

(*à ses Femmes.*)

Que l'on avance ma toilette.

(*au Provincial.*)

Vous venez de Province?

(*bas au Complaisant.*)

Ah! qu'il en a bien l'air.

(*Haut.*)

Sa Famille est dit-on assez honnête.

(*à ses Femmes.*)

Mon peignoir, allez donc, partez comme un
éclair.

(*au Provincial.*)

Je verrai mes amis, je vous rendrai ser-
vice.

(*au Complaisant.*)

J'appris hier la mort de la vieille Arténice ;
Son jeune époux en sera bien content.

(*à ses Femmes.*)

Vous raccommoderez cette boucle , sans
doute ?

(*au Complaisant & au Provincial.*)

Cela sera fait dans l'instant.

Parlez , Messieurs , parlez , je vous écoute.

(*à ses Femmes.*)

Eh bien , de ce côté , faites-en donc autant.

(*au Complaisant.*)

Pour son Amant quel coup de foudre !

Cet Officier . . . la . . . qui . . . la brus-
quait tant ?

(*à ses Femmes.*)

Il ne me faut qu'un œil de poudre ;
Je suis malade.

(*au Complaisant.*)

Elle a trouvé

Son Roman de trop longue haleine ,
Son Médecin l'a bien-tôt achevé.

Le Complaisant fait un affreux por-
trait

trait d'Artenice ; & l'Esprit lui dit :

Mais vous êtes, je vois, encor de ses amis ;

Car vous vous souvenez bien d'elle.

A l'amitié l'on doit être fidele.

Le COMPLAISANT.

Je ne dis rien. . . .

L'ESPRIT.

Qui ne soit très-permis.

Vous soutenez à merveille ce rôle.

(à ses Femmes.)

Cela finira-t-il ?

(au Provincial.)

Mais quel âge avez-vous ?

(tout de suite à ses Femmes.)

Mon rouge est trop coupé ; je suis comme une folle.

(au Provincial.)

Vous avez donc bien voyagé ?

Le PROVINCIAL.

Je viens du fond de la Bretagne.

L'ESPRIT , à ses Femmes.

Donnez-moi donc ce négligé,

Moitié Ville & moitié Campagne.

Il faut tout dire à ces espèces-là.

(*voulant quitter sa robe de toilette.*)

Que l'on est malheureux ! tenez donc bien
cela ;

La pesanteur de cette main m'affomme ;

Mais non, je ne veux point m'habiller autrement.

(*au Complaisant.*)

Chez Lifimon , allez dès ce moment ,

Pour lui recommander de ma part ce jeune
homme.

(*bas à l'oreille.*)

Faites-le si légèrement ,

(*Haut.*)

Qu'il comprenne à quel point son état m'inté-
resse.

(**Le PROVINCIAL.**)

Quel excès de bonté !

(**L'ESPRIT.**)

Peut-être serez-vous un peu brusqué d'entrée ;
On brusque pour avoir l'air d'un homme im-
portant.

Allez , allez , saisissez cet instant.

Revenez.

Le PROVINCIAL.

De vos soins mon ame est pénétrée.

L' E S P R I T.

Vous êtes bien heureux de m'avoir rencontrée.

(*bas au Complaisant.*)

Vous le consignerez à ma porte en sortant.

Le Persiflage aborde l'Esprit du jour ; la scène qui se passe entr'eux est à-peu-près du même ton que celle de la toilette ; mais elle fait moins de plaisir , parce qu'il y a moins d'action. Le Persiflage appercevant une Marquise qui aime son Mari, s'éloigne & revient l'instant d'après pour seconder l'Esprit du jour. Ils débitent l'un & l'autre mille impertinences contre les époux constans & les femmes fideles. La Marquise soutient leurs attaques avec fermeté , elle y répond même avec une intrépidité peu commune , & elle les quitte en leur témoignant tout le mépris qu'ils méritent. Le Persiflage s'en va ensuite souper dans une petite maison. Un Chevalier , que l'esprit trouve atrabilaire , parce qu'il est raisonnable , remplace le Persiflage. L'Esprit commence par se

mocker de ceux qui payent leurs dettes ou qui n'en contractent pas de nouvelles ; ce n'est pas-là la manière des gens d'une haute naissance. Le Chevalier lui répond :

En ce cas-là, je suis très-roturier ;
Car chez moi le même ouvrier
Ne vient jamais deux fois chercher sa récompense,
Et le plaisir de le payer,
Me fait jouir de ma dépense.

Le Chevalier fronde ensuite les travers du siècle.

Moi je ne vois par-tout que faux discernement ;
On ose mesurer l'estime à la dépense ,
La noblesse à l'impertinence ,
Le bon sens à la pesanteur ,
Les vertus à l'éclat , les mœurs à l'indigence ,
L'esprit aux quolibets, le mérite au bonheur ,
Le plaisir aux seuls airs , les talens à la mode ;
La tendresse aux présens , le respect au crédit,
Tout en un mot s'abâtardit ;
L'homme d'esprit sans bien n'est plus qu'une
Pagode ;
Une riche Pagode est un homme d'esprit.

L'Esprit du jour & le Chevalier ne peuvent s'accorder ; ce dernier quitte Paris pour aller résider en Province , & après avoir fait ses adieux , l'Esprit lui-dit :

Vous reviendrez ; alors vous croirez me surprendre ,

L'on vous reverra , je le sens ;

Dans quel tems croyez-vous pouvoir ici vous rendre ?

Le CHEVALIER, *en sortant.*

Je fixe mon retour à celui du bon sens.

La dernière scène est entre Arlequin & l'Esprit ; c'est une critique de toutes les nouveautés qui ont été données l'été précédent.

Si des détails vivement écrits & des Epigrammes redoublées pouvaient faire le succès d'une Piece, aucune n'en aurait mérité un plus brillant que l'ouvrage dont nous venons de donner l'extrait. Le stile en est souvent brillant, toujours facile : mais on y trouve rarement des situations théâtrales. Des caractères déjà présentés plusieurs fois sur la scène , n'offrent rien de neuf aux Spectateurs toujours avides de nou-

veauté. On rendit cependant justice à M. Rousseau de Toulouse qui en est l'Auteur, en la regardant comme l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, & ce qui est plus rare, il se la rendit lui-même en retirant sa Piece après la dixieme Représentation.

DEBUT DE VERONEZE.

Pietro Antonio Veroneze, fils de Carlo Veroneze, qui jouait le rôle de Pantalon, débuta par le rôle du Docteur dans le double Mariage d'Arlequin. Il fut assez applaudi, mais ne fut point reçu; & ce n'est qu'à la rentrée du théâtre de cette année (1767), qu'il l'a été à demi-part & pour le même emploi qu'il remplit avec succès. Il entend aussi très-bien la partie des décorations, mais il a peu d'occasions d'exercer ses talens en ce genre.



LA FÊTE D'AMOUR.

*Comédie en un acte , en vers , précédée
d'un Prologue , 5 Décembre 1754.*

LE Sieur Chanville & Madame Favart dialoguent ce Prologue. Le premier se plaît à allarmer Madame Favart sur le fort de la Piece , dont il ne peut croire qu'elle soit l'Auteur.

M. CHANVILLE.

Votre mari du moins l'a corrigée ?

M^{le}. FAVART.

Mais quand cela serait ainsi ,
Penseriez-vous que ce fut un grand crime ?
On doit consulter ceux qu'on aime & qu'on
estime ,
Où pourrais-je trouver un plus sincere ami ?

M. CHANVILLE.

Un époux pour ami ! votre Piece est mauvaise
Et cela n'est pas théâtral.

Quant aux Vers elle les abandonne ,
& avoue de bonne foi qu'un ami s'est
chargé de rimer sa Prose.

M. CHANVILLE.

De trouver des Rimeurs vous devez être sûr ,
 Et l'effain Poétique à vous plaire, excité,
 Attend l'ordre de vous ; vous avez la bonté
 D'écrire quelques traits jettés à l'avanture ,
 Et vous dites après d'un ton de dignité ,
 Qu'on porte cette Prose à la Manufacture ,
 Et qu'on la mette en vers.

Madame Favart insiste sur ce que
 le plan d'une Piece est le plus difficile.
 M. Chanville prétend que ce n'est pas
 celui de celle-ci.

Votre Piece est sans fond, c'est un ouvrage
 étique ;
 La scène est au Village, & sans savoir pour-
 quoi
 Vous y campez l'amour qui n'y fait nul em-
 ploi ;
 Un personnage aussi métaphysique,
 Avec trois Payfans n'est-il pas déplacé ?

M^{de}. FAVART.

Je crois que pour ce Dieu c'est un choix très-
 sensé ,
 Dans les Cieux il s'endort à côté des Déeses ;

Croit-on que sur la terre il soit plus respecté ?

Vous savez qu'à la ville on n'a que des faibles ,

Que l'on prend pour la volupté.

A la Cour il se trouve encor plus maltraité ;

Sans être né sensible , on affecte de l'être ;

On jure par son nom , souvent sans le connaître ;

On l'y traite à peu près comme la vérité.

Ayant donc le dessein de le faire paraître ,

J'ai cru que le Village était l'unique lieu

Où l'on pût décemment faire passer ce Dieu.

M. CHANVILLE.

Ces Personnages-là sont rebattus , nous lassent ;

Presque toujours ils sont froids à glacer ,

Croyez que de l'amour vous pouviez vous passer.

M^{de}. FAVART.

Jamais les femmes ne s'en passent.

M. Chanville lui demande si elle n'a pas donné des billets pour applaudir sa Piece.

M^{de}. FAVART.

De cet expédient un Auteur a besoin ,

Lorsqu'il craint qu'on ne cherche à lui faire
la guerre.

Un tel soupçon ne peut m'être permis ;
J'éprouve chaque jour les bontés du Parterre ;
Ses applaudissemens sont pour moi des avis ;

La reconnaissance m'éclaire ;
Plus il est indulgent , plus mon esprit soumis
S'efforce de trouver les moyens de lui plaire.

Elle finit par cette fable qu'elle adref-
se au Public.

Une jeune Fauvette , un jour , dans un bo-
cage ,

Des différens oiseaux entendait le ramage ;
Elle écoute , elle admire , elle prend des le-
çons ;

Manqua d'abord ses traits de mélodie ;
Mais le desir d'être applaudie ,
Lui donna l'art de moduler ses tons.

Je crois que cette Fable est faite pour m'inf-
ruire.

Les Oiseaux que j'entends chanter ,
Sont les Auteurs que l'on admire ,
Et que je voudrais imiter ;

Contenter le Public est ce que je desire.
A mes premiers essais s'il daigne se prêter ,
A faire mieux un jour je parviendrai peut-
être ;

Par mon peu de talent je n'ose m'en flatter,
Mais le desir de plaire est toujours un grand
maître.

Le théâtre représente le jardin de
Lubin, Jardinier-Fleuriste.

L'Amour déguisé en jeune Payfan ouvre la scène & expose l'usage où sont les Payfans de ce hameau, de lui offrir leurs hommages par celui qu'ils en trouvent le plus digne. Il a résolu de jouer lui-même ce rôle pour faire le bonheur de Colinette qui lui a paru mériter ses bienfaits.

Lucas, garçon Jardinier de Lubin, pere de cette Colinette, vient consulter l'Amour sans le connaître, & le prie de l'aider de ses avis pour le tirer de l'embarras où l'a mis l'Amour qu'il a pris pour Colinette, qu'il n'ose demander en mariage parce qu'elle est riche, & qu'il n'a rien. L'Amour lui donne l'exemple du parti qu'il doit prendre dans ce même jardin, qui appartient à Lubin & qui cependant est cultivé par Lucas.

L' A M O U R.

Le Maître d'un Jardin, aimant l'oisiveté,
Jouit en paresseux de sa propriété;

De travailler lui-même il ne prend pas la peine,
 Ses Garçons en font tous les frais,
 Et les maris. . .

L U C A S.

J'entends, font de même à peu près.

L'Amour ajoute que l'on n'épouse que ceux que l'on veut attraper. Lucas qui ne peut croire que Colinette soit capable de le tromper, dit qu'il en courrait volontiers les risques. L'Amour qui cherche à lui inspirer de la jalousie, lui demande ce qu'il ferait si l'on venait à en conter à sa femme; Lucas répond qu'il la renfermerait.

L' A M O U R.

Ce serait une mal-adresse ;
 Colinette pour lors perdrait son agrément ;
 Il serait bientôt effacé par la tristesse.
 La beauté de bien près tient à l'amusement,
 Je n'apporterai pour exemple,
 Qu'un Oranger jeune & chargé de fleurs ;
 Avec plaisir on le contemple,
 Il parfume les airs de ses douces odeurs ;
 S'il est trop renfermé, certe fleur tombe à
 terre ;
 Les feuilles perdent leurs couleurs ;

L'arbre jaunit, desseche & languit dans la
ferre;

Et bien loin d'en jouir, le triste Possesseur
Honteux de sa méprise, & devenu docile,
Se donne bien souvent une peine inutile
Pour rendre à l'Oranger la vie & la fraîcheur.

L U C A S.

Vous m'baillais de l'intelligence,
Eh bian! j'aurions la complaisance
Qu'on ne renfermât pas l'Oranger.

L' A M O U R.

Tu tomberais dans un autre danger.
Un tourbillon de vent peut-être
Un beau matin viendrait tout ravager;
C'est l'image d'un Petit-Maître.
Tu le verrais avec douleur,
Arracher ce qu'un autre cueille;
Il ôterait toute la fleur,
Et ne laisserait que la feuille.

Lucas qui n'est que plus incertain,
prie l'Amour de le laisser ruminer à
part; mais aussitôt qu'il est seul, sa
gaieté reprend le dessus, & il chante
en faisant l'ouvrage de Colinette.

Morgué, ça va tout seul, j'en fis surpris moi-
même,

En travaillant pour moi, mon ratiau paraît
lourd,

En travaillant pour ce que j'aime,
C'est une plume de l'Amour.

Colinette arrive aussi en chantant ;
elle est agréablement surprise de trou-
ver sa besogne faite, elle en remercie
Lucas.

L U C A S.

Bon ! bon ! j'crois que vous vous moquais,
C'te b'fogn' la n'est que de la misere ;
Je ne fais pas à biau coup près,
Toute stella que je vourais.

COLINETTE.

Il en faut demander davantage à mon pere.

Cependant ils se mettent à l'ou-
vrage, de peur que Lubin ne les
gronde, mais ils sont tous deux fort
distraits dans leur besogne ; Lucas sur-
tout ne sait comment s'y prendre pour
parler de son amour à Colinette, il
prend l'occasion de deux branches
amoureuses qu'elle allait couper, & pour
lesquelles il demande grace.

Ne remarquais-vous pas qu'elles s'entrelaçons ;

Voyais comme elles s'embrassons !

C'est sur l'instinct que ma raison se fonde :
Tout ce qui s'aime est nécessaire au monde ,
Il n'en faut retrancher que ce qui n'aime pas.

Lubin les surprend , & Lucas lui répond qu'il lui apprenait à tailler des Arbres. Lubin ordonne à sa fille de fuir Lucas , parce que ce garçon est entiché d'amour. Colinette , comme de raison , ne manque pas de demander ce que c'est que l'amour , & Lubin lui répond que c'est une bête douce les premiers jours ,

All' flatte , all' fait la patte de v'lours ;

Mais en d'ssous la griffe est cachée.

Drès qu'elle voit que d'elle on n'a pus peur ,

A vous saisir elle s'apprête ,

Pis tout d'un coup all' vous prend à la tête ,

Pis all' se boute après au biau mitan du cœur ;

Et pis quand eune fois elle s'est là campée ,

Alle s'y tiant , alle est là dans son fort ;

L'on va , l'on viant , l'on crie , alle pince pus

fort ;

Et si par la piquié queuqu' fillette attrapée ,

Approche de trop près un homme atteint de

ç' fort ,

Alle le gagne tout d'abord.

Ce portrait de l'amour n'effraye point Colinette, qui espere l'appriivoiser avec Lucas ; mais Lubin lui signifie qu'il n'en veut point entendre parler, & il sort.

Colinette à qui l'envie de plaire fait naître la coquetterie, se mire dans le ruisseau où elle n'allait d'abord que pour puiser de l'eau pour arroser les fleurs de son Jardin, elle en cueille quelques-unes pour mettre dans ses cheveux, & tandis qu'elle les arrange, l'Amour arrive & cherche à s'amuser de sa naïveté. Colinette encore remplie des leçons de son Pere, est effrayée de l'approche de l'Amour, mais elle se familiarise bientôt avec lui ; & après avoir écouté de l'Amour lui-même une définition de ce sentiment, elle lui demande comment elle pourra connaître si Lucas en a pour elle.

L' A M O U R.

Il vous aime sincèrement,
 S'il vous parle de mariage;
 Mais il éludera, s'il ne veut être Amant
 Que pour le simple amusement.

Colinette ne doute point que Lucas ne veuille l'épouser, mais elle craint

que son pere ne veuille pas y donner son consentement : l'Amour se charge de l'obtenir.

Lubin revient avec Lucas , à qui il ordonne de finir son ouvrage ainfi qu'à Colinette qu'il éloigne , afin de consulter l'Amour sur la fille ; mais elle revient tout doucement les écouter à plusieurs reprises ; ce qui oblige Lubin à s'éloigner , après leur avoir recommandé de travailler & de chanter , pour faire voir qu'ils ne s'amusent pas à causer.

LUCAS, *chante.*

Ne m'entendais vous pas ,
Ma petite Brunette ?
Si ma bouche est muette ,
Mes yeux ne le font pas.
Ne m'entendais-vous pas ?

COLINETTE.

Le langage des yeux ,
Est un charmant usage ,
A deux cœurs bien épris il offre mille ap-
pas ;
Mais à quoi sert c'langage ?
.....
Prenons garde si l'on ne nous entend pas.

AIR : *La moitié du chemin.*

L'autre jour Catin appercevant Guillaume ,
L'autre jour Guillaume appercevant Catin ,
Furent s'cacher darriere un gros tas d'chaume,
Et pis tout bas Guillaume dit à Catin :

(*Elle parle à demi voix.*)

Tians, Lucas , on a biau m'défendre
De m'trouver feulette avec toi ,
Je n'pouvons obéir , & je n'savons pourquoi
J'avons tant de plaisir à r'entendre.

(*Elle chante.*)

Pis tout d'un coup Guillaume ,
D'un peu plus près veut parler à Catin ;
La Belle fit de son côté ,
La moitié du chemin.



Colinette donne sa main à baïser à
Lucas , & pendant qu'il l'a lui baïse
elle crie : est-ce bien mon pere ?

L U B I N.

Fort bien , chantais toujours comm' ça.

Lucas baïse encore la main de Co-
linette , & se sentant plus hardi , il par-
le d'amour à Colinette , qui toujours

prévenue de ce que lui a dit son pere , lui demande comment il peut dormir avec cela ; mais elle ajoute qu'elle fait comment l'appriivoiser , & que c'est par le mariage. Lucas qui de son côté est prévenu par l'Amour , entre dans une grande colere de ce qu'on parle de mariage avec un honnête homme comme lui. La tendre & naïve Colinette est affligée d'avoir pû lui causer du chagrin. La querelle ne dure guère , ils se racommodent bientôt ; & Lubin qui s'est approché doucement , avance la tête au moment qu'ils vont s'embrasser , de façon que Lucas rencontre sa joue au lieu de celle de Colinette ; il fait un beau tapage en les surprenant ainsi , il congédie Lucas qui accepte facilement son congé , parce que son Parain , le Seigneur du Village , l'a fait son Maître Jardinier. Cette nouvelle fait changer de ton à Lubin qui lui accorde volontiers sa fille ; mais celui-ci à son tour qui est fortement prévenu contre le mariage , la refuse , ce qui étonne Lubin & afflige Colinette qui se met à pleurer , Lucas ne peut tenir à ces larmes , & malgré les remontrances de l'Amour qui est arrivé au commencement de la scène , il

se résout à l'épouser quoi qu'il puisse lui en arriver.

L'AMOUR, à *Lucas*.

Quelque jour tu seras fâché.

L U C A S.

Je n'vous entendons pas, morguene je fis lâché ;

Si j'avons Colinette, & qu'un Galant l'approche,

Tatiguenne . . . je ne dirons mot ;

A not' moitié je n'frons aucun reproche,

A not' Rival je n'baillerons point taloche ;

Mais j'n'agirons pas comme un sot ;

D'amour & d'amiquié je r'doublerons la dose,

Qu'un nouviau Courtifan s'présente après,
s'il ose,

Colinette varra, jarnigoi,

Si queuqu'un peut l'aimer mieux que moi.

Lubin ne comprend rien à tout cela, mais l'Amour le lui explique en se découvrant, & il consent de bon cœur à les unir ; & la Piece finit par la Fête de l'Amour & la Noce de Colinette & de Lucas, que les habitans du Village célèbrent par leurs danses.

Mad. Favart & M. Chevalier con-

nus pour les Auteurs de cette Piece, l'ont jugée eux-mêmes trop sévèrement, pour qu'il ne restât rien à ajouter à leurs propres observations. Nous dirons seulement qu'elle fit le plus grand plaisir, & qu'elle eut cinquante représentations.

LE CAPRICE AMOUREUX,
OU NINETTE A LA COUR.

*Comédie en trois actes, en vers, mêlée
d'Ariettes, 12 Février 1755. (1)*

NINETTE en filant au rouet, ouvre la scène avec Colas, & débute par cette Ariette.

Travaillons d'un bon courage;

La fraîcheur

De cet ombrage,

La douceur

De ce ramage,

(1) Le théâtre représente au premier acte une Campagne agréable, coupée d'arbres fruitiers, avec des cabannes de Payfans sur les aîles. On les voit travailler à différens ouvrages.

Nous donne cœur
 A l'ouvrage.
 Près de l'objet qui m'attendrit,
 Je file à merveille;
 Quand la fatigue m'assoupit,
 L'amour me réveille.



Elle prie en même-tems Colas d'aller cueillir du fruit pour elle; il monte sur un arbre, & voit la plaine couverte de Chiens & de Piqueurs; il descend alors tout allarmé, & dit à Ninette:

Rentrez, rentrez; morgué, ces malins drilles,
 Comme au Gibier fefont la guerre aux filles.

Astolphe, Roi de Lombardie, paraît avec Fabrice son Confident & lui fait l'aveu de sa passion pour Ninette, par cette jolie Ariette.

Oui, je l'aime pour jamais;

Rien n'égale fes attraits.

De son teint, la fleur naïve,

Toujours fraîche, toujours vive,

Confond les efforts de l'art.

C'est la nature

Simple & pure,

Elle enchante d'un regard.

Dans son cœur est l'innocence ,
Dans ses yeux est la candeur ,
Sa parure est la décence ,
Et son fard est la pudeur.



Fabrice sort , & Ninette revient en chantant. Astolphe lui témoigne sa surprise de la voir si contente dans un état si borné , & lui offre une fortune éclatante , en lui déclarant qu'il l'adore. Ninette qui le prend pour un Officier de sa Cour , lui répond naïvement que cette déclaration lui fait grand plaisir : Gardez , lui dit-elle ,

Gardez tous vos trésors ; je ne veux qu'une
grace.

Vous savez que l'on chasse

Tous les jours en ces lieux , du matin jusqu'au
soir ;

Si vous avez quelque pouvoir ,

Parlez au Prince , afin que l'on nous débar-
rasse

De tout le train que font les gens.

Je ne comprends point quelle fièvre

Peut faire ainsi courir les champs ?

Pour le plaisir de prendre un lievre ,

On ravage quarante arpens.

Elle le prie , en conséquence , de ne plus revenir , en lui avouant franchement qu'elle aime Colas. Le Prince lui dit de mieux placer son ardeur , ajoutant qu'un sort brillant l'attend à la Cour , & que les charmes d'une toilette la rendront encore plus belle. Question qu'une toilette , lui demande Ninette ? Il lui fait cette ingénieuse description :

C'est un Trône où triomphe l'art ;
 C'est un Autel que l'on érige aux graces ;
 C'est-là qu'on peut des tems rapprocher les
 espaces ,
 Par l'heureux prestige d'un fard ,
 Qui des ans applanit les traces.
 Des couleurs du plaisir on ranime son teint.
 Et le pinceau rival de la nature ,
 Par une agréable imposture
 Fait éclore la fleur d'un visage enfantin.
 Chaque jour on est aussi belle ;
 D'un air plus triomphant la jeunesse y sourit ,
 La beauté même s'embellit ,
 Se fixe & devient immortelle.

Un Tableau si flatteur pique la vanité curieuse de Ninette mais elle craint de fâcher Colas : il survient dans
 cette

cette irrésolution , & fait éclater sa jalousie. Elle l'avertit tout bas de la cacher , de peur d'irriter Astolphe. Le Prince qui s'en apperçoit , la rassure , en lui disant :

Si Colas vous est cher , je deviens son ami.

C O L A S.

On n'est guerre ami du mari

Quand on veut l'être de la femme.

Le Prince sort après avoir dit à Ninette.

L'heureux Colas vous intéresse.

Puisse-t-il mieux que moi faire votre bonheur !

Ninette reproche à Colas sa grossièreté vis-à-vis d'un Seigneur si poli , qui la veut mener à la Cour ; il lui répond qu'Astolphe lui parlait d'amour , & que cela ne convient pas. Elle lui répart avec une ingénuité rare aujourd'hui , même dans une jeune Payfanne.

Les Messieurs de la Cour sont trop bien élevés,

Pour entreprendre rien contre la bienséance.

Colas qui apperçoit dans ce moment

Tome VI.

K

le Prince qui revient , & qui la regarde de loin , veut obliger Ninette à rentrer malgré elle ; elle résiste : il la tire par le bras ; elle crie alors , & chante avec toutes les graces d'une jolie enfant qui pleure, cette Arriette si heureusement parodiée de Berthole à la Cour.

Ahi ! ahi ! il me fait grand mal ;
Le brutal ! le brutal !

C O L A S.

Oui , je vous ai fait grand mal.

N I N E T T E.

Le Seigneur vient ici ,
Ahi ! ahi ! puisqu'on me traite ainsi ,
Je vais me plaindre de ce pas , &c.

Astolphe témoigne sa surprise en s'écriant :

Est-ce là ce tendre Colas ?

Colas veut s'emporter ; mais Fabrice lui apprend qu'Astolphe est le Prince. Ninette & Colas sont surpris à leur tour. Le Prince presse Ninette de venir embellir sa Cour. Elle y consent , en disant tout bas qu'elle veut punir Colas sans lui manquer de foi.

Colas se desespère , & veut suivre Ninette , mais il est arrêté par une troupe de Chasseurs. Ils le forcent à s'éloigner ; & forment une danse qui termine le premier acte.

Le théâtre change au second acte , & représente un appartement du Palais d'Astolphe. Ninette paraît en habit de Cour : elle est suivie de plusieurs Femmes de Chambre , qui portent chacune différentes parrures ; son panier l'embarrasse & lui donne un air gauche. Elle refuse le rouge dont on veut l'embellir , & laisse tomber les diamans qu'on lui présente , pour prendre des fleurs qu'elle jette un instant après , lorsqu'elle reconnaît qu'elles sont artificielles.

.
Ici l'on ne doit rien qu'à l'art ,
La beauté n'est qu'une peinture ,
Jusqu'aux fleurs tout est imposture.

Fabrice veut lui donner des leçons de politesse , mais elle le rebute , & prie le Prince qui entre , de la débarasser de cet homme qui l'ennuie , ajoutant quelle aimerait mieux voir Colas. Astolphe lui répond :

Vous allez voir Colas ; j'espere qu'en ce jour
 Vous mettrez entre nous un peu de différence ;
 Je ne veux qu'à force d'amour ,
 Lui disputer la préférence.

Il donne ensuite des ordres pour qu'on montre à Ninette toute la magnificence de sa Cour , & voyant paraître la Princesse , il sort pour l'éviter. Emilie , (c'est le nom de la Princesse qui lui est destinée ,) témoigne ses craintes à Clarice sa Confidente , & la charge d'examiner les pas du Prince & de Ninette. Elle exprime ensuite ses sentimens par une Ariette.

Viens espoir enchanteur ,
 Viens consoler mon cœur , &c.

Voyant revenir Astolphe avec sa petite-Payfane , elle s'éloigne pour les observer. Le Prince demande à Ninette ce qu'elle pense de la Cour : Ninette lui répond avec une franchise spirituelle.

J'ai vu de toutes parts de beaux petits objets
 A talons rouges , en plumets ;
 Ne font-ce pas des femmes en épées ?
 J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées ,
 Qui portent de petits colets.

Ah ! que de plaisans personnages ,
Crainte de déranger l'ordre de leurs visages ;
Ils parlent tous comme des flageolets.

Tu , tu , tu , tu. Dans nos Villages
Nous n'avons jamais vu de tels colifichets.
Et puis j'ai vu de graves Freluquets ,
Qui prenaient un air d'importance ,
Et de jolis Vieillards coquets ,
Qui semblaient marcher en cadence ;
L'un d'eux , pour me voir de plus près ,
Jusques sous mon menton s'approche ,
En tirant un œil de sa poche ;
C'est un bijou , c'est un ange, Eh ! mais ,
mais. . . .

Emilie s'avance , fait un compliment ironique à Ninette sur ses charmes , & la félicite d'avoir fait la conquête d'Astolophe , qui s'en défend devant la Princesse. Ninette répond qu'elle aime Colàs. Le Prince pour appuyer ce discours , dit qu'il a donné des ordres pour le faire venir. Ninette replique qu'elle aime mieux retourner au Village.

Le Prince rassure Emilie , & lui promet de renvoyer Ninette ; mais dès qu'il est seul , il peint son irrésolution par une Ariette.

Le Nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage, &c.

Et se retire sans savoir ce qu'il doit faire.

Colas entre paré à peu-près comme Taler dans Démocrite, & se plaint comme lui de la réception ridicule qu'on lui a faite à la Cour. Ninette qui survient, & qui apperçoit Colas, baisse sa coëffe, se couvre le visage de son éventail, & contrefait sa voix en grasseyant, pour éprouver Colas & n'en être point reconnu. Cette scène a besoin du jeu des Acteurs pour être sentie. Ninette en jouant les Vapeurs, déclare à Colas qu'elle est éprise de ses charmes, & lui propose de répondre à son ardeur, en l'assurant que sa fortune sera faite. Colas qui la prend pour une Dame de la Cour, répond qu'il y consent, en disant tout bas :

Je ne veux qu'allarmer Ninette,
Et le dépit me la ramenera.

Ninette alors se dévoile, & fait éclater sa colere contre Colas; il a beau vouloir se justifier, elle ne veut plus l'entendre. Ce qui occasionne un Duo dialogué à l'Italienne, dont le con-

traсте toujours soutenu , finit vivement le second acte.

Ninette ouvre seule le troisieme dans le même appartement , où l'on voit des lumieres sur une table. Elle fait entendre dans une Ariette quelle tirera bientôt vengeance d'un ingrat qui l'a trahie. Fabrice vient l'avertir que le Prince doit arriver dans un moment ; elle lui demande si Colas est prévenu , qu'elle doit parler au Prince tête-à-tête ; Fabrice lui répond qu'oui & qu'il fait de gros soupirs ; Emilie entre , & paraît surprise de retrouver encore Ninette , qui lui proteste qu'elle est à la Cour contre son gré , & lui avoue en riant , qu'Astolophe lui a demandé un rendez vous ; qu'elle s'y trouvera , par la raison qu'une fille de bien ne craint rien. Cette maxime n'est pas toujours sûre. Comme on entend du bruit , Ninette engage la Princesse à s'éloigner avec elle , ajoutant qu'elle a sur ce point un secret à lui dire.

Colas arrive guidé par sa jalousie , & se cache sous la table pour entendre , sans être vû , l'entretien nocturne du Prince avec Ninette , qui revient & qui éteint les bougies en voyant entrer Astolphe. Le Prince lui en demande

la raison , & montre une pudeur qu'elle paraît oublier. Elle répond que son cœur est bien gardé la nuit comme le jour , & le prie de lui apprendre ce qu'il fouhaite d'elle. Il replique que ses soupirs lui expliquent ses vœux ; elle lui repart qu'elle veut faire son bonheur , & qu'il attende un moment. Elle va chercher la Princesse & la met à sa place ; le Prince dit à Emilie , qu'il prend pour Ninette ,

J'ai désiré long-tems un cœur sans imposture ,

Un cœur simple, ingénu , formé par la nature.

Ninette en apportant des lumieres , répond au Prince qu'il a trouvé ce trésor dans Emilie qui est devant lui. Astolphe , honteux de son inconstance , rend son cœur à la Princesse , qui lui pardonne. Colas sorti de dessous la table , passe des plus vives allarmes à la plus grande joie. Astolphe s'unit à la Princesse , & Colas à Ninette.

Cette Piece charmante , est encore de M. Favart qui la donna d'abord en trois actes : & c'est sur ce plan que nous en avons fait l'extrait. Il l'a depuis remise en deux actes , & n'a fait en

cela que rapprocher les beautés dont elle est remplie. Les détails en sont , on ne peut pas mieux écrits ; les situations bien imaginées , les airs bien choisis ; & de toutes les Pièces données jusqu'alors en ce genre , aucune n'a renfermé plus de choses agréables & mieux mérité son succès ; c'est moins une Parodie , comme on la mal-à-propos nommée , qu'une imitation ingénieuse de Bertole à la Cour qui en a fourni l'idée.

RETRAITE DE ROSALIE
ASTRAUDI.

Rosalie Astraudi , qui avait débuté le 30 Avril 1744 , par le rôle de Florine dans l'Isle des Talens , avait été reçue & avait continué de remplir avec succès les rôles d'Amoureuses & de Soubrettes , tant dans la Comédie Française que dans toute les Parodies , quitta le théâtre à la clôture de 1755 , & est morte depuis , après avoir épousé le Comte de.

 LE MAITRE DE MUSIQUE.

*Parodie en un acte en vers , mêlée d' A-
riettes , 3 Mai 1755.*

LAMBERT ouvre le premier acte
avec Laurette , & débute en grondant ,
par cet air.

Ah ! quel martire !
Sans cesse instruire ,
Cent fois redire ,
Sans rien produire ,
C'est toujours pire.
Eh ! laisse-moi ,
Va , rais toi ,

Laurette se fâche à son tour , & son
Maître lui-dit :

Mademoiselle joue au mieux l'impertinence ,
Et pour faire dans peu l'Actrice d'importance ,
Il ne lui manque plus , ma foi , que du talent ,
Encor souvent on s'en dispense ,
En mettant à la place un ton bien insolent.

L A U R E T T E.

En ce cas-là , Monsieur , je suis en bonne
école ,

Je puis très-bien l'apprendre ici de vous.

Lambert se met au Clavecin. Laurette crie exprès méchamment au lieu de chanter , il l'interrompt en disant.

Chanteur qui pour mieux nous séduire ,
Voulez être à la fois agréable & touchant ,
Que l'haleine du doux zéphire ,
Qui , de sa Flore , à l'oreille soupire ,
Soit l'image de votre chant.

Eh ! crois-moi , renvoyons aux halles
Tous ces Chantres bruyans , qui savent seulement
De leurs grands cris remplir nos salles.

Excellente leçon pour tous nos théâtres ! Laurette chante de nouveau & chante bien , Lambert témoigne qu'il est content , & lui promet , si elle continue , de la rendre dans peu une parfaite Actrice. On annonce Tracolin comme un personnage ridicule. Il entre , & après avoir embrassé Lambert , il regarde Laurette , & s'informe quel est ce charmant objet. Lambert lui répond que c'est un sujet qu'il élève pour le théâtre. Tracolin se récrie : quelle mine ! quel jeu ! quelle voix !

Lambert lui demande s'il l'a entendue.
Non, replique-t'il.

. Nous autres gens de l'art ;
Nous n'avons pour cela besoin que d'un re-
gard ,
Et nous jugeons d'une voix par la vue.
D'ailleurs , ajoute-t il ,
. Avec un tel minois ,
A-t-on jamais manqué de voix.

Il se répand en fleurettes , qui don-
nent d'autant plus de jalousie à Lam-
bert , que Laurette y répond.

Tracolin paraît si transporté d'en-
tendre Laurette , qu'il l'embrasse & la
demande à son Maître qui la lui refuse.
On vient chercher Lambert de la part
d'une Duchesse. Il est obligé de sortir
malgré lui , & de laisser Tracolin seul
avec son écolière. Tracolin fait sa ten-
dre déclaration. Laurette joue l'Agnès ,
en disant :

A I R : *La pudeur me guide.*

La pudeur me guide ,
Me rend timide ,
Je n'ose lever les yeux ,
Si quelque curieux
Auprès de moi se place ,

Et me regarde en face,
Je suis toute honteuse de cela.
Ma langue s'embarrasse,
En lui disant de grace,
Souffrez, Monsieur, que je passe,
Je ne puis rester là
Où me voilà.
La pudeur, &c.



Si quelque téméraire
Poursuit trop loin l'affaire,
Moi qui suis bonne, & ne me fâche guere,
J'excite ma colere,
Et lui dis d'un ton sévere,
Mais finirez-vous donc, Monsieur,
Sachez qu'on est fille d'honneur,
Sachez qu'on a de la pudeur.



Tracolin lui offre sa fortune avec
sa main, & se jette à ses genoux,
Lambert revient & le surprend avec
Laurette. Il fait éclater sa jalousie, &
l'acte finit par un trio bien fait & bien
exécuté.

Lambert, qui revient avec Laurette,
commence le second acte par cet air
qui exprime si bien son dépit jaloux.

Non , je suis trop en colère ,
 Me diras-tu le contraire ?
 Quand moi-même j'ai vu le téméraire ,
 Qui te faisait les yeux doux !
 Pourquoi faire ,
 Etait-il à tes genoux ?
 Vaine ruse !
 Mauvaise excuse !
 Me crois-tu donc assez buse ,
 Pour m'en laisser amuser ?
 Mais voilà comme on s'abuse ,
 Quand on pense m'abuser.



Laurette persiste à se justifier & l'amène par degrés au point de l'obliger à demander grace lui-même. Cette scène est parfaitement bien traitée & filée avec beaucoup d'art. Lambert est surpris à son tour par Tracolin aux genoux de Laurette , qui dit à ce dernier qu'il survient à propos , & qu'elle avait besoin de sa présence pour faire connaître ses sentimens. Tracolin se flatte alors de se voir choisi. Lambert tremble au contraire de ne l'être point. Laurette les desabuse tous deux en donnant la main à son Maître. Tracolin se retire confus , & Lambert ravi , chante avec

Laurette un Duo qui termine la Piece.

Elle est du même Auteur que la Servante-Maîtresse , quoique très-plaisante on ne peut nier qu'elle ne soit une sœur très-cadete de son ainée. Ce n'est pas que M. Baurans ne l'ait traitée avec beaucoup d'adresse & de gaité ; & le seul tort qu'on lui peut faire, est celui de la comparaison.

C'est la dernière qu'ait donné M. Baurans. Cette Auteur naquit à Toulouse d'une famille honnête. Son pere , plus recommandable dans sa patrie par la sagesse de sa conduite & par l'étendue de ses vues pour le commerce , que par son habileté à profiter de ses avantages , se contentait de trouver dans son industrie & dans un patrimoine très-borné, les moyens d'élever une famille nombreuse. Le jeune Baurans se distingua de bonne heure par sa pénétration & par ses talens naissans. Il montra dès l'âge le plus tendre ce caractère doux, sensible, ces mœurs pures & simples qui augmentent parmi ses amis les regrets de sa perte. Son pere le destinait au Barreau ; mais il tenait de la nature un penchant invincible pour les beaux-Arts ; le devoir l'emporta sur la Nature ; il se prêta aux vues de son pere.

& se livra à l'étude des Loix. Malgré l'inclination la plus forte , la Poésie & la Musique , pour lesquelles il se sentait les plus grandes dispositions , ne furent plus pour lui qu'un amusement. Il cultiva les Arts & ne négligea point l'étude des Loix. Il savait que la Musique & la Poésie ne méritent de plaire , qu'autant qu'elles peignent ou les objets qui frappent nos sens , ou les impressions de l'ame. Il remonta à la source des Arts , & étudia la Nature ; il fit des progrès rapides dans la Physique ; il nous reste de lui un Essai sur *l'Electricité* , qui prouve ce qu'il eût pû faire dans ce genre. Ces délassemens l'aidaient à supporter le fardeau d'un devoir d'autant plus pénible , qu'il contrariait tous ses goûts. Il surmonta tout , excepté sa timidité ; affection de l'ame qui n'est point une passion , & qui cependant est plus forte que toutes les passions ensemble , fléau des talens qui naît de l'amour propre , & qui en est le tyran. M. Baurans , malgré sa répugnance , avait acquis la connaissance la plus étendue des Loix ; mais , lorsqu'il voulut entrer dans la carrière , ou tout autre , avec bien moins de savoir & de dispositions , eût pû faire

la plus grande réputation , il se méfia de ses forces , & renonça à une victoire assurée ; non qu'il craignit le combat , mais parce qu'il redoutait l'éclat du triomphe. Il aurait renoncé avec plaisir au Barreau ; mais il ne voulait pas déplaire à sa famille. Dans cette alternative , il se borna à une charge de Substitut du Procureur-Général au Parlement de Toulouze ; il en remplit les fonctions avec zèle , tant qu'il ne fallut que donner des conclusions par écrit. Enfin il crut qu'il lui serait plus aisé de vaincre sa timidité sur un théâtre où il serait moins connu. Il vint à Paris , dans le dessein de se faire recevoir Avocat au Conseil ; mais sa fortune fut un obstacle qu'il n'avait point prévu. Il lutta quelque tems contre elle. La perte qu'il fit de son pere lui fut plus sensible que tout ce qu'il avait éprouvé du sort. Il n'hérita que de ses vertus ; il ne négligea point ce patrimoine , & se hâta de le mettre à profit. Comme il avait reçu l'éducation la plus heureuse , il voulut la transmettre , & n'ayant aucun dessein de se marier , il se choisit une famille ; ce fut celle d'un de ses Protecteurs , qui déposa

entre ses mains les droits sacrés de pere, & qui lui confia son fils. M. Baurans devint bientôt l'ami de l'un, & se conduisit comme le pere de l'autre. Il se retira avec son élève au College de Louis le Grand ; comme il ne s'étoit engagé que de veiller sur ses mœurs & de diriger ses études, ses loisirs lui permirent de se livrer à ses goûts sans réserve.

Depuis que le célèbre Rameau avait accoutumé les Français à son harmonie ; qu'il avait créé pour ainsi dire, un genre nouveau de Musique, leur prévention en faveur de l'ancienne monotonie, s'étoit un peu affaiblie ; mais il n'y avait encore que quelques connoisseurs qui voulussent convenir de la supériorité de l'Italie dans cet art, sur la France ; le préjugé régnoit toujours sur le gros de la Nation. M. Baurans entreprit de le dissiper entièrement. L'éloquent Citoyen de Geneve avait tenté, par ses argumens, de nous persuader que notre Musique ne méritoit point ce nom, & que ce qui nous plaisait ne devait point nous plaire ; ses raisonnemens parurent des paradoxes ; au lieu de persuader, il révolta les esprits prévenus ; & ceux qu'il gué-

rifait de leur erreur , se plaignaient encore d'avoir été guéris. M. Baurans ufa de plus d'adrefle ; il attaqua leur opiniâtreté par le fentiment même. Il choifit un des chefs-d'œuvre de la Muſique Italienne *la Serva Padrona* de l'inimitable Pergoleze. Il compoſa des paroles Françaiſes , auxquelles il adapta le chant du célèbre Muſicien Italien. Sa timidité lui fit garder long-tems le ſecret , il ne communiqua ſon projet qu'à quelques amis. L'excellente Actrice qui fut ſi ſouvent applaudie dans cette Piece , le força de lui communiquer ſon ouvrage , l'encouragea & ſe chargea du ſuccès. Il fut complet ; le Public y courut en foule. Le nombre prodigieux de repréſentations qu'eut ce Drame , l'éclat avec lequel il ſe ſoutint , annoncerent une révolution prochaine dans notre Muſique ; malgré le préjugé, les Ariettes de Pergoleze furent chantées à la Cour & à la Ville ; & ſi quelque choſe peut nous faire croire le délire des Abdéritains après la repréſentation de l'Andromede d'Euripide , c'eſt l'eſpece d'enthouſiaſme qui ſ'empara des Français pour les airs de la Servante-Maîtreſſe. M. Baurans donna un ſecond Eſſai dans ce genre , qui

n'eut pas moins de succès ; c'est le Maître de Musique. Le concours des Spectateurs à ces nouveautés , engagea plusieurs Auteurs à tenter la même entreprise ; presque tous réussirent , mais jamais avec le même éclat que l'Auteur de la *Servante-Maîtresse* : chacun de ces succès fut un nouveau triomphe pour la Musique Italienne. Bientôt on osa voler de ses propres aîles ; & après avoir épuisé sur nos paroles Françaises ce que l'Italie avait de plus précieux , nous composâmes nous-mêmes dans le goût Italien , qui , dans très-peu de tems , devint le goût universel & dominant, quoiqu'on ne l'atteigne encore que de fort loin.

M. Baurans jouissait avec modestie de sa réputation , il convenait qu'il en devait la plus grande partie à Pergoleze ; mais ce qu'il ne devait à personne , c'était d'avoir délivré sa Nation d'un préjugé qui tenait à de si anciennes & de si profondes racines ; d'avoir osé , le premier , adapter le chant Italien aux paroles Françaises ; & d'avoir osé faire aimer par ce moyen un genre profcrit sans le connaître.

Au milieu des succès & des applaudissemens , il eut une attaque d'apo-

plexie ; la moitié de son corps resta percluse. Ses jours avaient été traversés par les disgrâces de la fortune & par quelques chagrins domestiques ; il commençait à jouir du fruit de ses travaux ; il fallut se préparer à cesser de vivre. La voix de la patrie se fit entendre , il voulut la revoir , soit que les passions nous dominant , que les affaires nous accablent , ou que les préjugés nous aveuglent , un instinct secret nous rappelle sans cesse aux lieux qui nous ont vû naître. Ne cherchons point à le détruire ; il est la récompense de la fidélité avec laquelle nous avons rempli les premiers devoirs que la Nature nous a imposés. Laissons l'honnête-homme se persuader que sa cendre est due à son Pays , & qu'elle ne peut reposer aussi tranquillement dans une terre étrangere. M. Baurans se fit transporter à Toulouze , Ville où , après la capitale , les Arts & les Sciences sont le plus en honneur. Il y fut reçu , par ceux de ses amis que la mort ne lui avait point enlevés , avec des transports de joie que troublait l'état de langueur où il était. Il mourut , au sein de sa famille , vers le commencement du mois d'Avril 1764 , âgé d'environ

54 ans. Sa piété, la simplicité de ses mœurs, la droiture & la bonté de son cœur, le rendirent cher à ses amis & à ses compatriotes: son goût & ses talens doivent rendre sa mémoire recommandable aux Gens de Lettres.

LES CHINOIS.

Parodie en un acte en vers, mêlée d'Ariettes, 18 Mars 1756.

LE théâtre représente un appartement décoré à la Chinoise; on voit dans le fond l'horison à travers une jalousie brisée. Xiao ouvre la scène avec son Intendant, à qui il donne l'ordre d'aller vite préparer une Fête somptueuse pour la nôce de sa fille qu'il doit marier ce jour-là. Resté seul, il exprime la joie qu'il aura d'être grand-Pere, par l'Ariette suivante.

A R I E T T E.

Je vois, grace à ma fille,

Accroître ma famille;

Un tas d'enfans fourmille;

Ah! je les vois déjà.

Tandis que l'un sautille ,
 L'autre à l'envi babille.
 J'aurai de la famille ;
 Elle fera gentille ,
 Et me ressemblera. (*trois fois.*)



Je suis , grace à ma fille ,
 Grand pere de famille ;
 Un tas d'enfans fourmille ,
 Auprès de moi sautille ,
 En m'appellant mon Papa.
 Je ne me sens pas d'aïse ,
 L'un grimpe sur ma chaise. (*Bis.*)



En m'appellant Papa ,
 Et me baïse ;
 L'un grimpe sur ma chaise ,
 L'autre joue au dada ,
 En m'appellant Papa. (*Bis.*)



Paix-là ; taïsez-vous , paix-là ,
 Paix-là , vous dis-je :
 Encore ! ce bruit m'afflige ,
 Il faut que je corrige. . . .

(*Contrefaisant la voix d'un enfant.*)

Ah ! ah ! pardon ; pardon , pardon , mon grand
 Papa ,

Je ne le ferai plus; non, non.

Levez-vous donc.

Je vais, &c.



Agésie sa fille entre avec sa Suivante, Xiao lui apprend qu'il doit la marier ce jour-là même avec un jeune-homme qui revient d'un grand voyage; que c'est l'Empereur qui fait ce mariage, & qu'en conséquence elle doit s'y disposer. En la quittant, il lui-dit :

Dépêche-toi d'avoir beaucoup d'enfans;
Eternise mon sang par ta progéniture.

A G É S I E.

Je n'épargnerai rien, mon pere, je vous
jure,

Pour rendre vos desirs contents.

Chima félicite sa jeune Maîtresse sur cet hymen; mais Agésie lui avoue en confidence qu'elle craint ce nœud, & qu'elle voudrait bien que l'Epoux qu'on lui destine, ressemblât au jeune homme qu'elle a vu la semaine dernière, de sa fenêtre, dans un coup de vent qui avait abattu la jalousie; elle ajoute qu'il fit arrêter sa barque pour la contempler;

remplir ; qu'il lui avait paru charmant ; qu'il n'avait de Chinois que l'habit ; & que sans l'avoir entretenu , elle lui avait trouvé beaucoup d'esprit sur les différens transports qu'il avait fait paraître. Dans ce moment le Chinois dont elle parle , entre par la fenêtre de son appartement. Agésie paraît d'abord effrayé , ainsi que sa Suivante. Dans le premier mouvement que la peur lui inspire , elle lui ordonne de sortir ; mais un sentiment plus doux qui succède à la crainte , l'oblige aussi-tôt à le rappeler.

Tamtam (c'est le nom du jeune Chinois) fait éclater son ardeur par cette Ariette , dont la morale se trouve dans plus d'un Opéra Français.

A R I E T T E.

Que je baise cette main ;
Mais pourquoi cet air mutin ?
Que vous sert-il d'être belle ,
Si vous êtes cruelle ?
Mais personne ne nous voit.
Quelle est farouche !
Que je touche
Seulement le bout du doigt ;
Mais personne ne nous voit.

Que vous sert-il d'être belle ,
Si vous êtes si cruelle ?

Vous souffrez de vos rigueurs ,

C'est à notre âge

Que l'on s'engage.

Le printems est pour les fleurs ,

Et l'amour est pour nos cœurs ;

La sagesse

Pour la vicillesse ,

La tendresse pour nos cœurs.



Agésie se défend , mais avec douceur.
Cependant Tamtam se plaint de cette
rigueur prétendue , en s'écriant :

En France, où j'ai fait un voyage ,

Le Sexe n'est pas si sauvage.

La curieuse Suivante lui demande
comment on fait l'amour à la Française.
Tamtam répond que si sa Maîtresse
veut le permettre , il va l'en instruire.

A G É S I E.

Mais oui , l'on est bien aise
De savoir d'un pays les usages , les mœurs.

T A M T A M.

Pour donner au tableau de plus vives couleurs ,

Il faudrait , ne vous en déplaise ,
Me seconder & me prêter du jeu.

Tenez , figurez-vous que vous êtes l'Amante ;
Moi , l'Amant ;

A G É S I E.

Soit ,

TAMTAM, à *Chimca*.

Vous, la Suivante

Que je vais engager à protéger mon feu.

Agésie va s'asseoir & prend le thé, Tamtam commence par prier Chimca de parler pour lui à sa Maîtresse, de lui bien peindre son amour ; & pour mieux l'y déterminer, il lui offre une bourse qu'elle accepte après quelques façons. Chimca instruit Agésie du feu dont un jeune Amant brûle pour ses charmes, & lui demande la permission de l'introduire auprès d'elle. Eh bien ! dit Agésie, il peut paraître. Tamtam s'approche, s'incline devant elle, & dit à Chimca de se tenir à deux pas. Ensuite il se tourne vers sa Maîtresse, & lui peint l'état de l'Amant qu'il représente par l'Ariette qui fuit; elle est des plus théâtrales.

A R I E T T E.

Son cœur d'abord palpite ;
 Il veut , mais il hésite ;
 Il dit des mots sans suite ;
 Certain trouble l'agite.
 Il a peur de manquer d'égards ;
 Et la crainte
 Est peinte
 Dans ses regards.
 Bien-tôt l'amour l'inspire ,
 Il vante les attraits ;
 Quels yeux charmans ! quels traits !

A G É S I E.

Après.

T A M T A M.

L'Amant soupire ,
 Et l'ose dire ,
 Et l'aveu ne déplaît pas. (*Bis.*)
 Ainsi l'amour pas à pas ,
 Pour engager tend ses lacs.
 (*Agésie , avec un peu d'émotion.*)
 La peinture intéresse.

CHIMCA , à part.

Ah ! ma pauvre Maîtresse !

Commence à se troubler. (bis.)

Ah ! ma pauvre Maîtresse !

Son cœur se laisse aller,

Se laisse , laisse , laisse ,

Se laisse , laisse aller.

T A M T A M.

Le cœur plus fort palpite ;

On veut , mais on hésite ;

On dit des mots sans suite ,

Un nouveau trouble agite.

L'amour brille dans les regards ,

Et l'audace

Chasse

Les vains égards ;

La Belle se retire ,

Et paraît se fâcher.

A G É S I E.

Eh ! mais !

T A M T A M.

L'Amant soupire (bis.)

Et saisit un bras.

AGÉSIE, *en soupirant.*

Après.

T A M T A M.

Doucement , il le flatte ;

Qu'il est rond , blanc & frais!

Ah! quelle peau délicate!

Que je le baise.

A G É S I E.

Mais. . . .

T A M T A M.

Quoi!

A G É S I E , *troublée.*

Quoi!

T A M T A M , *lui baisant la main.*

Le tendre Amant le baise.

A G É S I E , *plus émue.*

Après.

T A M T A M.

Et le rebaise.

Elle s'appaie ,

Et ne se défend pas. (*Bis.*)

Ainsi l'amour pas à pas ,

La fait tomber dans ses lacs.

C H I M C A.

Ah! ma pauvre Maîtresse!

Je la vois se troubler.

Ah! ma pauvre Maîtresse!

Son cœur se laisse aller,
Son cœur se laisse, laisse, laisse,
Se laisse, se laisse aller.

Agésie revient de son trouble, & reproche un peu tard à Tamtam d'avoir trop osé. Il excuse son audace, en disant qu'il l'adore & qu'il attend la mort à ses genoux.

Agésie lui répond tendrement.

On aurait à punir à la fois deux coupables,
Ah! je le suis autant que vous.

Mais elle lui déclare en même-tems qu'un époux, ou plutôt un Maître, doit s'unir avec elle incessamment. Il demande quel est cet époux; je ne fais, dit-elle; j'ignore aussi, replique t'il, celle que j'épouse ce soir; je viens de recevoir à l'instant son portrait. Chimica prend son portrait, l'examine, & s'écrie: *ah! ma Maîtresse c'est vous même.* Nos Amans se livrent à la joie: mais elle est tout à coup troublée & changée en frayeur, par l'arrivée du pere qui entre le sabre à la main, & qui veut tuer son gendre sans le connaître. Ce dernier le tire de son erreur, en lui montrant le portrait d'Agésie, que

Xiao lui a envoyé. Le Mandarin est transporté de joie à son tour, & dit à Tamtam de sortir sans être apperçu, & qu'il va au plutôt l'unir à sa fille,

Cette Piece qui est une Parodie *del Cinese*, Intermede Italien, est encore de M. Favart qui n'a cessé pendant très-longtems de consacrer ses travaux au Théâtre Italien qu'il soutenait presque seul par ses ouvrages ainsi que son épouse par ses talens; celui-ci qui n'eut pas moins de succès que les autres, eut vingt-six représentations; il était suivi d'un Balet intitulé *les Noces Chinoises*, & terminé par un feu d'Artifice.

Le 23 du même mois, on donna *l'Embaras des Richesses*, & *l'Apparence trompeuse*, au profit du sieur Carlin, qui huit jours auparavant, avait joué le Retour d'Arlequin & les deux Arlequines pour la première fois, depuis l'accident qui lui était arrivé, & le Public lui avait marqué avec effusion le plaisir qu'il avait de le revoir.

On fit cette année la clôture du théâtre, le 31 Mars par les Chinois & Ninette à la Cour, & l'ouverture le

26 Avril aussi par les Chinois , suivi des Magots , Parodie de l'Orphelin de la Chine , & précédée de la Silphide , & du compliment ordinaire.

LES AMOURS

DE MATHURINE.

Parodie de Daphnis & Alcimadure , en deux actes , avec un Divertissement , 10 Juin 1756.

MATHURINE ouvre seule la scène & paraît agitée d'une passion naissante. Colin qui en est le secret objet, la surprend dans les réflexions qu'elle fait sur son nouvel état , & lui fait une peinture touchante du sien, la manière dont il s'y prend pour le lui déclarer est très-délicate; cependant Maturine s'en défend sans autre raison que de vouloir garder sa liberté; un Amant plus instruit ne verrait dans ces refus qu'une victoire certaine; mais le tendre Colin qui a plus d'amour que d'expérience , n'y trouve qu'une résistance cruelle; aussi dès qu'il est seul, il se plaint. Comme c'est l'usage des Amans, de l'Amour & de ses rigueurs.

L v.

La Riffole, Soldat en pointe de vin, veut
l'emmener au cabaret pour le consoler
& lui chante :

De Mars , de moi suis les leçons ;
Sois Français , épouse la gloire ;
L'amour ne veut pour nourriçons ,
Que les enfans de la victoire.

C O L I N .

Habitans méconnus , peut-être plus utiles
Que vos braves , que vos Héros ;
Citoyens méprisés , mais heureux , mais tran-
quilles ,
Nous rendons par nos soins les Campagnes
fertiles.
D'abondantes Moissons & de nombreux Trou-
peaux ,
Sont les pénibles fruits qu'enfantent nos tra-
vaux.
Quels sujets servent mieux leur Prince & la
Patrie?

Loin d'appaiser le tourment de Co-
lin , la Riffole le redouble en lui appre-
nant qu'il est son Rival. Colin brave
cependant ses menaces & sort en di-
sant qu'il craint plus les rigueurs de
Mathurine, que les fureurs de la Riffole.

Cette Bergere ouvre le second acte ainsi que le premier , c'est-à-dire en se plaignant des maux que l'Amour lui fait souffrir , elle s'endort enfin , sans doute pour les soulager , & Colin ramené pas l'espoir revient bientôt , la trouve endormie & lui dérobe un baiser.

C O L I N.

Bergere trop insensible!

MATHURINE , *toujours endormie.*

Sensible.

C O L I N.

Ton cœur est-il flexible ?

MATHURINE.

Flexible.

C O L I N.

Ho

Nos cœurs font écho.

MATHURINE.

Echo.

C O L I N.

Faut-il que je t'aime.

Lvj

MATHURINE.

Aime.

COLIN.

Je ne soupire nuit & jour

Qu'amour.

MATHURINE.

Amour.

COLIN.

Je sens une joie extrême.

MATHURINE.

Extrême.

COLIN.

Quoi? Tu l'éprouve de même.

MATHURINE.

De même.

Toute cette scène produit une situation intéressante, est agréablement dialoguée, & Mathurine après avoir achevé son rêve se réveille, & voit Colin qui lui avoue de bonne foi le larcin qu'il vient de lui faire; elle le gronde, il offre de lui rendre le baiser qu'il lui

a pris , mais elle aime mieux le lui pardonner , & elle le prie d'aller chercher les Bergers du Village qui n'attendent qu'eux pour commencer leurs jeux ; ce qui est fort nécessaire pour que la Riffole puisse venir déclarer librement son amour à Mathurine qui ne le reçoit qu'avec mépris. La Riffole qui vraisemblablement ne se sent pas assez de force pour tirer vengeance d'une Bergere , appelle ses camarades à son secours , Colin accourt à celui de Mathurine & se jette au milieu des Dragons qui n'auraient pas beaucoup de respect pour lui s'il n'était appuyé d'un Officier qui vient ordonner aux Dragons de quitter les étendarts de l'Amour , pour voler à ceux de la Victoire , & Mathurine touchée de l'amour de Colin , se rend à ses vœux.

Cette petite Piece est généralement bien écrite , les Ariettes ont le mérite d'être analogues à la Musique de la Pastorale Languedocienne sur laquelle elles ont presque toutes été parodiées. Cet ouvrage agréable est de M. de la Combe Avocat , il a été bien reçu du Public & a eu dix représentations.

La prise du Port-Mahon donna lieu
aux couplets suivans qui sont de Mad.
Favart, & qui furent chantés le dix
Juillet à la fin du Ballet des Artisans.

Que ce grand jour,
Pour nous, m'amour,
Est un grand jour de fête !
Apprens, Fanchon,
Que d'Port Mahon,
J'avons fait la conquête ;
Mais de c'que j'l'avons sitôt pris,
In faut pas que l'on soit surpris,
Not Maréchal,
Grand Général,
Etait à notre tête.



D'aller aux coups,
Plus vit' que nous,
Son courage pétille.
C'est trop oser,
C'est s'exposer,
Mais c'est en ça qu'il brille ;
Et comme il est entreprenant,
Ce Héros prend toujours le d'avant,
Et tout d'abord,
Il brusque un Fort,
Com' le cœur d'une Fille.



L'anglais voyant
Son air pimpant,
Disaient ; Soldats de France,
Vot Général,
Va-t-il au bal
Avec cette élégance ?

Oui, Messieurs ; vous danserez pour nous,
Et vous danserez malgré vous ;
Ils ont voulu ,
Ils n'ont pas pu,
Lui faire résistance.



Au premier son
De not' canon ,
Leur mine se refrogne ,
Loin d's'approcher ,
Y vont s'cacher ,
De peur qu'on n'les empogne.
Y voyont bien que , c'Maréchal ,
Avec son petit air jovial ,
Est un vivant
Mauvais plaisant ,
Qui va drait en besogne



Nul ne s'en plaint ,
Si l'on le craint ,
On l'en aim' davantage,

Il fait tout bien ,
 Sarpedié , rien
 N'resiste à son courage ;
 Quand d'chacun on a l'amitié ,
 On est vainqueur plus d'amoitié ,
 Avec l'esprit ,
 Quand l'cœur agit ,
 C'est qu'on fait bien d'ouvrage.



Tous les Bourgeois ,
 A haute voix ,
 Lui font offrir asyle ,
 Leur femme aussi ,
 D'un ton poli ,
 Lui font dire en beau style ;
 Monseigneur , dès que j'vous ons vu ,
 Jons dit , soyez le bien venu ,
 Il s'est montré ,
 Il est entré
 Tout dego dans la Ville.



LE RETOUR IMPREVU.

*Comédie en trois actes , en vers libres ;
15 Juillet 1756. (1)*

MONSIEUR & Madame Oronte nouvellement arrivés de l'Amérique ouvrent la scène , & la Femme reproche à son Mari de ne point chercher à polir ses discours lorsqu'il à un modele excellent sous les yeux.

M. O R O N T E.

Vous voulez dire ce Marquis ,
Sa bouche est un trésor de paroles dorées ;
Que j'avais toujours ignorées ;
De petits mots éblouissans ,
Où d'ailleurs rien ne manque , excepté le bon
sens ,
Qu'il suit avec un soin qu'il tient de la na-
ture ;
Ses propos sont faits comme lui ;
Ils n'ont jamais été dans la bouche d'autrui ;
Sa conversation ressemble à sa figure.
Mais vous en raffollez.

(1) La scène est à la Campagne , dans le Château de M. Oronte.

Madame Oronte avoue qu'elle se fait honneur du profit qu'elle tire de ses leçons, & elle continue d'en donner de ridicules à son Mari qu'elle presse d'acheter un Comté afin d'en porter le titre.

Le Valet de Chambre du Marquis arrive & annonce son arrivée, Monsieur Oronte qui craint que sa fille ne prenne quelque goût pour cet écerveillé, questionne ce Valet lorsque sa femme est partie.

M. O R O N T E.

Le Marquis voudrait être mon gendre,
Crois-tu qu'il ait pour elle une amitié bien
tendre ?

Le V A L E T.

J'en jurerais bien. (*à part*) Mais je ne gagerais pas. (1)

Le Valet de Chambre continue à répondre, du ton d'un Valet insolent, qu'il a tout pouvoir sur l'esprit de son Maître, ce qui fait dire à l'autre qu'il devrait l'engager à être moins fat ; le Valet

(1) Cette excellente plaisanterie se trouve encore mieux employée dans l'Ecoffaise.

cherche à le justifier sur la nécessité de
suivre la mode.

Le plus sage la suit, le plus heureux l'in-
vente.

Par exemple, la mode est d'être bel esprit,

Chacun disserte, rime, écrit;

On n'a jamais tant vû de brochures divines.

La mode est à présent des petites poitrines;

On ne boit que de l'eau, ce n'est plus le bon
air

D'avoir comme autrefois, de bons yeux, de
voir clair;

Tout le monde est aveugle, & se sert de lor-
gnettes.

L'usage est, à présent, des habits radieux;

Chacun se couvre de paillettes.

Nous reprocherez-vous, d'un air féditieux,

La révolution qui s'est faite au théâtre;

Et du goût ancien follement idolâtre,

Osez-vous fronder notre goût dominant?

On danfait autrefois, on saute maintenant;

La cabriolle est applaudie,

Les graces ne vont plus que par sauts & par
bonds.

Voyez le ton nouveau qu'a pris la Tragédie;

On n'exprime plus rien qu'à force de pou-
mons,

Et qu'en assourdissant les Loges, le Parterre;
Malheur à qui n'a pas une voix de tonnerre.

Aux efforts que l'on fait, à la peine qu'on
prend,

On dirait qu'on joue en plein vent.

Le Valet sort, le Marquis arrive
une lorgnette à la main & s'épanche
en propos de persifflage convenables
à son ton; Monsieur Oronte le prie
de quitter ces discours futiles, de
parler de choses plus sérieuses; le Mar-
quis lui dit qu'il adore sa fille, Oronte
lui répond qu'il lui fait beaucoup d'hon-
neur, mais que résolu de faire le bon-
heur de sa fille il lui laissera faire le choix
de son époux.

Un petit Courier arrive avec un
gros paquet de Lettres, elles sont d'un
Duc, d'un Prince, &c. Il trouve aussi la
liste du Marly, le Journal de la Cour,
ses courses, ses Voyages, les emplois
à donner; les morts, les mariages;
Oronte en revient toujours à son pre-
mier objet qu'il faut se faire aimer de
sa fille pour l'obtenir, ce qu'il croit
être plus difficile que le Marquis ne
le pense, attendu que sa fille aimait
un Gentilhomme à qui elle avait été
promise en Amérique: le Marquis de-

mande le nom de son Rival & on lui apprend qu'il s'appellait Arimon, mais qu'il vient de mourir & laisse une succession considérable. Le Marquis laisse échapper un éclat de joie, mais il prend aussitôt un air indifférent & dit à Monsieur & à Madame Oronte, d'arranger le tout pour le mieux ; lorsqu'ils sont partis il fait part de son heureuse aventure à son Valet de Chambre, & lui apprend qu'il est l'unique héritier de cet Arimon.

Le M A R Q U I S.

Qu'il est doux d'hériter ! Quel plaisir de draper !

Le V A L E T.

Vive les parents morts ; ils ont bien du mérite.

Le M A R Q U I S.

Il me laisse un gros bien qu'il avait amassé.

Le plus bouffon de l'aventure,
C'est celui qui devait épouser ma future.

Laiſſons la Pénélope au pauvre trépassé.

Il ordonne de tout préparer pour son départ. Arlequin, Valet de ce Monsieur Arimon, vient lui confirmer la nouvelle de la mort de son Maître ; mais il en

ajoute une qui est moins flatteuse pour le Marquis, il lui apprend qu'Arimon a fait naufrage avec tout son bien ; il prend cependant la chose en galant homme & dit qu'il en fera quitte pour rabattre sur la Demoiselle Oronte. Il fort pour aller contremander son départ, & Arlequin dit qu'il va le suivre à la piste pour trouver l'habitation de Monsieur Oronte. Ainsi finit le premier acte.

Arimon & Arlequin commencent le second, & ce dernier accable son Maître de caresses que lui inspire la joie de le retrouver après l'avoir cru mort. Arimon dit à son Valet qu'il vient d'apprendre qu'Astérie, fille d'Oronte, dont il avait reçu la foi, doit s'engager ce jour même à un autre, & qu'Helène sa Suivante qui devait être la femme d'Arlequin, épouse le Valet de Chambre de cet heureux Rival. Arlequin veut aller sur le champ les accabler de reproches, mais son Maître lui fait observer qu'il vaut mieux ne se pas faire connaître afin de s'assurer des sentimens de leurs Maîtresses ; Arlequin approuve cette idée & se cache derrière une palissade du Jardin, afin d'y guetter son Helène qui ne tarde pas à arriver sui-

vie du Valet du Marquis qui lui débite beaucoup de Fleurettes, il est vrai qu'elle n'y répond pas favorablement, mais elle les écoute avec patience, ce qui suffit pour mettre Arlequin dans une grande colere; il fort furieux de sa cachette, tombe sur le corps de son Rival; & Helène qui est persuadé qu'il est mort, le prend pour son ombre & s'enfuit, il revient bientôt avec sa Maîtresse qui ne croit point au revenant, & demande à Arlequin qui lui apprend que le pauvre Arimon est péri. Astérie se laisse tomber sur un gazon; s'évanouit; mais Arimon qui était caché & qui a été témoin de ses regrets, vole à son secours, tombe à ses pieds, & la voix de cet Amant la rappelle bientôt à la vie: ils se livrent d'abord à toute l'yvresse que leur fait éprouver la joie de se revoir, mais Astérie apprend à Arimon tout ce qui se passe & lui conseille de cacher pour un instant la perte de sa fortune; Arimon qui n'a pas moins de probité que d'amour s'en défend ainsi.

Vous même pourriez-vous m'accorder mon pardon?

Que je leur en impose & que je les abuse,

Que l'amour le plus pur ait recours à la ruse ;
 Que je change en larcin ce qui doit être un
 don !

Astérie craint qu'il ne soit la victime de sa probité, mais elle ne fait que l'en estimer davantage ; Hélène vient leur rendre l'espérance & leur apprend qu'elle attend le Valet de Chambre du Marquis, à qui elle se propose de jouer un bon tour, il produit en effet une scène assez plaisante que nous passerons cependant parce qu'elle ne produit rien d'analogue à l'action principale & ne fait rien au dénouement.

Monsieur & Madame Oronte apprennent au Marquis qu'enfin il est aimé de leur fille, il leur demande si elle en a fait l'aveu, Mad. Oronte qui prend toujours la parole, répond qu'elle n'en est pas convenue, mais qu'elle a découvert ses sentimens par un stratagème ; qu'elle a laissé tomber devant elle la Lettre qui contenait la nouvelle de la mort d'Arimon, qu'Astérie la lue & que loin d'en paraître plus affligée, elle en a montré plus de joie.

Plusieurs scènes se passent au troisième

me acte entre Helène & Arlequin, Monsieur Oronte & sa Femme ; mais comme elles ne font que de remplissage, nous viendrons à celle où Madame Oronte apprend à Astérie qu'elle va être heureuse d'épouser celui qu'elle aime, la croit instruite du retour d'Arimon, & se livre à une joie qui est de peu de durée, lorsqu'elle apprend que c'est le Marquis à qui elle est destinée. Arimon paraît, & accablé de douleur il dit à Monsieur & à Madame Oronte, qu'après avoir perdu tout ce qu'il possédait, il ne doit plus prétendre à la main d'Astérie, & qu'il vient lui rendre sa parole. Cette situation produit encore un équivoque qui fait croire à M. Oronte qu'Arimon n'est affligé que de la perte du cœur de sa fille & de son infidélité ; mais Arimon l'instruit de la véritable cause de sa douleur, & Astérie lui apprend la raison qui l'a empêché de s'affliger de sa mort parce qu'elle venait de le voir. Madame Oronte dont le fond du cœur est excellent, promet à Arimon tous les secours qui dépendront d'elle, & le Pere d'Astérie l'assure que sa fille n'aura jamais d'autre époux que lui, & elle le congédie en lui donnant les plus flatteuses espé-

rances. Le Marquis arrive & presse Monsieur & Madame Oronte de combler ses vœux, en lui accordant, ce jour même, la main de la charmante Astérie. En ce moment on apporte une Lettre de Brest. Monsieur Oronte l'ouvre & lit : « La mort du pauvre Arimon n'est que trop confirmée ; mais ses biens, qu'on croyait perdus avec lui, se sont recouvrés depuis, à peu de chose près. Si vous lui connaissez quelque héritier, qu'il parte au plus tôt, & vienne réclamer une succession qui en vaut bien la peine. Il ne saurait trop se presser. »

Le Marquis transporté de joie, leur apprend qu'il est l'héritier de cet Arimon, & qu'il va partir à l'instant pour voler où la fortune l'appelle.

Mde. O R O N T E.

Et l'amour ?

Le M A R Q U I S.

Il ne défend pas

Que, pour deux ou trois mois, on le quitte pour elle.

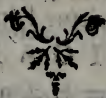
Vous voyez, je suis attendu ;

Différons ; gardez-moi vos bontés, je vous prie.

Madame Oronte piquée de l'indifférence que le changement de fortune fait montrer au Marquis, se vange d'un procédé si outrageant; elle appelle Arimon & lui donne sa fille; le Marquis sort en disant ces Vers,

Il faut qu'il ressuscite exprès,
Pour me voler son héritage;
On n'a pis que des siens.

Cette Comédie est un ouvrage posthume de la Chaussée. Le Dialogue en est vif. La plupart de ses situations sont comiques & théâtrales. Les caractères sont soutenus, mais ils ressemblent à beaucoup d'autres, déjà trop souvent employés. L'intrigue n'est pas moins commune & le dénouement se prévoit dans le second acte; elle eut cependant une sorte de succès, & fut jouée huit fois.



LA BOHEMIENNE.

Comédie en deux actes, en vers, mêlée
d'Ariettes, 28 Juillet 1756. (1)

NISE, & Brigani ouvrent gaiement la première scène par ce Duo.

Dans l'espérance

Du plaisir,

On peut d'avance

Se réjouir;

Mais les soucis de l'avenir

Sont des tourmens qu'il faut bannir.

Brigani se plaint que la faim le presse, & qu'on ne vit pas d'espoir, la sœur le console en l'assurant qu'ils vont être incessamment riches. Tu connais bien, dit-elle, Calcante, ce gros Marchand que tu viens de voir à la Foire de Bologne, il sera notre ressource, je veux quitter l'état de fourbe.

B R I G A N I.

Cotamment veux-tu changer de vie ?

(1) Le théâtre représente une Place publique.

Avons-nous le moyen d'être d'honnêtes-gens?

N I S E.

Mon frere, nous l'aurons par un bon mariage;

Lorsqu'on a des attraits en partage,

Et qu'on a l'art de s'en servir,

Tous les cœurs sont à nous; on n'a plus qu'à
choisir.

B R I G A N I.

Les Vicillards ne sont pas de notre dépendance.

N I S E.

En vain ces vieux Renards, ces sombres lous-
garoux,

Se font contre l'amour un rempart de pru-
dence,

Quand nous voulons ils font à nos genoux;
Et nous savons les rendre doux;

Leurs cœurs plus tendres, plus sensibles,

Desséchés par les ans, en sont plus combus-
tibles,

Et, comme l'amadou, rien qu'un regard co-
quet,

Leur fait prendre feu, crac; c'est un coup de
briquet.

Notre homme est dans le cas; & sitôt qu'il
m'a vue,

J'ai porté dans son ame une atteinte impré-
vue ;

Il avait sous son bras un sac rempli d'argent ,
Qu'il a ferré bien vite.

Elle ajoute qu'il faut le débarrasser de
cet argent , & ils se retirent au fond du
théâtre, où Brigani va se déguiser en
Ours.

Calcante paraît, & après avoir ren-
voyé un valet muet qui le suit, il fait en-
tendre qu'il vient chercher la jeune per-
sonne, dont les yeux fripons l'ont frappés ;
Nise qui l'entend, s'approche de son fre-
re travesti en Ours. Elle demande à Cal-
cante s'il veut savoir sa bonne aventure,
le vieillard lui répond galamment que
c'en est une déjà que de la rencontrer ;
tandis qu'il présente ses mains à Nise,
Brigani s'avance & tâche de lui voler
son argent, le bonhomme qui l'apper-
çoit & qui croit voir un Ours, veut se
sauver ; mais Nise le rassure en lui di-
fant qu'il est aussi privé que lui ; il
tend ses mains à Nise, qui lui promet
d'abord longues années ; elle continue
ensuite :

Certaine Fille,
Gentille,

Pour vous soupire.

De son martyre

Qui la guérira ?

Hem ! hem ! Monsieur la guérira.

CALCANTE.

Oh ! sans grimoire ,

On peut vous croire ,

Cela fera.

N I S E.

Ah ! . . . je vois une

Fortune. . . .

Que rien ne borne,

Au Capricorne

Est écrit cela ;

Oui , oui , Monsieur se mariera.

CALCANTE.

Oh ! vraiment voire ,

On ne peut croire

Ce conte-là.

Nise soutient que Calcanté deviendra l'époux d'une jeune beauté ; mais il élude ce discours , & Nise alors fait sauter son Ours , dont il paraît charmé ; elle consent à lui céder pour trente ducats ; mais comme elle voit qu'il a de

la peine à se déterminer , elle recommence à le faire danser , en chantant l'Ariette suivante :

A R I E T T E.

Examinez sa grace ,

C'est un petit Amour ,

Aussi beau que le jour.

(à l'Ours.)

Regardez-nous en face ,

Et faites, mon Mignon ,

Un pas de rigodon.

Et sautez donc , sautez donc ;

Brunet , sautez pour Javote ,

Tournez pour Charlotte ,

Et faites serviteur ,

Comme un joli Monsieur.

Donnez-moi la menote ,

La menote ,

Et faites serviteur.

Calcante en offre vingt ducats; ensuite il en ajoute quatre , & Nise le lui abandonne en lui protestant que sans l'indigence où elle se trouve, elle ne s'en déferait point, tant elle a d'attachement pour lui; il l'affure que de son côté il l'aime à la folie, il l'invite à venir le voir quelquefois & promet de lui donner..... des conseils;

Nise répond à cette galanterie par une Ariette fort tendre, pendant laquelle le faux Ours vole la bourse de Calcante, défait son collier, s'enfuit & laisse sa chaîne dans la main du vieillard, qui, dès que Nise est partie, veut le faire danser, s'apperçoit trop tard de sa fuite, & court de tous côtés pour le chercher. Nise revient & lui demande ce qui l'oblige à crier; il répond que c'est son Ours qui s'est échappé. Nise l'invite à ne songer qu'à elle, & lui demande si elle ne vaut pas bien un Ours; elle ajoute plusieurs agaceries, auxquelles Calcante répond par cette Ariette:

A R I E T T E.

Oh! laissez donc mon cœur par charité,

Oh! laissez donc mon cœur en liberté.

(A part.)

Quelle est pouponne!

Mon cœur se donne

Malgré ma volonté.

(Haut.)

Oh! laissez donc, &c..

✕
Peste de mine,

Qui me lutine,

Peste de mine ,
 Qui m'assassine !
 Fut-on jamais plus tourmenté
 Oh ! laissez donc , &c.

✕
 Quel martyre ?
 J'expire . . .
 En vérité.
 Oh morbleu , c'en est trop ; prends donc ma
 liberté.

✕
 N I S E.

Vous avez la nyenne en échange ,
 L'amour que j'ai pour vous , doit sembler plus
 étrange ;
 Mais chacun a son goût , j'aime un Vieillard
 sensé.

Elle ajoute qu'elle est bien revenue
 des jeunes gens qui l'ont tant de fois
 trompée , elle promet encore à Calcante
 de lui trouver son Ours , & ils finissent
 le premier acte par un Duo charmant ,
 dont l'air est on ne peut pas mieux
 parodié.

Au second Acte le Théâtre repré-
 sente des ruines , & des mazes aban-
 données.

Nise & Brigani, en habits de Bohémiens, ouvrent cette scène; le dernier craint que le vieillard ne renonce à l'amour, parce que l'argent est sa seule idole.

N I S E.

L'Avarice a beau se défendre,
L'Amour est le tyran des autres passions.

Elle le presse en même temps d'aller changer de figure pour la seconder avec leurs camarades, dans le rôle de Magicienne qu'elle va jouer. Nise reste seule. Calcante paraît désespéré

Dès qu'il apperçoit Nise, il l'implore pour retrouver sa bourse. Elle lui dit qu'e le va tâcher de le servir; mais qu'elle a besoin de sa présence, & qu'elle craint qu'il n'ait peur. Il proteste qu'il affronterait le Diable, pour ravoir son argent. Nise alors conjure l'enfer, & particulièrement Griffifer qui en est le Caissier. Brigani paraît en longue robe noire, avec une grande perruque armée de cornes, une barbe touffue, & des griffes aux pieds & aux mains. Nise lui demande s'il a la bourse; il répond qu'oui. Calcante prie le faux diable de la lui rendre; celui-ci lui réplique que

sa bourse lui appartient ; que c'est un argent mal acquis , & lui propose un accommodement , c'est que Calcante épouse Nise , & que sa bourse lui servira de dot. Le vieux Marchand ne veut pas y consentir. Griffifer appelle ses camarades pour punir ce refus. Des Bohémiens , déguisés en diables , viennent épouvanter Calcante.

Nise lui dit avec douceur , m'épousez vous ? Je goûte assez la chose , répart le bonhomme ; que ces Messieurs se retirent : fais-moi voir ma bourse & tu seras contente. Elle fait éloigner les Bohémiens , & commande à Griffifer de faire briller à leurs yeux la bourse de Calcante. Il accourt , & montre la bourse , en disant :

Lucifer vous ordonne

D'être époux dans le moment ,

Ou redoutez le plus dur châtement.

Le Diable faire un mariage , se récrie Calcante ; il devrait l'empêcher. Briganni répond plaisamment :

Il fait ses intérêts.

C'est lui qui préside au ménage ,

Et ce n'est pas à toi de sonder ses Décrets.

Nise alors joue la tendresse , en disant qu'elle ne veut pas que Calcante l'épouse malgré lui ; qu'elle l'aime trop pour causer son malheur , & qu'elle va lui rendre sa bourse. Brigani lui déclare que si elle n'est épousée , il faut qu'elle périsse ; qu'elle peut rendre la bourse à ce prix. Elle la donne à Calcante , & feint de s'évanouir entre ses bras. Le barbon attendri , s'écrie : voilà ma main : Je ne souffrirai pas que tu perdes le jour. Nise revient de sa fausse pamoison , & le bonhomme dit :

Allons , figurons-nous que la bourse est sa dot ,
On n'a du moins rien ôté de la somme ?.

Ce dernier vers prouve que l'avarice ne veut rien perdre , & qu'elle est toujours sa passion dominante. Brigani répond que la somme est entière , & qu'il est un Diable honnête homme. Et l'Ours , demande Calcante ? *Vous le voyez en moi* , répart le frere de Nise , en se démasquant , je suis le Diable , l'Ours , & Brigani. Vous m'avez attrapé , s'écrie le vieillard :

Mais Nise est si jolie ,
Qu'en la voyant il n'est rien qu'on n'oublie.

Cette Piece finit avec beaucoup de gaieté. C'est une imitation de la *Zingara*, Intermède Italien, que Mr. Favart a rendu beaucoup plus agréable que l'original. Cet Auteur ne manque jamais d'embellir tout ce qu'il touche, & les graces de son pinceau sont toujours d'accord avec la vérité. Depuis que l'on met des paroles Françaises sur des airs Italiens, aucuns n'ont encore été si bien parodiés que ceux qui se trouvent employés dans la Bohémienne, non seulement le sens des paroles est toujours parfaitement d'accord avec l'expression de la Musique; mais on doit encore remarquer qu'il n'y a pas une seule faute de prosodie dans toute la Piece. Elle eut un succès des plus constans & des plus suivis, & fut représentée 24 fois.

DEBUT DE Mlle. VICTOIRE.

Le 19 Août Mademoiselle Victoire, déjà connue au Théâtre de l'Opéra par ses talens pour le chant & pour la danse, débuta sur le Théâtre Italien par le rôle de la Débutante dans les Débuts, & celui de Cloé dans l'Embarras des Richesses; ensuite par celui de la Ser-

vante Maîtresse, & plusieurs autres, dans lesquelles elle eut un égal succès; elle n'a cependant point été reçue, & la plupart des Spectateurs n'en ont pas moins été étonnés qu'affligés.

PLUTUS,

RIVAL DE L'AMOUR.

Comédie en un acte en prose.

2 Septembre 1756. (1)

PLUTUS prie Mercure de l'aider à faire la conquête des Graces; celui-ci doute qu'il soit possible au Dieu des Richesses de séduire ces Divinités, & répond que l'affaire serait bientôt faite s'il n'en voulait qu'à des mortelles. Le Messager des Dieux sort pour aller exécuter les volontés de Plutus, qui de son côté va recevoir l'encens des humains.

Le Théâtre change, & représente, dans le fond, l'Amour, couché sur un lit de roses; les Graces ne le reconnaissent pas & veulent l'éveiller après

(1) La scène est à Cythere.

avoir résolu de l'élever parmi elles; mais il s'éveille de lui-même, & feignant aussi de ne les pas connaître, il leur dit les choses les plus galantes; les Graces répondent sur le même ton; il les prie de vouloir bien le garder avec elles; elles s'en défendent; il insiste tendrement; elles sont prêtes de se rendre, mais elles sentent tout l'empire qu'il prend sur elles, & se sauvent pour lui dérober sa victoire. Mercure arrive, reconnaît l'Amour & lui fait part de son message.

L' A M O U R.

Plutus a fait le Procès à l'Amour; Mercure est son Avocat, la Beauté sera le mien, & je suis sûr de gagner ma cause; préparez le Plaidoyer; moi, pendant ce tems-là, je vais suivre le Plaisir qui m'appelle; nous sommes faits l'un pour l'autre; nous devons mettre à profit tous les momens qui se présentent; je regrette ceux que je perds avec toi en vains discours. Adieu: fais ta Charge, je vais faire la mienne.

Lorsque l'Amour est sorti, les Graces reviennent, & paraissent toutes émues; Mercure leur en demande la raison, & leur dit, que si l'Amour en

est la cause, il sçait un moyen sûr pour éviter ses pièges, c'est de le suivre dans le Palais de Plutus; il leur étale avec profusion les richesses de ce Dieu, & leur dit que la Fortune étant la Souveraine du monde, elles partageront son empire.

E U P H R O S I N E.

Des offres si brillantes ne flattent pas nos cœurs. L'éclat est l'ami du vice; mais la simplicité est la compagne fidèle de la vertu.

Aglaé & Thalie sont de même avis; & elles ajoûtent: Retournez auprès de Plutus; dites lui, qu'en vain vous avez voulu nous séduire, & que les Grâces, pour plaire, n'ont besoin d'autre trésor que de celui de la Sagesse. L'Amour revient, presse de nouveau les Graces qui sont inflexibles. Lorsque Vénus arrive, il la supplie de parler en sa faveur; mais elle lui reproche, à son tour, d'avoir trop long-temps négligé la Beauté, ce qui l'a obligée de se servir des Graces. Mercure revient encore, & en voyant Vénus, les Graces & l'Amour rassemblés, il dit qu'il ne manque plus que le Plaisir & la Volupté. Il annonce à Vénus le prochain retour

de Mars, pour lequel il lui dit d'ap-
prêter des lauriers. La Folie arrive,
menant Terpsicore & le Plaisir à sa
suite. Elle apprend aux Déeses ce qui
occupe les Mortels, que nous nous gar-
derons bien de rapporter ici, parce que
c'est ce qui les a occupés & les occu-
pera dans tous les tems.

Plutus vient défendre sa cause con-
tre l'Amour, & la perd comme de rai-
son. Mercure lui conseille de s'en tenir
à ce Jugement sans appel, & outré de
dépit, il quitte les Dieux & les Déeses
pour se retirer parmi les Mortels, dont
il est certain d'être toujours bien reçu.

On entend un bruit de trompettes,
qui annonce l'arrivée de Mars, & l'A-
mour à qui Vénus avait ordonné d'al-
ler le joindre, pour se réjouir, reste
auprès des Graces, qu'il promet de ne
plus quitter.

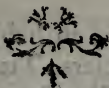
A la seconde représentation on in-
troduisit le Génie de la France, qui
venait annoncer le retour & la gloire
de Mars, faisant allusion à la prise du
Port-Mahon, qui venait de se rendre
à M. le Maréchal de Richelieu.

Avant la première représentation,
Mademoiselle Silvia vint haranguer
ainsi le Public.

On vient souvent , Messieurs , pour vous séduire ,

Par un long compliment mandier un succès ;
Mais nous n'avons que deux mots à vous dire
L'Auteur est femme , & vous êtes Français.

Les Spectateurs furent insensibles à cette cajolerie , & jugerent cet Ouvrage à la rigueur ; il est vrai qu'on ne peut pas dire que ce soit une Comédie , ni même un Drame , puisqu'on n'y trouve ni situations comiques , ni actions théâtrales ; mais une allégorie dialoguée , ingénieusement imaginée & très-agréablement écrite. Dans quelques classes qu'on le place , il ne peut faire qu'honneur à Madame Hus , qui en est l'Auteur.



LE CHARLATAN.

*Intermede en deux actes , mêlé d'Ariettes ,
17 Novembre 1756. (1)*

TRACOLIN, appuyé sur une table, espère réparer par le produit d'une nouvelle profession qu'il vient d'embrasser, le dérangement où ses égaremens ont mis sa fortune & celle de Livie, dont il est le Tuteur & l'Amant, mais dont il n'est point aimé; il continue à se livrer à ses réflexions.

Le talent, le savoir seuls sont insuffisans,
Il faut en imposer par un air d'importance;
Enfin prétendez-vous rang, honneurs, opulence,

Je ne fais qu'un moyen. . . devenez Charlatans.

Livie arrive, en habit de Simone, ayant une gibeciere; Tracolin se réjouit de voir que sa Pupille a pris le même parti que lui, & en conçoit un favora-

(1) Le théâtre représente le Laboratoire d'un Charlatan.

ble augure ; mais il se trompe , car sa Pupille n'a pris ce déguisement que pour retrouver Octave qu'elle aime. Livie fait plusieurs tours de gobelets & de gibeciere , qui surprennent Tracolin & lui font espérer le plus grand succès dans la nouvelle entreprise ; il veut encore parler de son amour à Livie , qui le rebute & qui sort ; resté seul , il se livre au chagrin que lui cause l'indifférence de Livie , & les remords qu'il éprouve d'avoir abandonné Julie. Octave déguisé en Valet Charlatan , se présente à lui & lui offre ses services , & lui dit qu'il fait contrefaire à merveille l'aveugle , le boiteux , le muet & le sourd ; il contrefait tous ces rôles l'un après l'autre , & Tracolin l'engage dès ce moment ; il lui offre encore les services d'une jeune Arlequine , remplie de talens. Tracolin promet de la prendre lorsqu'il l'aura examinée ; mais il est obligé de sortir pour aller noircir les cheveux gris d'une vieille Coquette. Dès qu'il est sorti , Julie arrive & Octave lui apprend le succès de leurs ruses. Elle se retire voyant arriver Livie ; Octave se tient aussi un peu à l'écart pour écouter Livie , qui se livre à la gaieté qu'exige son nouveau caractère ; il s'appro-

che enfin, se fait connaître; au moment où ils s'embrassent, Tracolin les surprend, & veut assommer Octave, qui s'esquive adroitement, & le premier acte finit.

Au second acte, le Théâtre représente une Foire de Village, on voit au milieu le Théâtre du Charlatan, des curieux sous divers habillemens, forment quelque pas de Ballet, paraissent acheter des drogues & s'amuser à la parade. Tracolin, Julie, Octave & Livie distribuent des paquets en chantant gaiement des Couplets.

TRACOLIN, à l'Assemblée.

Voici ce Nectar si vanté,
 Que votre Serviteur apporte de la Chine.
 Recipe du bon vin de Beaune ou d'Auvillé;
 Infusés dans une chopine,
 Une guttule ou deux de ma liqueur divine,
 Chantez, amusez-vous, aimez en liberté . . .
 C'est le trésor de la santé,
 L'abrégé de la Médecine,
 L'art de conserver la beauté;
 Le remede aux vapeurs, l'ame de la gaieté.
 Mais pour rendre plus efficaces
 Les vertus de ce baume, il faut auparavant

Voir mon Spectacle, il va commencer à l'instant,

On n'attend plus que vous; venez prendre vos places.

OCTAVE, *d'un ton burlesque.*

Ici chez nous les grands faiseurs

Des tours de l'équilibre avec la Femme forte,

Les Sauteurs & les Voltigeurs;

Ne vous amusez pas davantage à la porte,

Le plaisir est dedans, entrez vite, Messieurs.

Tous les Acteurs entrent, excepté Tracolin & Julie à qui il demande ce qui a pu l'engager à prendre parti avec lui: elle lui répond que c'est l'infidélité d'un volage qui l'a abandonnée. Tracolin dit à part, que cette jeune Arlequine pourrait bien le venger de l'ingratitude de Livie, & il la presse d'ôter son masque; elle s'en défend, ce qui fait juger à Tracolin que son Amant est en ce lieu, & lui fait présumer que ce pourrait bien être son nouveau Valet; Julie appuye cette erreur, & Tracolin, pour l'engager à l'écouter, lui apprend la prétendue infidélité de ce Valet, qu'il a surpris avec Livie. Il ajoûte que cette inconstance doit lui servir d'exem-

ple. Il sort, Livie arrive & Julie lui apprend l'espérance qu'elle commence à recevoir de sa ruse.

Tracolin reproche encore à Livie son indifférence : elle lui avoue ingénûment que son cœur a de l'amour pour un autre ; & Tracolin indigné, adresse de nouveau son hommage à Julie, qui lui oppose la résistance qu'elle croit nécessaire pour l'enflammer tout-à-fait. Livie paraît avec Octave, & Tracolin propose à Julie d'être elle-même témoin de l'infidélité de son Valet : les deux Amans se livrent à leur tendresse. Tracolin s'avance pour les surprendre ; mais il l'est lui-même, lors qu'Octave se fait connaître, & bien plus encore, lorsque Julie se démaïque. Cette Aman- te, à qui il marque tout son repentir, lui pardonne son inconstance, lui rend son cœur, le dédommage des pertes de sa fortune, & les quatre Amans sont unis.

Cette Pièce est une Parodie du *Tracollo Medico ignorante*. Elle est pleine de gaieté & très-vivement dialoguée. Elle fut applaudie, & eut huit représentations, malgré le défaut d'exécution qui fit beaucoup de tort à l'illusion.

sion. Elle est de Monsieur de la Combe, déjà connu par les *Amours de Maturine*, par le *Spectacle des Beaux Arts*, par les *révolutions de Russie*, par l'*histoire de Christine*, & par plusieurs autres productions, sur-tout par le *Dictionnaire des beaux Arts*, ouvrage excellent, utile, & fait avec beaucoup de soin.

LA JEUNE GRECQUE.

Comédie en trois actes, en vers libres ;
16 Décembre 1756 (1)

AGATHON, Valet de Philoxipe, maudit le moment où son Maître s'est avisé de venir habiter cette retraite, qui est éloignée de tous les cabarets. Il projette avec Criton, Marchand d'Esclaves, le moyen de l'engager à quitter cet azile, où il ne reste que pour voir une jeune Esclave, dont il est secrètement amoureux, & il ne doute point qu'il ne retourne à la Ville aussi-tôt que quelque Marchand l'aura achetée & emmenée. Criton sort, après

(1) Le théâtre représente un bois consacré à Vénus Uranie; on voit dans le fond le Temple & la Statue de la Déesse; sur un des côtés, est la Cabanne de Simas.

avoir goûté ce projet, & Policrite ; cette Esclave, parait. Elle demande à Agathon s'il lui a cueilli des fleurs pour la Fête de Vénus ; il lui en apporte un plein panier ; il le renverse par terre, & ils s'occupent à faire des guirlandes. Policrite entretient Agathon de son Maître, & celui-ci, selon l'usage des Esclaves, n'en fait pas un portrait fort avantageux. Philoxipe le surprend, & il se sauve. Philoxipe qui est honteux de la passion qu'il ressent pour une Esclave, espere que son imbécillité détruira le charme que sa beauté a fait naître ; cependant il s'approche d'elle galamment & lui dit ;

Quand pour offrir nos vœux le hameau vous
couronne ,

On doit de la Déesse attendre les faveurs.

Vous offrez à Venus l'hommage de nos cœurs ,
C'est ne lui présenter que ce que l'on vous
donne.

La réponse modeste & spirituelle de Policrite, acheve la défaite de Philoxipe, qui lui demande si elle a fait vœu de ne jamais quitter cette cabane ; Policrite lui répond qu'elle doit obéir au destin qui l'y a condamnée, & ajoute que der-

nièrement, elle profita du moment où
il était à la chasse pour voir son Châ-
teau.

J'entrai dans un Sallon qui me parut un Temple,
Ensuite je passai dans des Appatemens,
Que l'art enrichissait de divers ornemens;
J'examine avec soin, je parcours, je contem-
ple,

Et j'apperçois des vases précieux,
Qui renfermaient des fleurs toutes nouvelles.
C'était les vases seuls qui fixaient tous les
yeux,

On dédaignait des fleurs les couleurs natu-
relles.

Hélas! dis-je, leur sort serait plus glorieux

D'embellir le moindre bocage,

Que de languir avec obscurité

Dans ces lieux, où la pompe avec son étalage,

Empêche de sentir l'hommage

Qu'on doit à la simplicité.

Piloxipe est de plus en plus enchanté
& ne cache point à Policrite l'admi-
ration qu'elle lui inspire; elle lui répond
quelle n'est pas la seule qui ait obtenu
son suffrage. Philoxipe s'en défend,
lui fait presque une déclaration des sen-
timens qu'il éprouve, & Policrite se

retire, sous prétexte de rejoindre ses compagnes, qu' doivent se rendre au Temple de Venus. Philoxipe appelle Agathon, son Valet, lui parle avec transport de la jeune Esclave, & celui-ci prenant un air avantageux, lui fait entendre qu'il en est aimé; Philoxipe furieux veut l'envoyer pour sa vie aux carrieres; Agathon effrayé, avoue qu'il badinait, alors Philoxipe veut lui faire donner mille coups d'étrivieres, pour ce mensonge; Agathon se trouve dans une cruelle alternative, lorsque Crisipe, ami de son Maître, vient l'en tirer & demander grace pour lui. Ce Crisipe est avare, grossier, & tel qu'on peignait autrefois les anciens Financiers. Il apprend à Philoxipe qu'il vient en ces lieux, pour faire enfermer un sien neveu, qui s'est amouraché d'une simple Villageoise, il demande à Philoxipe son avis sur cela, ce qui met ce dernier dans une situation assez semblable à celle du Métromane. Crisipe demande encore à Philoxipe, s'il n'a pas dans son voisinage un espece de Sage, que l'on nomme Simas; il ajoute qu'il lui doit cent talens, dont il veut se faire payer; Philoxipe répond que Simas est un Philosophe indigent, qui n'a pour tout bien

que sa vertu, & qui ne craint point
qu'on la faififfe.

C R I S I P P ,

Ce mot de Philosophe est un terre enchâssé,
Qu'on affiche par prévoyance
Voit-on tout son bien éclipsé,
C'est en grands sentimens que l'on fait sa
dépense,
Et la Philosophie est un état forcé,
Qui sert de falce assistance.

La jeunesse du Hameau paraît, con-
duite par Policrite ; Crisippe l'admire,
& vers le milieu de la Fête, il tire Phi-
loxipe à l'écart, pour lui demander qui
elle est ; lorsque la Fête est achevée,
Philoxipe lui apprend qu'elle est esclave
de Simas, & Crisippe s'en réjouit, par-
ce qu'il prétend l'avoir en payement de
ce qui lui est dû par ce Philosophe ;
Philoxipe, qui n'est pas de cet avis, se
charge de traiter ce marché, afin de
l'éviter ; il dit à Crisippe :

Vous réussiriez mal, chargez-moi de ce soin.
Dans un cœur vertueux, l'infortune est al-
tiere,

Vous le révolteriez, mais je saurai de loin ;

Sans l'osner , traiter cette matiere.
 J'aurai peut-re l'art de fléchir son esprit.
 L'adversité riste aussitôt qu'on l'aigrit ;
 Mais lorsqu'on la ménage , & qu'on la con-
 fide ,
 La bonté adoucit , l'humanité l'éclaire ,
 Et l'on okient tout , d'abord qu'on l'attendrit.

Crisippe y consent , & Philoxipe
 frappe à la porte de la cabane de Si-
 mas , que cette ^{scène} surprend , & qui
 demande a quoi il peut être redevable
 de cet honneur.

P H I L O X I P E .

Avec impatience

Depuis long-tems chez vous desirant d'être
 admis ,
 Je veux mériter d'être au rang de vos amis.

S I M A S .

Seigneur , l'amitié veut un peu plus d'équi-
 libre ;
 Son lien le plus fort , vient de l'égalité.
 Lorsque l'on veut s'unir avec intimité ,
 Il faut former ce nœud sans cesser d'être libre ,
 Et que tous les devoirs ne soient pas d'un côté ,
 Précisément c'est le cas où nous sommes ,

Je vous dois tout, suivant le préjugé des
hommes ;

De vous à moi l'espace est infini ,
Et l'amitié demande un terrain plus uni.

Simas entrevoit bientôt la raison de
l'empressement que Philoxipe lui mon-
tre ; il lui dit :

Vous paraîsez vraiment zélé pour moi ,
J'en remercirai Policrite ;
Lorsque l'on peut avoir tel Esclave chez soi ,
Convendez donc qu'on a bien du mérite. . . .

Philoxipe a beau l'assurer de son dé-
sintéressement, Simas persiste dans son
opinion.

S I M A S.

Je connais trop les hommes, Philoxipe ;
Il en est peu de généreux.

Je vois depuis longtems que la vertu, chez eux
Est souvent un moyen, rarement un principe.

Agathon vient avertir son Maître que
Crisippe l'attend à table ; ce mot expli-
que l'énigme à Simas, qui connaît toute
la dureté de ce créancier. Lorsqu'il est
seul, il dit :

Faut-il t'abandonner, ô cabane chérie!

Mais opposons les traits de la Philosophie

A ce revers inattendu,

Sous un Ciel plus serein, allons passer ma
vie

Dans des lieux où l'honneur ne soit point
combattu.

Le sage trouve sa Patrie

Par tout où regne la vertu.

Simas commence le second acte avec Policrite, à qui il reproche le soin qu'elle prend de se parer depuis quelque tems; il lui parle de Philoxipe, & la franchise de cette jeune fille ne lui permet pas de lui cacher qu'elle l'aime. Simas après lui avoir fait une réprimande plus tendre que sévère; lui apprend l'arrivée de Crisipe; la nécessité où il est d'abandonner sa retraite, & enfin il avoue à Policrite qu'elle est sa fille, en lui remettant un portrait de lui, dont sa Mere n'a jamais voulu se défaire; Policrite reçoit cette nouvelle avec toute la tendresse dont elle est capable, & lui demande pourquoi il ne le lui a pas plutôt révélé.

S I M A S.

Si je vous ai caché de qui vous êtes née,

C'était par un excès de l'amour paternel.

J'ai voulu vous sauver le passage cruel,
D'un changement de destinée ;
Lorsque l'on n'a connu que l'état du malheur,
A ses traits émouffés notre ame s'accoutume ;
Les seuls revers affectent notre cœur :
L'infortune paraît tirer son amertume
Des droits que l'on avait de prétendre au bon-
heur.

Crisippe arrive , dit qu'il aimerait mieux de l'argent comptant ; mais qu'il s'accomodera de l'Esclave. Simas dit, qu'il ne peut s'en défaire , & demande Philoxipe pour arbitre. Crisippe, qui s'est douté que son ami aimait aussi Policrite, & qui voit l'empressement qu'elle témoigne pour sa médiation , cherche à l'en dégoûter, par un portrait très-dé-savantageux , & sur-tout appuyé sur les mauvais procédés qu'il lui suppose envers les femmes. Agathon qui a été piqué des refus de Policrite , revient & amene Criton, Marchand d'Esclaves, qui vient pour l'acheter ; Simas prétend qu'elle est libre & assure qu'il le prouvera en ce moment. Un Esclave vient apporter une lettre à Policrite, qui la lit, & y trouve ce qui suit :

» Policrite, quoique vous n'ayez
N v

» pas les sentimens d'une Esclave, vous
 » êtes cependant sur le point d'en
 » effuyer tous les chagrins : on vou-
 » drait vous les épargner, & prévenir
 » la douleur que vous auriez d'appar-
 » tenir à un autre Maître que Simas.
 » Le porteur de cette Lettre est char-
 » gé de vous remettre cent talens, si
 » vous voulez renfermer vos jours dans
 » le Temple voisin, consacré à Diane.

L'Esclave qui a apporté cette lettre,
 observe le silence sur la main qui l'a
 donnée, & offre seulement les cent
 talens dont il est porteur. Crisippe
 prétend qu'ils viennent de Cytheride,
 une des Maitresses que Philoxipe a aban-
 donnée.

S I M A S.

Pour se venger d'un Amant qui l'oublie,
 Elle employe un moyen qui n'est pas rebattu;
 C'est la premiere fois qu'on voit la jalousie,
 Prendre les traits de la vertu.

Quoi qu'il en soit, Policrite ne balan-
 ce pas à se consacrer à Diane, ce qui
 touche un peu Crisippe & lui fait croire
 que Policrite ferait une très-bonne fem-
 me, que d'ailleurs elle doit être très-
 économe, de la maniere dont elle a été

élevée; cette idée en fait naître d'autres à Crisippe dont il promet de faire part dans peu de temps. Simas imagine qu'il voudrait peut-être épouser Policrite; mais elle aime mieux se consacrer à Diane; elle demande à son Pere, pourquoi, dans ce moment, il ne déclare pas qu'elle est sa fille; & ce pere répond, qu'à Sparte, tous les enfans d'un débiteur sont de droit esclaves de son créancier, cette raison justifie suffisamment le silence de Simas, qui sort, en recommandant à sa fille d'éviter Philoxipe; il arrive & Policrite le reçoit avec toute la froideur & la méfiance que lui a inspirée le discours de Crisippe. Philoxipe lui dit les choses les plus tendres, qui ne font qu'accroître la prévention de Policrite; elle s'écrie :

Ciel! peut-on être faux avec un air si vrai?

P H I L O X I P E.

Policrite à ce point humilie & condamne

Un cœur rempli du plus parfait amour!

Elle pourra me regretter un jour,

Lorsque le temple de Diane

La possedera sans retour.

Philoxipe révèle ainsi son secret, &

N vj

Policrite, pénétrée de reconnaissance; reconnaît la fausseté des discours de Crisippe; Philoxipe la confirme par la justice qu'il vient de lui rendre, en lui apprenant que son dessein est de l'épouser, & qu'il va la demander à Simas, elle l'en empêche, parce qu'elle veut auparavant le faire revenir de l'injuste prévention où il est sur son compte. Elle sort, Crisippe arrive, & fait connaître, par un *à parte*, qu'il est déterminé à l'épouser aussi; mais qu'il craint la censure de Philoxipe, celui-ci se trouve dans la même situation, ce qui produit une scène assez comique; mais dont l'invention n'est pas nouvelle. Agathon vient les mettre tous deux d'accord, en leur apprenant que Policrite est mariée, & pour preuve il leur montre le portrait de Simas, qui d'abord ne surprend point Philoxipe, parce que l'on peut avoir le portrait d'un bienfaiteur, & que Policrite n'a pas fait difficulté de lui montrer; mais il est outré de dépit lorsqu'il lit ces mots qui sont autour:

Conservez ce Portrait d'un époux plein d'ardeur,

Et qu'il soit sous vos yeux moins que dans votre cœur.

Chrisippe n'est pas moins furieux ; il jure que Simas payera sa dette, ou mourra en prison. Ils sortent tous deux & finissent le second acte.

Policrite ouvre le troisieme acte avec Simas à qui elle apprend que Philoxipe est tendre & sincere & demande à l'épouser, quoiqu'il la croye encore Esclave, Simas est enchanté de cette heureuse nouvelle ; mais Philoxipe vient bientôt la détruire ; il accable de mepris Policrite, qu'il croit perfide, & fort, sans écouter d'explications.

Policrite reste immobile de douleur ; Simas la partage & lui dit qu'il lui reste la ressource de se consacrer à Diane. Policrite lui apprend qu'elle n'est plus en son pouvoir d'accepter ce secours qui venait de Philoxipe ; Simas admire l'étrange contraste de vices & de vertus dont l'homme est composé, & se résout à partir ; il prie sa fille d'aller vendre, pour subvenir aux frais du voyage, les brillans qui sont autour de son portrait ; mais elle s'apperçoit quelle l'a perdu. Simas lui dit d'aller le chercher dans la cabane, & qu'il va l'attendre au Port. Policrite va chercher le portrait, après avoir dit quelques mots à Agathon, pour ne pas laisser la scè-

ne vuide. Philoxipe arrive, & Crisippe à son tour; les deux Rivaux s'entre-tiennent de la perfidie de Policrite qui sort de la cabane en cherchant le portrait; Crisippe lui apprend que Simas va être arrêté; Policrite au désespoir, lui offre sa liberté pour racheter celle de son bienfaiteur, & Crisippe sort en lui disant ironiquement qu'il veut bien s'en rapporter à Philoxipe, & qu'elle peut s'adresser à lui. Policrite oublie l'outrage qu'elle vient d'en recevoir, & le conjure de lui être favorable, dans les termes les plus touchans.

P H I L O X I P E.

Elle est tout à la fois, fausse, douce, & hardie.

P O L I C R I T E.

Simas faisait la douceur de ma vie,
 Il est mon Protecteur, mon Maître, mon
 soutien;
 Mon cœur est si content quand ma bouche le
 loue.

On conçoit aisément que ce n'est pas le moyen de toucher Philoxipe; aussi son indignation est-elle extrême. Il la traite avec la dernière humiliation,

& il la compare aux femmes du monde qui ont le plus raffiné l'art de la perfidie.

P O L I C R I T E.

Bien loin que mon état m'attirât cette offense ,

Vous auriez dû savoir que le malheur
Est un titre sacré pour tout homme qui pense ;
Si je n'ai point d'ayeux , du moins j'ai des
vertus ,

Je fais m'apprécier & je m'estime plus
Que vos beautés pleines d'audace ,
Dont souvent l'on m'a fait des portraits si char-
mans ,

Et qui , sortant d'une ancienne race ,
Comptent cependant moins d'Ancêtres que
d'Amans.

Philoxipe est tantôt touché , tantôt indigné des larmes de Policrite , dont l'air de candeur ne lui paraît qu'un excès de fausseté. On amène Simas , qui est environné de ceux qui l'ont arrêté ; cette vue met le comble à la douleur de Policrite , qui demande qu'on ôte la chaîne de Simas , & qu'on la lui fasse porter seule : Philoxipe se sent ému , touché du sort de ces malheureux , il étouffe les mouvemens de sa jalousie , & consent

à payer pour eux. Crisippe n'était pas si fâché, qu'il n'acceptât ce parti; un mot éclaircit l'équivoque qui avait causé le dépit de Philoxipe. Simas lui apprend que les vers & le portrait ont été faits pour la Mere de Policrite qu'il lui accorde; celle-ci pardonne volontiers des transports que l'amour a fait naître. Crisippe est payé, Simas est libre, les Amans sont unis, & la Piece finit à la satisfaction des Acteurs & des Spectateurs. Elle est de M. l'Abbé de V.... de l'Académie Française. On y trouva des situations très-intéressantes, des traits de morale bien pensés bien rendus, & généralement bien écrits; on reprochera à l'Auteur d'y avoir mis trop d'esprit; mais c'est un beau défaut, lorsqu'il n'est aux dépens ni de la vérité, ni du sentiment. Ceux qui sont si réservés dans cette dépense, peuvent, je crois, être moins soupçonnés d'économie que d'indigence.

Madame de Graffigni, qui avait quelque tems auparavant donné au Théâtre Français la Fille d'Aristide, prétendit que c'était le sujet de sa Piece qu'on lui avait volé; l'affaire & les deux manuscrits furent portés chez M. le

Maréchal Duc de Richelieu, Gentilhomme de la Chambre, qui décida que le sujet était le même; mais que les deux Pièces ne se ressembloient pas; cette dispute ayant fait du bruit dans le Public, les Comédiens le haranguerent avant la première représentation, pour se disculper de cette fausse imputation, & assurer les Spectateurs qu'ils avoient en probité ce qui leur manquait en talens. Madame de Graffigni, qui était présente, s'enyvra à longs traits de la louange outrée dont ce compliment était rempli.



R A M I R.

*Comédie héroïque en quatre actes en vers,
31 Janvier 1757. (1)*

LE Comte de Cerdagne, connu par ses vertus & ses exploits, a épousé en secret Léonor, sœur d'Alphonse, Roi de Léon & de Castille. Ils ont enfreint, par cet hymen, les loix sévères du pays. Ramir en a été le fruit. Il vit depuis son enfance dans une retraite environnée de Forêts, & voisine de Burgos; sous la tutelle d'Erneste, qui par nécessité, lui cache sa naissance. Ce jeune Héros s'est déjà couvert de gloire, par des actions dignes de son Sang; il a défait, à la tête de quelques Pâtres, des Partis de Maures, qui ravageaient l'Espagne. Ernest informe souvent le Comte de l'état de son fils. Arlequin, Villageois, bon & fidele, est le porteur de ces avis secrets.

Rivaros, Ministre d'Alphonse, jaloux de la faveur du Comte de Cerdagne, & son plus grand ennemi, sur des

(1) La scène est à Burgos, & dans les environs.

soupçons fondés, fait arrêter Arlequin, chargé d'une lettre d'Ernest. Léonor en est informée par Coraline sa Suivante. Elle consulte avec son Epoux, comment ils pourront parer ce contretems fatal; quand Scapin, Valet & confident du Comte, vient leur annoncer des maux encore plus grands. Le Roi de Barcelone a fait demander par un Ambassadeur, la main de la Princesse, & ne veut accorder la paix qu'à ce prix. Le Conseil s'assemble à ce sujet. Le Comte y allégué les plus fortes raisons, pour engager Alphonse à rejeter les propositions qu'on lui a faites. Rivaros est d'un avis contraire. Il s'emporte contre son ennemi, & fait naître dans l'esprit du Roi des soupçons violens. Le Comte est obligé de se retirer.

Le Ministre dit alors qu'il fait arrêter un émissaire d'Ernest. Arlequin est amené & Alphonse trouve dans la lettre qu'il apporte des preuves presque certaines de l'hymen de sa sœur. On va tâcher de convaincre les coupables. Bientôt l'Epoux est surpris, sortant de nuit de l'Appartement de la Princesse. Elle y est retenue; & le Comte est envoyé aux prisons du Château de Lune, dans la Forêt d'Ernest. Prêt à s'y voir

renfermer, il fait éclater son courroux
& son défefpoir.

Ainsi dans un tombeau, privé de la lumiere,
Je vais loin des humains achever ma carrière,
J'y vais d'un long trépas éprouver les hor-
reurs,

Jouet infortuné de mes Perfécuteurs,
Et fui même de ceux, dont la main fecoura-
ble,

Soutiendra de mes jours la trame déplorable.

La Loi qui nous punit de l'ardeur la plus pure,
Outrage les mortels, l'amour & la nature. . .

Fortune, gloire, amour, vous m'avez donc
trahi,

Plaisirs, richesse, honneurs, tout est évanoui.

A ces Dieux des humains, aux charmes de ma
vie,

Vont succéder ici les maux & l'infamie !

Ainsi donc, en ce jour, dans ce vaste univers
Il ne me reste plus qu'une tombe & des fers !

A peine l'Epoux malheureux est-il
entré dans le Château, qu'on apperçoit
d'un autre côté le Fils, enveloppé par
Rivaros & sa suite. Il se défend avec un
javelot, qu'on brise dans ses mains. Le
Ministre lui ordonne de se rendre; il

Répond qu'on ne le privera de la liberté
qu'avec la vie.

R I V A R O S.

Quels discours ! . . . quelle audace !

R A M I R.

Elle sied à Ramir ,
Et sur-tout avec toi.

R I V A R O S.

Je pourrais la punir.

R A M I R.

Je demande la mort.

R I V A R O S.

J'excuse ta jeunesse.

R A M I R.

Par ce détour honteux , tu caches ta faiblesse.

R I V A R O S.

Cesse de m'insulter , & respecte mon rang.

R A M I R.

On m'a toujours caché la source de mon sang ;
J'ignore jusqu'ici , qui de nous deux est Maître ;
Et si j'en crois mon cœur , c'est Ramir qui
doit l'être.

R I V A R O S.

Mortel présomptueux ! vil habitant des bois !

R A M I R.

Ils ont été le champ de mes premiers exploits.
Contre les Africains cruels & redoutables,
J'y défendis mon Roi, mon Pays, mes fem-
blables,

Sans en être connu, sans en exiger rien ;
J'y détestai le mal, j'y fis toujours le bien ;
L'honneur y fut ma loi, la gloire mon mo-
bile,

La vertu mon soutien, la valeur mon azile ;
Voilà mes actions, condamne-les ; choisis
Celle qui doit ici m'attirer tes mépris. . . .

Rivaros veut le faire charger de chaî-
nes. Ramir se saisit de l'épée du Minis-
tre, & la tire.

Barbare ç'en est trop. . . qu'on te donne
une épée.

Alphonse survient, escorté de sa suite,
& ordonne à Ramir de rendre l'épée.

R A M I R, à *Rivaros*.

Je mets sans murmurer, ce fer en ta puis-
sance ;

Mon Roi parle, je cede, & retiens ma vengeance ;

Mais, sans l'ordre d'Alphonse, apprends qu'ici
ma main

Ne te l'aurait rendu que plongé dans ton
sein.

Le Roi fait sortir Rivaros, calme la
colere de Ramir, & lui donne des le-
çons dignes d'un Héros.

Il faut moins asservir, que gagner tous les
cœurs,

De ton ame farouche adoucis la rudesse,
Penser, parler, agir sans fierté, sans bas-
fesse ;

Plains les infortunés & les Persécuteurs,
Et de tes envieux, fais tes admirateurs.

J'ai vu tes premiers pas, dans le champ de la
gloire ;

Poursuis, elle est toujours le prix de la vic-
toire ;

Et pour faire, en un mot, ma joie & mon
bonheur,

Sers ton Prince, l'Etat, les humains & l'hon-
neur.

Le Ministre revient avec Scapin
pour apprendre à Alphonse, qu'Al-

manfor Roi de Fez , & Zéline , sa sœur ;
fondent , à la tête des Maures & des
Turcs , sur les environs de Burgos. Le
Roi arme Ramir , & le reçoit Cheva-
lier.

R A M I R.

Ah ! surpris & charmé de cet honneur in-
signe ,
Aux yeux de l'univers je veux m'en rendre
digne ,
Et je jure à vos pieds que ce glaive vengeur ,
Dans le Camp d'Almanzor va porter la ter-
reur ,
Je veux dès ce jour même , au Prince qui
m'honore ,
Le montrer tout fumant du sang du Maure.
Si mon cœur s'abandonne à d'autres senti-
mens ,
Si par mes actions je trahis mes sermens ,
Puisse le juste Roi , que je sers & que j'aime ,
Marracher cette épée , & m'en percer lui-même.

Plusieurs scènes comiques entre Sca-
pin , Arlequin & Coraline succèdent à
cette action. On voit entr'autres Arle-
quin fait Tambour Major : qui vient
battre la Caisse.

. . . . Messieurs , de par le Roi ,

Et le brave Ramir, qui commande sur moi,
Je viens faire savoir à la belle Jeunesse,
Qu'il nous faut des Guerriers; j'en prends de
toute espece.

Je vais leur délivrer un bon engagement;
Grands plaisirs, bouche en Cour jusques au
Régiment,

Ils seront réputés l'honneur de la Castille;
Et l'on doit distinguer les enfans de famille.
A son choix, on sera Capitaine ou Soldat.
On a besoin d'un Clerc, & d'un jeune Avocat.

Zéline paraît à la tête d'une Division
sur une montagne qu'on voit dans la
perspective, tandis que plus bas, Ramir
met en fuite un parti de Turcs. Elle des-
cend, & l'attaque lui même. Les deux
combattans, réciproquement émus &
attendris, semblent vouloir se frapper
à regret; Ramir désarme cependant
Zéline, qui, outrée d'être vaincue,
redemande ses armes pour s'en per-
cer le sein: le jeune Héros les lui re-
fuse.

. . . . Hélas! en combattant mon auguste
ennemie,

Je craignais de trancher une si belle vie;
Malgré moi, je cédaï au plaisir de vous voir,

Et ma main en tremblant, remplissait mon
devoir :

Echappée en ce jour aux horreurs de la guerre,
Vivez, pour embellir, & pour charmer la
terre.

Zéline demande si on veut l'outra-
ger, par un semblable langage. Ramir
s'en excuse.

Si mes discours ici sont trop peu mesurés,
Prenez-vous-en à vous, qui me les inspirez.
Elevé dans les bois, guidé par la nature,
Je suis également l'audace & l'imposture. . .

La Princesse ne peut refuser son esti-
me, & même son admiration aux senti-
mens d'un ennemi aimable & géné-
reux, dont les premiers regards l'ont
émue. L'approche des deux armées les
interrompt enfin, & les force à se
séparer.

Les Turcs & les Maures s'empa-
rent de la montagne. Ramir à la tête
des Castillans, les attaque dans tous
leurs postes. Almanfor, prêt d'expirer
sous les coups, tombe percé d'un jave-
lot, & les Africains sont défarmés.

R A M I R.

Le Barbare Almanzor vient d'expier ses crimes.
Poursuivons l'Africain; immolons nos vic-
times.

Périssent à jamais replongés dans les mers
Ces fléaux de l'Espagne & de tout l'Univers!
Dieu puissant, je te dois cette grande victoire,
Daigne combler ici mon bonheur & ta gloire;
Livres à ma faible main nos ennemis cruels;
Venge Alphonse, Ramir, le monde & tes Au-
tels.

Le Héros sort avec vivacité, pour
poursuivre les fuyards au son des trom-
pettes, des timbales & des tambours.
Ainsi finit le troisieme acte.

Au quatrieme, le théâtre représen-
te une campagne. On voit dans le fond
un des côtés du Château de Lune, pres-
que ruiné par le tems.

Scapin, chargé d'étendarts, annonce
au Roi la victoire remportée par les
Castillans. Il présume de plus que Ra-
mir aime Zéline sa prisonnière. Le
Vainqueur, suivi de Maures enchaînés
& de Castillans chargés de dépouilles,
vient confirmer lui-même son glorieux
destin. Il dit à Alphonse, qui lui té-

moigne la plus vive reconnaissance ;
qu'il est déjà trop payé par l'honneur
qu'il a eu de le servir.

Que dis-je ? à ma valeur vous avez applaudi :
Et d'un bonheur si grand, je dois être ébloui.
Cet encens prodigué par des flatteurs infâmes,
Doit produire l'orgueil & corrompre les ames ;
Mais dans tout l'Univers, rien n'est si pré-
cieux,

Que l'encens accordé par un Roi vertueux.

Zéline, chargée de chaînes, est
amenée aux pieds du Roi. Elle lui parle
avec fermeté, & attend son arrêt sans
le craindre. Le jeune Héros l'inter-
rompt, pour parler en sa faveur. Al-
phonse ôte les chaînes à Zéline, & lui
dit d'aller parer sa Cour, où elle ne
recevra que des hommages. Enfin il va
récompenser Ramir, & faire élever un
trophée à sa gloire. Le jeune Vainqueur
dit que la récompense est trop grande.
Il exige seulement qu'on lui apprenne
le nom des Auteurs de sa vie. Le Roi
est embarrassé par cette demande. Ra-
mir insiste, supplie & presse Alphonse,
qui sort précipitamment, avec douleur
de ne pouvoir le satisfaire.

Le jeune Héros s'empporte contre

l'ingratitude de celui qu'il vient de servir, & se prépare à retourner dans les forêts, quand Arlequin vient l'instruire de l'intérêt que le Comte de Cerdagne a toujours pris à son sort. Ramir veut parler à ce fameux Guerrier, dont le destin l'intéresse lui-même, pour tâcher d'en tirer quelques lumières. On lui dit qu'il est retenu dans le Château de Lune pour un crime d'Etat, & qu'on ne peut l'y voir, parce que le Gouverneur a reçu à cet égard des ordres très-rigides. Ramir en est indigné. Arlequin lui conseille de sapper le mur le plus vieux du Château, qui répond au souterrain où sont enchaînés les grands criminels. Le Héros, secondé de son escorte, attaque le mur, qui s'entr'ouvre peu à peu, s'écroule, & forme deux ouvertures, à travers desquelles on voit un souterrain affreux. Ramir entre par la première, avec ses Soldats; & l'instant d'après, le Comte de Cerdagne sort par la seconde, portant à ses bras quelques anneaux de sa chaîne, brisée dans l'écroulement.

Le jeune Héros fuit de près le Comte. Ils s'abordent avec émotion, se parlent, s'attendrissent, & reconnaissent le lien dont les unissent le sang & la na-

ture. Ramir mêle aux transports de sa joie, son indignation contre le Roi, dont il a défait les ennemis. Ah! mon fils, lui dit le Comte.

Un grand homme avec joie affronte le tré-
pas,
Pour servir des humains qu'il reconnaît in-
grats!

Ramir veut aller avec son pere se
jeter aux pieds d'Alphonse.

Le COMTE DE CERDAGNE.

Fuyons plutôt les yeux d'un Prince prévenu,
Qui sans doute en ce jour punirait ta vertu.

R A M I R.

Moi fuir, Seigneur! mon bras répond de
votre vie.

Le COMTE DE CERDAGNE.

Mais par un crime alors tu l'aurais avilie ;
Pour calmer de son Roi la haine & la fureur ;
La fuite est un triomphe, & non un dèshon-
neur.

Alphonse, qui a été averti de l'ac-
tion de Ramir, vient, accompagné de
Zéline & de Rivaros, pour faire arrêter
& punir les deux nouveaux coupables.

Ils tombent à ses genoux. Le Comte veut mourir, pourvu que l'on sauve son fils. Ramir ne veut point survivre à son pere. Rivaros presse le Roi d'être inflexible; mais Zéline défend les deux Héros infortunés; Ramir a conservé ses jours; il a pris sa défense auprès d'Alphonse; elle doit le servir à son tour. Le Roi se rend enfin, reconnaît le Comte pour son frere, & Ramir pour son neveu. Zéline applaudit à ce trait généreux. Alphonse l'engage à combler le bonheur de Ramir par leur union. Elle se défend d'abord; mais elle change bientôt de langage & finit la Piece par ce vers :

Seigneur , je suis vaincue , & je dois obéir.

Cette Comédie est tirée des Italiens & mise en vers par M. Mailhol, qui dans son Avertissement convient que M. Araignon, Avocat, y a fait environ quatre-vingt vers, dont plusieurs ont été applaudis. Au surplus, de qui que ce soit cet ouvrage, il est bien fait, & mérite son succès.



LES ENSORCELÉS,
OU JEANNOT ET JEANNETTE.

Parodie en un acte en prose, mêlée de
chants, 1^{er}. Septembre 1757. (1)

GUILLAUME.

AIR: *Ah! si t'en tâte, si t'en goût', si
t'en as.*

MORGUÉ, l'amour est un chien de Sorcier
Qui m'fa bientôt oublier mon métier,
Moi qu'on nommait la fleur des Marichaux,
Pour un' Fillette, j'néglige mes ch'vaux,
Et je n'fais plus qu'm'occuper de mes maux.



Ah! ma poitrine est un' forge d'amour,
Dont mes soupirs soufflent l'feu nuit & jour;
D'une flâme ardente j'm'sens embrâser;
Pour l'appaïser, j'm'efforçons de l'arroser;
Mais j'ons beau boire, ça n'fait qu'attifer.

Madame d'Orville, de qui j'ai l'honneur
d'être le Marichal, est la Maraine

(1) La scène se passe au Château de Madame d'Orville.

de Jeannette; c'est elle qui lui baille sa dot; il faut que je l'i fasse ma cour: elle vient de m'envoyer chercher; c'est apparamment pour me proposer de lui vendre ma petite jument dont elle a envie. Voilà une bonne occasion pour li parler de Jeannette.

Madame d'Orville arrive, & propose à Guillaume le marché de sa petite jument; celui ci, sans l'écouter, lui parle de Jeannette, ce qui produit des équivoques très-plaisantes; à la fin ils s'entendent; Guillaume propose de troquer la petite Jument contre Jeannette & sa dot. Madame d'Orville y consentirait, sans la répugnance qu'elle a de gêner l'inclination de Jeannette, qui aime Jeannot, fils de son Fermier. Guillaume lui apprend que ces deux enfans se croient enforcelés, & sont venus le consulter sur les tourmens que l'amour, qu'ils ne connaissent pas, leur fait éprouver. Guillaume compte profiter de leur erreur, il se charge de la guérison de Jeannette, & Madame d'Orville de celle de Jeannot. Lorsqu'elle est sortie, ce jeune homme vient derechef consulter Guillaume, auquel il expose ainsi son mal:

Je sens, quand j'voyons Jeannette ;
 Du plaisir & du chagrin ;
 Je n'fais pas ce que je souhaite,
 Et le desir va son train ;
 Quand al' m'regarde, je grille,
 C'a m'fait perdre la raison.
 Les yeux tant doux d'une Fille,
 Avont-ils queuque poison ?



Je bûvons de belle iau claire,
 Pour appaiser ce grand feu ;
 Je nous j'tons dans la riviere,
 Et je n'y restons pas pour peu ;
 Je mettons dans not' salade
 Des herbes de toutes façons,
 Et j' n'en suis pas moins malade ;
 Ces remed'là sont pourtant bons.



Guillaume lui dit que c'est un charme
 que Jeannette lui a jetté ; & lui ordonne
 de ne la plus regarder.

J E A N N O T.

A I R : *Adieu ma chere Maîtreſſe.*

Ah ! Guillaume , votre recette
 Ne m'est pas d'un grand secours.

J'ons biau n'pas r'garder Jeannette ,
Hélas ! je la voyons toujours.

Guillaume acheve d'effrayer Jeannot , en lui disant qu'il courra le loup-garou , & que le diable lui tordra le col ; mais il lui donne un secret pour repousser le charme de Jeannette , & l'assure que Madame d'Orville achevera sa guérison.

Jeannette arrive à son tour , pour consulter Guillaume , qui s'offre lui-même pour la guérir du mal que lui fait Jeannot ; mais elle n'ajoute pas foi à ce remède. Madame d'Orville survient & se fait expliquer comment Jeannot a donné le sort à Jeannette ; elle répond que c'est par un bouquet & par un baiser ; elle se promet bien de lui tout rendre , sans oublier le baiser. Madame d'Orville sort & lui dit d'oublier Jeannot & d'aller se divertir avec ses compagnes ; Jeannette trouve que cela est plus aisé à dire qu'à exécuter , & voyant venir Jeannot , elle sort pour exécuter les ordres que sa Maraine lui a donnés & pour aller chercher tous les présens qu'il lui a faits ; elle revient bientôt avec un panier où il y a des rubans & un

bouquet ; ils se reprochent l'un à l'autre le mal qu'ils éprouvent.

J E A N N E T T E .

AIR : *Je m'en vais à la Riviere.*

Souvians-toi d'un jour de fête ,
 Que tu m'donnis un bouquet ;
 M'attachant d'un air honnête ,
 M'embrassant quand ça fut fait.
 Ça Jeannot , en bonne foi ,
 Diras-tu que c'est pas toi ?

J E A N N O T .

Dis-moi quel pouvoir m'attire
 Dès l'aurore sur tes pas ?
 Je m'déplais où tu n'es pas ,
 Je languis & je soupire ,
 Ça Jeannette , en bonne foi ,
 Qu'est-c'qui cause mon martyre ?
 Ça , Jeannette , &c.

J E A N N E T T E .

La nuit pour peu que j'sommeille ,
 Dans mes rêves je te vois ;
 En sursaut j'prête l'oreille ,

Croyant entendre ta voix.

Ça, Jeannot, en bonne foi,

Si matin qu'est-c'qui m'éveille ?

Ça, Jeannot ; &c.

Après un beau dépit de part & d'autre, Jeannette jette à Jeannot le bouquet, les rubans & le panier ; Jeannot repousse le fort comme Guillaume le lui a appris ; mais tout cela n'y fait rien ; ils sentent leur mal augmenter, & ils sortent en colere l'un contre l'autre. Madame d'Orville arrive, veut les appaiser, commence par congédier Jeannette, & entreprend ensuite de guérir Jeannot ; mais il aimerait mieux guérir avec Jeannette. Madame d'Orville lui promet de l'épouser, après lui avoir fait donner une éducation convenable, & consent à le guérir à ce prix. Elle sort pour aller trouver son pere, & Jeannette, qui a tout entendu, revient, & dit à Jeannot qu'elle n'est plus fâchée contre lui, puisque c'est sans le favoir que l'on s'enforcele. Madame d'Orville leur a aussi appris que les Oiseaux chantent pour soulager leur amour ; ils en font de même ; ils sautent, dansent & courent l'un après l'autre pour se soula-

ger; ils essayent ensuite de dormir,
mais aussi inutilement,

J E A N N E T T E.

Ecoute, Jeannot : v'là eune drôle de
maladie, au moins.

J E A N N O T.

Ça m'fait songer à c'que m'a dit ta
Maraine; un fort s'en va comme il est
venu.

Tu fais que le fort qui nous dévore,
Nous est venu par un baiser;
Il faut, pour l'appaiser,
T'en donner un encore,
Veux-tu, Jeannette ?

J E A N N E T T E.

Eh mais, oui dà.

J E A N N O T.

Voyons, voyons comment ça fra.

Essayons ça.

M'en coutât-il la vie ?

Contentons mon envie.

G U I L L A U M E.

Alte-là.

Lorsqu'ils sont prêts à s'embrasser, Guillaume paraît, & les en empêche. Jeannette dit à sa Maraine, qui la gronde, que c'est qu'elle voulait lui épargner la peine de guérir Jeannot. Madame d'Orville veut la marier avec Guillaume & prendre Jeannot pour elle; mais les deux Amans disent qu'ils aiment mieux mourir ensemble que de guérir avec d'autres. Madame d'Orville & Guillaume sont obligés de prendre leur parti, & ne pouvant plus long-tems s'opposer à l'amour intéressant de Jeannot & de Jeannette, ils les unissent tous deux.

Cette Piece est un ouvrage de Société entre Madame Favart, Monsieur Guerin, & Monsieur Harny; c'est sans contredit de tous les drames faits sur le Roman de Daphnis & Cloé, celui où l'on trouve le plus d'ingénuité. Il a été très-bien accueilli du Public & a eu vingt-huit représentations toujours applaudies.

Gratis.

Le 14 Octobre, les Comédiens donneront *gratis*, Arlequin Baron Suisse.

les Enforcelés, les Chinois & le Ballet de la Noce Chinoise, en réjouissance de la Naissance de M. le Comte d'Artois.

LA NOCE INTERROMPUE.

Parodie d'Alceste en trois actes, en prose, mêlée de chants, 26. Janvier 1758. (1)

ALCIDAC confie à Jasmin le chagrin qu'il a de voir Modeste, qu'il aime, s'unir en ce jour à Mazette; Jasmin conçoit que son imagination va lui présenter des tableaux réjouissans qui ne l'amuseront gueres. Alcidac sort avec Jasmin, que Lisette, Suivante de Modeste, veut arrêter; mais il lui apprend qu'on a déjà retranché la moitié de leur rôle, & qu'ils feront mieux de le supprimer tout-à-fait. Alcidac, Mazette, Modeste & Fadès son père, suivis des gens de la Noce, viennent assister à une Fête d'eau-douce, prépa-

(1) Le théâtre représente un lieu agréable préparé pour une fête, sur le bord de la Rivière.

rée sur un train de bois à flotter, que Nicodème, Sénéchal de Normandie, donne à Modeste, quoiqu'elle épouse son Rival; elle danse le menuet de la Mariée; ensuite plusieurs personnes de la Noce forment des Contre-danses, qui sont suivies de celles des Bateliers que Nicodème a amené pour tirer l'oye. Il dit que c'est assez danser sur terre; il prend la Mariée par la main, la conduit sur l'eau, & lorsque les autres vont pour la suivre, Nicodème fait lever la planche & sont obligés de rester sur le rivage.

Madame Tontine, Blanchisseuse de Nicodème, dont elle protège la fuite, vient se mocquer de Mazette; mais Gringole, Meunier d'un Moulin à eau, lui promet son secours & ses bachots pour poursuivre le ravisseur.

Au second acte, le théâtre représente un Château antique environné de fossés; Nicodème paraît avec Modeste, qu'il traite militairement, & avec laquelle il veut user du droit de conquête; heureusement pour elle, Alcidac paraît à la tête de ses Dragons; mais Nicodème qui fait lever la Milice du pays, & qui commande à la Maréchaussée, dit qu'il ne le craint gueres, & rentre dans

son Château avec Modeste qu'il entraîne.

Une marche annonce Alcidac, qui paraît à la tête de ses Soldats; il les harangue en peu de mots, & leur dit que de ce combat dépend le fort de l'Opéra. Nicodème paraît sur les murs de son Château, d'où il les brave. Alcidac ordonne à ses soldats de marcher; mais Mazette, qui l'a suivi, est d'avis que l'on prenne d'abord la voie de la douceur; il lui redemande sa femme, sans y regarder de si près, & lui promet la paix à ce prix.

N I C O D È M E.

A I R : *Vous irez aux Feuillantines.*

Vous l'aurez à votre tour,

Quelque jour.

M A Z E T T E.

Quel revers pour mon amour!

A L C I D A C , à *Nicodème.*

Nous allons punir ton crime.

M A Z E T T E.

Et moi j'en (*bis.*) suis la victime.

Alcidac indigné, ordonne l'assaut; les

assiégans & les assiégés chantent ou crient un chœur; Alcidac à la tête des siens, brise la porte, & s'empare du Château. Fadès, pere de Modeste, vient en disant qu'il veut tout tuer; mais il arrive lorsque la besogne est faite.

F A D E S.

AIR: *Vous qui cherchez des gens joyeux.*

J'arrive tout exprès, je croi,
Pour me faire moquer de moi;
Quoi qu'il en soit en pareil cas,
Ma peine n'est pas vaine.
Sans moi l'on ne remplirait pas
Le vuide de la scène.

Alcidac paraît avec Modeste qu'il ramene & qui avoue qu'il était tems. Il veut se disposer à partir; Fadès & Modeste l'arrêtent, comme de raison; mais il leur répond qu'il doit ses soins à cent autres infortunées, & couper en ce jour les oreilles à cinquante ravisseurs. Modeste n'est pas la dupe de cette gasconade. Alcidac lui avoue franchement qu'il fuit ses attraits, & qu'il ne veut pas troubler le bonheur de son union.

M O D E S T E.

En fait d'Hymen, quelque douceur
 Qu'une femme ressent,
 Ne savez-vous pas bien, Monsieur,
 Qu'un bon ami l'augmente ?

Alcidac fort, & on apporte Mazette mourant ; il apprend à Fadès que c'est Nicodème qui l'a ainsi accommodé d'un coup de gaule ; Modeste le trouve en très-mauvais état pour un jour de Noce ; ils se lamentent tous deux, & Fadès dit qu'il vaudrait mieux envoyer chercher un Chirurgien. Monsieur de la Casse arrive à point nommé, & dit au malade de se consoler, qu'il ne languira pas long - temps, parce qu'il n'a plus qu'un instant à vivre ; mais que cela ne fera rien, & qu'il lui rendra la vie avec une goutte de la Médecine universelle du Docteur Glouton, Philosophe hermétique, cabalistique, balsamique, sudorifique, empirique & magique, qui habite une isle solitaire, pour y décomposer les rayons du Soleil, dans un laboratoire souterrain.

Il ajoute qu'il en est le dépositaire ; mais comme il n'en reste plus qu'une

goutte, il ne m'est permis de la donner qu'à une condition; c'est de procurer au Philosophe les moyens de renouveler son remède, en lui procurant un ami véritable, ou une femme fidelle, dont le souffle pur entretienne jour & nuit le feu de ses creusets.

M A Z E T T E.

Ah! je suis mort; que l'on m'emporte. (*On l'emporte*).

F A D È S.

Voilà une demande bien ridicule.

M. DE LA CASSE.

Pas plus que la proposition de l'Opéra.

Le Chirurgien n'ayant pas de meilleures remèdes à donner, se retire; Modeste dit à Fadès que sans doute il va faire un effort généreux pour sauver son fils; il répond qu'il mourrait volontiers s'il pouvait offrir des jours dignes d'envie: Lisette s'excuse par la raison contraire; elle dit qu'elle est trop jeune pour renoncer à la vie; Modeste sort & l'on entend chanter derrière le théâtre: *Il est mort; Mazette a fini son sort.* Un instant après une Symphonie gaie se fait entendre, & l'on

vient annoncer à Fadès que Mazette est guéri ; il ordonne que l'on cherche promptement Modeste pour lui apprendre cette bonne nouvelle ; mais le Chœur fait encore entendre ces mots :

Pauvre Modeste , hélas ! pour jamais on vous perd.

Alcidac & Mazette arrivent.

M A Z E T T E.

Elle m'a sauvé la vie par sa fidélité.

A L C I D A C.

Il y a bien des femmes qui font tout le contraire pour faire vivre leurs maris.

M A Z E T T E.

Mon cher ami , me voilà veuf.

A L C I D A C.

Tant mieux ; je crois que c'est ici le moment de te déclarer que je suis amoureux de ta femme.

M A Z E T T E.

Eh bien , voilà une nouvelle qui ne laisse pas que d'être consolante.

Alcidac lui propose de délivrer sa

femme, s'il veut la lui céder; Mazette à qui on l'a déjà soufflée tant de fois, y consent, d'autant plus volontiers que s'il voulait la garder, Alcidac n'y perdrait peut-être rien.

Au troisieme acte, le théâtre représente un Payfage, & dans le fond une Ile. Luron passe, en payant, dans son bateau, tous ceux qui vont chez Glouton, Docteur, qui guérit les maux incurables, & meme de la Poésie; Alcidac se présente & se fait passer de force. Le théâtre change, & représente le laboratoire de Glouton éclairé par une lampe. On voit dans le fond plusieurs Garçons qui pilent dans des mortiers, tandis que d'autres sont occupés à distiler. Modeste est auprès d'un fourneau enflammé, & Glouton devant une table, chargée de livres & de drogues.

Pour égayer Modeste, il fait danser toute son Apothicairerie; il demande ensuite à l'Enfumé la liste des malades qui sont venus le consulter & la donne à lire à Modeste.

MODESTE, *lit.*

Adelle de Ponthieu.

GLOUTON.

Adelle de Ponthieu! Qu'est-ce qu'elle m'écrit?

MODESTE, *lit.*

AIR: *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Seigneur, j'ai les pâles couleurs, (1)
Des pamoisons & des langueurs.

GLOUTON, *écrit.*

Pour vous fortifier, ma chere,
Prenez des gouttes d'Angleterre.

MODESTE, *lit.*

La grande Iphigénie **, pour des
convulsions, des vertiges, & des va-
peurs.

GLOUTON.

On la difait d'une fanté si robuste.

MODESTE.

Elle marque qu'elle voulait venir vous

(1) Adelle de Ponthieu, Tragédie très-intéressante; mais dont on a trouvé le coloris un peu faible.

(2) Iphigénie, Tragédie, qui a mérité le plus grand succès. On ne lui reproche qu'une versification un peu négligée; défaut dont on ne s'est point apperçu aux représentations; grace à l'art inimitable avec lequel la Demoiselle Clairon, & les sieurs le Kin & Bellecour ont joué cette Pièce.

consulter elle-même; mais qu'en sortant de son Hôtel, l'impression du grand jour l'a fait évanouir.

AIR: *De nécessité.*

Seigneur, elle a de l'humeur peccante,
Quelques vers dont la marche serpente.

G L O U T O N, *écrit.*

Princesse, prenez pour Médecine,
Une quintessence de racine.

M O D E S T E, *lit.*

AIR: *Du Cap de Bonne-Espérance.*

La petite Iphigénie, (1)
A recours à vous, Seigneur.

G L O U T O N.

Qui cause la maladie?

M O D E S T E.

Trop d'acide, trop d'aigreur;
Elle a de l'humeur caustique,
Et de la bile critique.

G L O U T O N, *écrit.*

Prenez quelque lénitif,
Et sur-tout un air plus vif.

(1) Parodie de la Tragédie d'Iphigénie.

MODESTE, *lit.*

Jeannot & Jeannette.

GLOUTON.

Qu'est-ce qu'ils chantent ?

MODESTE, *lit.*

AIR: *Savez-vous bien, Beauté cruelle.*

J'aurions besoin de vos recettes,
Je déclinons tout doucement.

GLOUTON.

Mes chers enfans, c'est que vous êtes
D'un très-petit tempérament.

MODESTE.

Enseignez-nous ce qu'il faut faire,
Pour à ça fin de nous ragaillardir.

GLOUTON, *écrit.*

Jeannot, Jeannette, allez, allez dormir,
Le repos vous est nécessaire.

L'Enfumé vient annoncer une grande figure antique, qui fait rire & pleurer tout-à-la-fois, & qui demande le moyen de prolonger sa vie, c'est l'Opéra d'Alceste; Glouton l'envoie se faire mettre en Musique; un Coureur arrive & dit

au Docteur de le placer, parce qu'il est hors de condition.

G L O U T O N.

D'où fors-tu?

Le C O U R E U R.

De chez le faux Généreux (1); mais je n'ai resté qu'un jour dans cette condition là.

G L O U T O N.

(2) C'est que tu es un mauvais sujet, va-t'en.

Le C O U R E U R.

Faites-moi donc le plaisir de me prêter de l'argent sur ce gage.

G L O U T O N.

Qu'est-ce que c'est?

Le C O U R E U R.

C'est une Mitaine (3) que j'ai ramaf-

(1) Le faux Généreux, Comédie en cinq actes, par M. Bret, jouée cinq fois à la Comédie Française.

(2) Le rôle du Coureur a été retranché à la seconde représentation.

(3) La Mitaine, Comédie représentée au Théâtre Italien.

fée sous le théâtre de la Comédie Ita-
lienne.

G L O U T O N .

Fi donc ! comme elle est faite ?

Le C O U R E U R .

Oh, je puis vous assurer qu'elle n'a
servi qu'une fois, elle est toute neuve.

M O D E S T E .

A I R : *De Joconde.*

Enée a recours à Glouton , (1)

Voici sa maladie ;

Il est glacé par le poison

De la mélancolie.

G L O U T O N .

Qu'on le mette auprès d'un grand feu ,

Sans cela l'humeur sombre

Pourra le réduire avant peu ,

A n'être plus qu'une ombre. (2)

Luron survient tout essoufflé & annonce
à Glouton l'arrivée d'Alcidac , qui s'a-

(1) Enée & Lavinie.

(2) Il n'y avait dans cet Opéra que le Réci-
tatif de l'ombre de Didon , qui fit plaisir.

muse en passant à assommer un Dogue qui défendait l'entrée de sa caverne ; il se sauve avec tous les garçons du laboratoire, & Glouton reste seul avec Alcidac, qui entre en menaçant de tout fracasser.

ALCIDAC, *levant la canne.*

AIR: *Oh reguingué.*

Je vous en prie, allons.

GLOUTON.

Eh bien,

Monfieur, vous m'en priez trop bien,
Pour que je vous refuse rien,
Que de ces lieux, Modeste forte,
Et que le Diable vous emporte.

Il fort, & emmène Modeste, qui trouve avec raison qu'on lui fait voir bien du pays.

Le théâtre change encore, & représente un lieu décoré pour une Fête. Mazette chante avec le Chœur la grande victoire qu'Alcidac a remportée sur Glouton; il paraît à l'instant avec Modeste qu'il ramene, & qu'il presse de remplir l'engagement qu'a pris Ma-

zette avec lui; mais ce n'est qu'une épreuve, & ce Héros qui n'est pas moins généreux que celui de l'Opéra, rend à Mazette sa promesse & sa femme, en assurant pourtant cette dernière qu'elle le trouvera toujours au besoin.

Cette Piece qui est de Monsieur Favart, joint à une grande variété de tableaux, un grand fonds de gaieté, digne de l'ancienne Parodie, & j'ai cru faire plaisir au Lecteur, en copiant mot à mot toute la scène qui se passe chez le Docteur Glouton, parce que c'est une anecdote critique des Pieces de théâtre qui furent jouées dans ce tems-là: celle-ci fit beaucoup de plaisir, & eut vingt-quatre représentations.



LA NOUVELLE ECOLE
DES FEMMES.

*Comédie en trois actes en prose, 6 Avril
1758. (1)*

MELITE, d'une figure charmante, d'un caractère excellent; mais qui compte trop sur les devoirs de l'Hymen & sur la tendresse qu'elle a pour Saint-Fard, son Epoux, dont elle est amoureuse, a la douleur de se voir quitter pour la belle Laure, fille sans état, & qui sans fortune reçoit de grands Seigneurs; elle en porte ses plaintes au Chevalier, qui est ami de Saint-Fard & qui voudrait être quelque chose de plus auprès de Mélite, Cependant il justifie sa rivale.

Le CHEVALIER.

Que reprochez-vous à Laure? Elle est aimable, dites-vous; n'est-ce pas bien fait à elle, & est-ce à vous, Madame, à lui faire un défaut d'une qua-

(1) La scène est dans l'Appartement de Mélite.

lité que vous possédez plus que personne.

M É L I T E.

Je vous remercie de la galanterie ; mais point de comparaison.

Le C H E V A L I E R.

Elle a des talens, *d'accord* ; mais ces talens ne sont point avilis par l'usage qu'elle en fait. C'est pour le bonheur des personnes qui la connaissent, que l'art chez elle a su embellir la nature ; & comme les talens sont des faveurs que la nature fait à peu de personnes, elle se charge d'en amuser par forme de dédomagement, celles à qui elle les refuse. Laure est jeune, ajoûtez-vous ; grand défaut ; j'en conviens ; mais c'est le seul que les femmes pardonnent ; elles savent qu'il ne dure pas. Laure fait beaucoup de dépense, & tient une maison ; il est vrai ; mais elle est riche, & sa richesse n'est point le fruit du deshonneur. Un vieux garçon fort opulent, prêt à l'épouser, mourut sans parens ; il a laissé à sa Maîtresse tout le bien que huit jours plus tard il aurait laissé à sa femme. Depuis quand est-il défendu à l'amour d'être aussi géné-

reux que l'hymen? Laure ne voit que des gens fort riches & du plus haut étage : sans doute ce sont eux avec qui elle peut mettre son mérite dans le plus beau jour. C'est un tableau fini qui a besoin d'être vu par des connaisseurs. Enfin, elle n'est point mariée : quelles entraves vous mettez à votre bonheur, Mesdames ; si vous ne pouvez jouir honnêtement quelques années de votre vie sans la perte de votre liberté.... sachez donc que Laure n'a ni les raffinemens de la coquetterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie ; la liberté, l'amour, & la philosophie chez elle se tiennent par la main ; c'est une ame noble, mais sensible, qui se livre avec décence à toute la vivacité de ses goûts, & qui fait allier la dignité des sentimens les plus respectables, avec l'extérieur de la conduite la plus galante.

Mélite forme le projet d'aller consulter Laure qui ne la connaît pas, sur les moyens de ramener un perfide. Laure consommée dans l'art de subjuguier les hommes, est flattée de la consultation ; elle donne de sages avis, blâme le ton froid & languissant de Mélite, & cette prétendue décence, qui est la

compagne de l'ennui ; elle lui reproche de s'abandonner trop à sa passion & de ne pas étudier assez les moyens de plaire. Cette conversation est interrompue par l'arrivée d'un carrosse qui entre dans la cour. Laure apprend que c'est Saint-Fard, qui arrive ; elle propose à Mélire de passer dans son cabinet, pour être à portée d'entendre une conversation qui l'instruira encore mieux que les préceptes. Saint-Fard entre.

Laure à sa toilette, s'ajustant quelques boucles de cheveux.

Ah ! Monsieur, vous voilà, je suis fort aise de vous voir : Eh bien ! on ne peut donc pas avoir la clef de votre Loge ?

SAINT-FARD.

Je me suis fait un plaisir de vous l'apporter moi-même.

LAURE.

Un plaisir d'apporter une clef ! cela s'appelle mettre du plaisir par-tout. Mais voilà une belle heure pour aller à un Opéra nouveau.

SAINT-FARD, *tire sa montre.*

Il n'est que cinq heures & demie

& vous n'y arrivez jamais avant six heures.

L A U R E.

D'accord : mais précisément aujourd'hui je voulais y aller de bonne heure.

S A I N T - F A R D.

Et c'est pour cela que votre toilette n'est pas encore finie.

L A U R E.

Ce petit ton ironique veut me prouver apparemment que je n'ai pas le sens commun.

S A I N T - F A R D.

Quelle idée, charmante Laure ! quelqu'un mieux que moi, fait-il ce qui en est ?

L A U R E.

Et pourquoi le sçauriez vous plus qu'un autre ? N'ai-je donc de l'esprit que pour vous : êtes-vous seul capable d'en juger ?

S A I N T - F A R D.

Ni l'un ni l'autre, Madame ; mais je défie que personne s'y intéresse plus que moi, & c'est cet intérêt qui me fait

distinguer toutes vos bonnes qualités mieux que personne.

LAURE.

Oh! pour le coup, voilà un compliment qui vous est d'une grande ressource; les hommes sont admirables, ils ne nous ont pas plutôt lancé l'épigramme, qu'avec quelques fadeurs ils comptent tout raccommo-der, & que nous sommes contentes. Oh bien, Monsieur, gardez votre compliment pour une meilleure occasion, & votre Loge pour un autre jour.

SAINT-FARD.

Vous n'allez donc point à l'Opéra?

LAURE.

Si vraiment, n'y a-t-il que votre Loge dans le monde? J'ai celle du Baron, qui, plus attentif que vous, me l'a envoyée dès le matin.

SAINT-FARD.

Et vous l'avez acceptée?

LAURE.

Pourquoi non?

SAINT-FARD.

Le Baron est heureux, Madame. Si j'avais imaginé que vous eussiez pu douter de mon exactitude, vous auriez eu la clef de la Loge dès hier; ainsi celle du Baron....

LAURE.

Soit; tout ce tracas de clefs me rompt la tête. Laissons cela.

SAINT-FARD.

Volontiers, je connais votre sincérité. Là, avouez que quand je suis arrivé, vous aviez un petit besoin de gronder, dont vous m'avez donné la préférence.

LAURE.

Pourquoi non? C'est une faveur. Aimerez-vous mieux que je l'eusse gardée pour un autre (*elle se leve, on ôte la toilette.*); vous en sentirez mieux le plaisir de m'entendre chanter l'air que vous m'avez envoyé. Les paroles sont simples & modestes; voilà comme je les aime, &c.

Elle se radoucit, chante le Duo, développe tout l'art de la coquetterie, & finit par envoyer son Amant à

l'Opéra. Mélite sort de sa prison, remercie Laure de ce qu'elle vient de voir & d'entendre. Sur quelques traits qui échappent à Mélite, Laure découvre que Saint Fard est son Epoux. Il s'était annoncé garçon, cette trahison l'offense; elle promet à Mélite de lui renvoyer Saint-Fard dès le même soir.

Mélite arrivée chez elle, prend un habit de bal; le Chevalier, ami de Saint-Fard, & qui voudrait inspirer à Mélite le goût de la vengeance, lui amene une Fête fort à propos. Saint-Fard paraît; les caprices de Laure le mettent hors de lui-même. Il craint de troubler la Fête qu'on donne chez lui; il veut se retirer, Mélite le retient. Dans un Ballet figuré elle unit l'Hymen avec l'Amour. Le Chevalier paraît. Nouvelle entrée, dans laquelle un Danseur, habillé comme le Chevalier, veut faire violence à l'Amour. Ce Dieu l'éconduit & amene Mélite à Saint-Fard. Le Chevalier demeure confus, & Saint-Fard se réconcilie avec son adorable Epouse.

Cette Comédie est de Monsieur de Moissy, Auteur du Provincial à Paris; l'intrigue en est simple, les caractères vrais, & le sujet, pris dans nos mœurs.

Le caractère de Laure paraît calqué d'après Ninon l'Enclos; l'esprit, les talens, les graces, & le mépris des préjugés; voilà son portrait. Ses mœurs ne sont ni licentieuses, ni séveres; mais son ame est généreuse, noble, & compatissante. Elle écoute l'Amour, & obtient de la considération; ce caractère est neuf au théâtre & y produit un grand effet, joué par Madame Favart, qui s'en acquitte supérieurement. On aurait seulement désiré qu'elle reparût à la fin de la Piece pour y recueillir le fruit de ses leçons, ce qui aurait été très-facile, en venant masquée dans le bal, qui en fait le dénouement. Il est sagement annoncé au premier acte, & bien naturellement amené au troisieme. Elle a eu dix-huit représentations, très-applaudies.



L'ENTÊTÉ.

*Comédie en un acte, en vers,
5 Juin 1758.*

DERVAL est amoureux & aimé de Célie, nièce d'Araminte, vieille ridicule; malgré les dispositions favorables où se trouvent pour lui & le cœur de la nièce, & le goût de la tante, Lindor son ami, l'avertit dans la première scène, que son entêtement avec tout le monde, & particulièrement avec Araminte, pourrait rompre son mariage, & lui faire préférer Argant, son Rival, personnage doux & complaisant. Ce motif émeut Derval qui, voyant entrer Araminte, court lui demander pardon de la dernière querelle, que son obstination lui a fait avoir avec elle: il ajoute à cela un compliment qui la flatte; mais ce raccommodement n'est pas de longue durée. On parle d'un Auteur; Araminte le trouve mauvais, Derval aussi-tôt soutient qu'il est bon: Araminte veut répliquer, Derval insiste; on s'échauffe; on se brouille, & Araminte sort indignée, promettant

de donner sa nièce à Argant. Lindor, après de nouveaux reproches, engage Derval à aller la retrouver, pour se réconcilier de nouveau; celui-ci y consent & réussit. Cette scène est suivie d'une entrevue tendre entre Célie & Derval, son Amant; elle lui fait les mêmes reproches & les mêmes prières que Lindor. Elle l'exhorte à imiter le caractère d'Argant, dont la douceur lui aurait inspiré de l'amour, sans ses sentimens pour Derval. Celui-ci la contredit, sur l'opinion qu'elle a d'Argant; mais Célie le voyant paraître, se retire. Elle dit en partant à Derval, que s'il est vrai, comme il le prétend, qu'Argant se pare d'une douceur feinte; il doit apprendre de lui cet art, qui peut seul l'assurer de son cœur. Argant entre avec un maintien qui annonce son caractère. Cette scène est la plus comique de la Piece.

Derval, non content de se persuader que cet homme est jaloux, entêté, de mauvaise humeur, veut encore le forcer d'en convenir lui même. Argant cède à tout sans contestation, répond tranquillement, & soutient parfaitement le caractère sous lequel on l'a représenté. Cette douceur irrite Der-

val, qui est encore sur le point d'avoir une querelle avec Araminte, qui n'est pas de son avis sur le compte d'Argant. Lindor heureusement raccommode tout, propose la conclusion du Mariage qu'Araminte fixe à l'instant même, & à l'occasion des noces, songe à se procurer un concert. Elle en parle à Derval, qui applaudit à cette pensée. Araminte ravie de le voir de son sentiment, l'embrasse de joie; elle lui demande son choix entre Armide, Atis, Roland. Derval se récrie sur l'idée qu'elle a de donner de la musique française, & la fronde. Araminte déchire la musique Italienne, & pour s'en moquer, chante comiquement une Ariette en cette langue. Derval répond par un récitatif Français; chacun d'eux vante son goût. Araminte dit à Derval qu'il a tort; Derval soutient qu'elle n'a pas raison. On se brouille encore. Célie & Argant arrivent sur ces entrefaites. Araminte donne à ce dernier sa nièce, qui accepte ce parti, rebutée par les procédés de Derval, à qui elle les reproche. L'Entêté ne veut point démordre de sa thèse, & sort en s'écriant que tout cela ne l'empêchera pas de dire que la musique française est misérable.

Cette Piece est de Monsieur Bret ; on l'a trouvée bien écrite, & l'esprit n'est pas ce qui y manque ; mais le caractère de l'Entêté ne fournit point assez de comique : en ne s'obstinant que sur des matieres rebattues , telles que la Littérature, & la Musique , l'uniformité des démêlés , répand nécessairement trop de monotonie sur la scène ; cette Piece cependant n'est pas sans mérite ; les gens de l'art lui ont rendu justice ; mais les gens du monde ne s'y sont point assez amusés ; elle n'a eu que peu de représentations.

Le 15 Février, le Théâtre Italien fut fermé, ainsi que tous les autres, pour le convoi de Madame la Duchesse d'Orléans ; ils se rouvrirent le lendemain, & l'Opéra seul resta fermé pendant neuf jours.

DEBUT DE M^{me}. BOGNOLI.

Le 12 Avril Madame Bognoli, sœur aînée de Mademoiselle Catinon, débuta avec beaucoup de succès par le rôle de Silvia dans le Jeu de l'Amour & du Hazard, & par celui de Silvia dans la Silphide : le Public lui

trouva beaucoup de jugement, d'intelligence, & tous les talens d'une Actrice consommée; elle fut reçue peu de tems après; mais à présent, que le chant est plus accueilli que la Comédie; elle n'a que rarement occasion d'exercer ses talens.

Le Signor & la Signora Deamici jouerent le 20 Juillet 1758, par ordre de Messieurs les Gentilshommes de la Chambre, la *Serva Padrona* & *Gli raggieri della femina scaltra*, Intermèdes Italiens, qui ne firent qu'un médiocre plaisir.



LE FILS D'ARLEQUIN
PERDU ET RETROUVÉ.

*Canevas Italien en cinq actes ,
13 Juin 1758.*

LE théâtre représente la montagne sur laquelle est située la maison d'Arlequin; les avenues en sont illuminées d'une manière rustique; ses voisins dansent & chantent en réjouissance du rétablissement de son Epouse qui vient de relever de ses couches. Dans le voisinage de la cabane d'Arlequin, est une autre chaumière où Rosaura & Celio, d'intelligence avec Scapin, ont fait cacher leur enfant, du même âge que celui d'Arlequin, & qu'ils gardent en cet endroit, en attendant qu'ils ayent trouvé à qui le confier, ou que leur mariage soit déclaré. Rosaura vient avec Scapin pour voir ce cher enfant. Pendant qu'elle le caresse, Pantalon arrive; elle veut cacher son fils, Pantalon demande ce que c'est; Scapin imaginant tout d'un coup de se servir de la conformité des circonstances & des âges, dit à Pantalon que l'enfant que tient Rosaura, est le fils d'Arle-

quin. Pantalon lui ordonne de le prendre & de le rendre à son pere. Scapin voudrait le porter en quelque lieu où il fut en sûreté; mais il est rencontré de nouveau par Pantalon, qui le remet lui-même à Arlequin. Scapin, encore plus intrigué, a peur qu'Arlequin retournant à sa maison, & trouvant un autre enfant, ne découvre l'intrigue. Que faire? Pendant qu'Arlequin s'amuse à badiner avec son fils, assis par terre, à quelques pas de sa chaumiere; Scapin y entre sans être apperçu, & emporte son véritable enfant; Camille trouve son mari, occupé à caresser son fils; ce spectacle l'attendrit & l'enchanté; elle en témoigne sa joie à Arlequin. Celio, mari de Rosaura, qui fait l'aventure, survient & cherche des prétextes pour demander à ces bonnes gens de lui confier leur fils. Arlequin s'en défend, en disant qu'il lui appartient; Celio lui dit qu'il pourrait se tromper, & que l'enfant n'est point à lui. Arlequin conçoit des soupçons sur la vertu de sa femme; elle se défend & entre en fureur contre Celio. Pantalon survient, & Arlequin qui le connaît pour un homme savant, le prie de tirer l'horoscope de son fils pour

voir s'il est effectivement bien à lui.
Pantalon le lui promet.

Au second acte, Scapin découvre à Celio que Rosaura n'est point fille de Pantalon. Celui-ci veut la donner en mariage à Filene, qui est lui-même aimé de Dorinde; nous passerons cette épisode, qui n'a été ajoutée que par rapport à la Cantatrice qui débutait alors. Arlequin vient avec Pantalon, pour savoir l'horoscope de son fils; voici ce qu'il lui apprend :

Ce fils que d'Arlequin on avait toujours cru,
Est un fruit de l'amour qui n'est pas bien connu.

Ses soupçons redoublent; il s'emporte contre Camille; elle se désespère; ils se querellent & se brouillent.

Au troisième acte, il songe aux moyens de se venger de sa femme; il se détermine à l'abandonner; mais pour lui laisser des marques de son ressentiment & la punir de l'outrage qu'elle lui fait, il met le feu à sa chaumière; il ne veut pas même sauver son enfant, voulant exterminer tout ce qui pourrait être un témoignage de son déshonneur. Celio arrive; & voyant l'embrasement, s'écrie; Ah! mon pauvre enfant! j'ai trouvé le pere, dit Arlequin

en s'en allant. Celio entre dans la chaumière ; prend l'enfant & part. Scapin survient, voit l'incendie, ne doute pas que l'enfant de Celio ne soit brûlé ; & pour empêcher le désespoir de Rosaura, il imagine de lui substituer le fils d'Arlequin qu'il a entre les mains, & de lui faire entendre que c'est le sien. Camille affligée du courroux de son mari, arrive en se plaignant de son sort ; elle tourne tristement les yeux vers sa chaumière, en regrettant la paix dont elle y jouissait ; elle la voit consumer par les flammes & s'abîmer à l'instant. L'horreur & l'effroi la saisissent, elle court au travers des ruines pour sauver son enfant, & ne le trouvant pas, sort en poussant des cris de désespoir & de douleur. Rosaura arrive & demande à Camille la cause de ses pleurs & de ses gemissemens. La vue des affreux restes de l'embrâsement, la saisit elle-même. Camille étonnée de l'intérêt qu'elle prend à son malheur, en cherche les motifs. Scapin arrive avec l'enfant d'Arlequin sous son manteau. Rosaura s'avance pour lui faire des reproches ; Scapin l'appaise, en lui donnant l'enfant qu'il tient & qu'il lui dit être son fils. Camille veut le lui enlever,

ver, disant que c'est le sien. Pantalón survient, qui oblige Rosaura à le céder; elle s'évanouit, & Filene accourt à son secours; Celio qui la voit dans ses bras, en conçoit de la jalousie.

Le quatrième acte commence par une scène de dépit, entre Celio & Rosaura; Scapin les reconcilie. Arlequin qui a trouvé l'enfant de Celio entre les mains d'un Paysan, a cru que c'était le sien, & arrive en le caressant. Camille vient d'un autre côté avec son véritable fils, que Pantalón lui a fait rendre. Ils sont tous deux étonnés en se rencontrant; tous deux prétendent avoir entre les bras l'enfant légitime; & chacun prétend que celui qu'il n'a pas est supposé; ce qui donne lieu à une scène entre les deux acteurs. Celio instruit par le Berger de l'enlèvement de son fils, survient, & s'approchant d'Arlequin avec promptitude, lui enlève, de même qu'à Camille, celui qu'elle a dans ses bras. Tous deux sortent pour courir après les ravisseurs; Rosaura rencontre Filene, qui lui parle encore. Scapin leur découvre qu'ils sont frère & sœur; ils s'embrassent; Celio survient, nouveau sujet de jalousie. Arlequin vient pendant que celui-ci s'a-

bandonne à la fureur, & lui demande son fils; il l'impatiente tant, que Celio en colere, le veut battre; Arlequin le repousse avec la tête. Je te blesserai, dit-il, avec les armes que tu m'as faites.

Au cinquieme acte, Pantalon voyant que tout est découvert, promet de rendre compte à Rosaura de son bien, & lui permet d'épouser Celio. Cependant Arlequin vient redemander son fils à Celio, & Camille vient aussi faire la même demande à Scapin. Tous deux s'en vont sans rien répondre, & reviennent un moment après avec les deux enfans. Le tout est de savoir quel est celui d'Arlequin. Scapin qui est au fait de toute l'intrigue, la développe, en disant que celui que Celio tient est le sien, & remet à Camille & à Arlequin celui qu'il leur a enlevé. Tout le monde se réjouit, & la Piece finit.

Cette excellente Comédie est de Monsieur Goldoni, & a été mise au théâtre par le Sieur Zanuzzi avec beaucoup d'intelligence; on peut la mettre à côté des meilleures pieces d'intrigue, soit anciennes, soit modernes: le célèbre Auteur à qui l'on en est rede-

vable, est, sans contredit, celui qui a marché le plus près sur les traces de Plaute, & des anciens Auteurs comiques.

DEBUT DE Mlle. COLLET.

La Demoiselle Collet débuta le 21 Janvier 1761 pour les rôles d'Amoureuse, dans le Maître de Musique & la Fille mal gardée; son jeu enfantin lui obtint les applaudissemens du Public, qui les lui redoubla dans le rôle de Betzi du Roi & le Fermier. C'est presque les seuls où elle se soit distinguée. Elle avait peu de voix & remplaçait par des minauderies, ce qui lui manquait du côté de l'expression. Elle fût depuis reçue à demie part, pour les seconds rôles dans le chant, & elle est morte au mois d'Avril 1766.

DEBUT DE Mlle. VILETTE.

Mademoiselle Vilette qui avait déjà paru avec succès sur le théâtre de l'Opéra, dans le Devin de Village, n'eut pas moins dans celui de Zerbine & dans tous les autres qu'elle rempli sur le Théâtre Italien, où elle joua

la première fois, le 7 Septembre. Sa voix charmante reçut dès-lors les plus grands applaudissemens; mais les progrès qu'elle a faits depuis dans la déclamation ne sont compréhensibles que pour les Spectateurs qui ont eu le bonheur d'en être journallement les témoins.

M E L E Z I N D E.

*Comédie en trois actes en vers ,
7 Août 1758.*

MELEZINDE, fille de Sélime, un des principaux de la Cour du Mogol, ayant préféré un jeune Seigneur, nommé Zarès, à l'Empereur lui même dont elle était aimée, l'Empereur irrité de cette préférence, exila son mari, & éloigna Sélime de la Cour, en lui donnant le Gouvernement d'une des Isles de son Empire. Mélézinde y suivit son pere, malgré tous les artifices qui furent employés pour la retenir. Zarès au fond de son exil, apprit la retraite de son épouse; mais sa jalousie ne put lui permettre de vivre éloigné d'elle. La place de Grand-Prêtre vint à vaquer

dans l'Isle où résidait Mélézinde; Zarès fait cette occasion pour éprouver par lui-même sa fidélité. Il se déguise, se rend dans cette Isle, & s'y fait élire Grand-Prêtre. Sélime, qui ne le croyait pas si près de lui, avait sollicité sa grace, & l'avait obtenue; mais il le faisait chercher inutilement; on n'avait trouvé que Zima, son Esclave, époux de Zémire, & compagnon de Zarès dans sa fuite; encore cet Esclave accablé de maux, & prêt à rendre les derniers sours, n'avait-il pû donner aucune nouvelle de son Maître. C'est dans ces circonstances que commence l'action.

Zarès ordonne à Orosmin, son Confident, de publier qu'il est mort dans son exil, & que son trépas a suivi de près celui de Zima, que l'on vient d'apprendre. Le dessein de Zarès est d'éprouver si Mélézinde, le croyant mort, voudra se livrer aux flammes, suivant une coutume établie dans le pays, dont cependant l'usage commence à s'abolir. Aussi-tôt que Mélézinde apprend la mort de son mari, elle se détermine à ce sacrifice. Sélime, son pere, employe tout ce que la raison & la nature peuvent lui inspirer pour la détourner de

cette résolution; elle est inébranlable. Il va trouver le Grand-Prêtre; le conjure d'y employer son autorité. Tout ce que Sélime peut obtenir; c'est que le Grand-Prêtre suspendra le dévouement de sa fille; mais si elle persiste, il ne s'y opposera point. Mélézinde toujours déterminée à mourir, demande une entrevue avec le Grand-Prêtre, le presse de lui permettre de faire à son Epoux le sacrifice de sa vie. Zarès enchanté des sentimens de sa femme, est sur le point de se découvrir; mais il s'arrête, & pour achever de sonder le fond de son cœur, il lui tient un discours artificieux, dont le but apparent est de la détourner de son dessein, en l'assurant qu'elle perdra tout le fruit de son action, si la vaine gloire, plutôt que la tendresse, est le motif qui l'y engage. Il lui fait une peinture des douceurs de la vie, & lui donne des louanges flatteuses sur ses charmes. Mélézinde est dans la plus étrange surprise d'entendre un Grand-Prêtre lui conseiller son deshonneur. Zarès lui répond qu'il voudrait la combler de gloire. Vous savez, lui dit-il, que lors qu'une Veuve s'arrache à la rigoureuse loi du bucher, pour épouser un Ministre des

Autels, bien loin de perdre sa réputation elle est au contraire généralement révéree. Je brûle depuis long-tems en secret pour vous ; accordez-moi votre main, & ne me livrez point à l'horreur de conduire à la mort celle pour qui je voudrais donner ma vie. Cette feinte artificieuse jette Mélézinde dans le plus grand embarras. Elle sçait que d'un côté son pere s'opposera à son sacrifice, & de l'autre elle craint que le Grand-Prêtre n'employe mille moyens pour l'empêcher. Pour remplir son devoir, & se délivrer de ses craintes, elle se détermine à feindre. Elle répond au Grand Prêtre que quoiqu'elle sente bien qu'en éloignant l'instant de son trépas, elle s'expose à ne jamais l'accomplir, cependant elle est trop sensible à l'honneur qu'il daigne lui faire, pour ne point lui accorder du moins cette faible marque de condescendance. Elle se retire après ces paroles. Par cette réponse, Zarès, qui la croyait plus qu'à demi vaincue, entre dans les transports d'une jalousie qui parvient à son comble, lorsqu'il reçoit un billet signé du nom de Zémire, Esclave de Mélézinde & veuve de Zima, par lequel elle lui apprend que Mélézinde, séduite par les

offres qu'il lui a faites, renonce à la résolution de mourir; que pour elle, loin d'imiter sa Maîtresse, elle se détermine à se sacrifier pour Zima, son époux. La lecture de cette Lettre remplit le Grand-Prêtre de fureur contre Mélézinde, & d'admiration pour Zémire. Il donne l'ordre pour le sacrifice de cette Esclave. Tous les Ministres du Temple forment une marche au son des instrumens, & amènent la victime couverte d'un voile; on la couronne de fleurs. Le Grand-Prêtre lui fait un discours & se dispose à la conduire au bûcher, quand Sélime, pere de Mélézinde, paraît avec un poignard à la main, arrête le bras du Grand-Prêtre, l'accuse de manquer à la parole qu'il lui a donnée d'éloigner le sacrifice de sa fille, & lui reproche de l'avoir cachée sous un voile, pour la lui ravir avec plus de sûreté. Le Grand-Prêtre paraît surpris, Sélime arrache le voile, qui au lieu de Zémire, fait voir Mélézinde vêtue en Esclave. Il accable de reproches le Grand-Prêtre, qui se justifie sur son erreur, & se fait reconnaître pour Zarès, en ôtant la thiare & la fausse barbe qui le déguisaient. Il se jette aux pieds de son épouse, dont il reçoit les

plus vives marques de tendresse ; Sélimé l'embrasse , & lui apprend que c'est à l'Esclave Zémire , qu'ils ont obligation de leur réunion , puisque c'est elle qui est venue l'avertir du péril de sa Maîtresse.

Il faudrait lire le dénouement dans l'ouvrage , ou le voir à la représentation , où il n'a jamais manqué son effet.

Le sujet de cette Piece tient beaucoup du tragique , & ce n'est que pour s'accommoder aux loix du Théâtre Italien que M. le Beau , qui en est l'Auteur , y a introduit le personnage épisodique d'Arlequin ; les Spectateurs Français trouverent l'épreuve de Zarès indiscrette , ce qui n'empêcha cependant pas cette Piece d'obtenir quelque succès ; elle eut six représentations.



LE SULTAN GÉNÉREUX.

Ballet héroïque , 10 Mars 1759.

ON suppose que des Amans ont trouvé le secret de s'introduire dans le Sérail, dans un canapé, dans une pendule, &c. Dès que l'une des Sultanes se trouve seule, son Amant sort de l'un de ces meubles. Une seconde survient, qui est prête à dénoncer l'infidélité de la première; mais son Amant paraît à son tour, & lui impose silence. Une troisième arrive, les aperçoit, & veut les trahir; pareil incident la rend discrète; ainsi de suite jusqu'à la Sultane favorite, qui n'ayant point d'Amant qui la retienne, veut tout déclarer au Sultan. Les autres femmes ne pouvant la fléchir, prennent le parti de la poignarder; mais leurs Amans les en empêchent. Enfin le Sultan paraît, ne respirant que la vengeance; la Sultane favorite s'intéresse pour les coupables; elle demande leur grace & l'obtient.

Ce Ballet est du Sieur Pitrot, alors Compositeur des Ballets de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

& maintenant Maître de Ballet de la Comédie Italienne; celui dont nous venons de parler, ainsi que celui de Télémaque, y ramenerent pendant quelques tems les Spectateurs qui semblaient l'avoir abandonné.

Télémaque dans l'Isle de Calipso, est à peu près l'épisode du poëme de M. de Fenelon mis en danse; mais il y a des scènes qu'il n'était pas possible d'exprimer; telle est, par exemple, celle où Calipso veut savoir de Télémaque si Mentor n'est pas une Divinité. Il en est de même des leçons de Mentor, & d'une infinité de détails annoncés dans le Programme. Mais l'inconvénient le plus inévitable était le personnage de Mentor, qu'il eût été ridicule de faire danser, & dont l'action froide & muette est déplacée au milieu d'un Ballet.

Les sujets les plus graves s'exécutaient en Pantomime chez les Romains; mais on fait que la Pantomime n'était qu'une déclamation muette au son des instrumens, & point du tout ce que nous appellons une danse.

Dans celle-ci, le Compositeur doit choisir pour scènes, des tableaux sensibles, qui admettent une action vive

dans le pathétique , une action brillante dans le léger , une action élégante dans le gracieux , le voluptueux , &c. Tout ce qui est grave , tranquille & froid ; tout ce qui ne peut pas être peint aux yeux , doit être banni de ce Spectacle. Parmi le petit nombre de sujets qui lui conviennent , le quatrieme acte d'Armide me paraît un des plus heureux ; les combats des Chevaliers Danois , tous les artifices des Nymphes qui s'empressent à les séduire ; la douce volupté où ils trouvent Renaud plongé auprès d'Armide , les efforts qu'ils font pour l'en détacher ; la violence qu'il se fait à lui-même ; la douleur & le désespoir de son Amante abandonnée , tout cela peut être exprimé par la danse.

Un Compositeur doit encore faire attention de n'employer dans ses Ballets , & de ne présenter sur la scène que des sujets familiers & présents au plus grand nombre des Spectateurs , tels que celui dont nous venons de parler.

La clôture se fit le 31 Mars , par la Nouvelle École des Femmes , la Joûte d'Arlequin & le Ballet de Té-

lémaque. L'ouverture le 23 Avril, par la première représentation des événemens de la Chasse, Canevas Italien, en quatre actes, qui ne réussit pas.

Mort de Carlo Veronese.

Carlo Veronese, originaire de Venise, qui avait été reçu le 6 Mai 1744, pour le rôle de Pantalon, mourut en 1759, après avoir rempli cet emploi & enrichi la scène d'un grand nombre de Canevas Italiens. Sçavoir :

Coraline Magicienne, en cinq actes.

Coraline Jardiniere, en trois actes, avec un Divertissement.

Les Mariages fortunés, en un acte.

Coraline Protectrice de l'innocence, en trois actes.

Les Folies de Coraline, en cinq actes.

Coraline Fée, en trois actes.

Le Prince de Salerne, en cinq actes.

Le faux Marquis, en deux actes.

Les Heureux Esclaves, en deux actes.

Les deux Sœurs rivales, en cinq actes.

L'Arcadie enchantée, en quatre ac-

tes, précédée d'un Prologue en vers Français.

Les Fées Rivales, en quatre actes, précédées d'un Prologue en vers Français.

La Fausse Noblesse, en un acte.

Les Doubles Engagements, en quatre actes.

Coraline Intrigante, en quatre actes.

Les Deux Arlequines, en deux actes.

Arlequin Jouet de l'Amour, en un acte.

Les Philosophes Militaires, en deux actes.

Arlequin Génie, en cinq actes.

Les Perdrix, ou le Trompeur trompé, en un acte.

Arlequin Globe, en deux actes.

Le Retour d'Arlequin, en un acte.

Les Epoux réconciliés, en trois actes.

Les Intrigues amoureuses, en quatre actes.

Les Déguilemens amoureux, en trois actes.

Les Fourberies, en un acte.

Le Sieur Veronese a encore remis au même théâtre plusieurs anciens Comedies avec des changemens & des

additions ; mais de tous les ouvrages qui font sortis de lui , aucuns n'ont fait autant de plaisir au Public , que les Demoiselles Coraline & Camille , ses deux filles.

Antonio Sticotti , fils de Fabio , fut reçu , comme nous l'avons dit , en 1729 au Théâtre Italien , où il a joué jusqu'au moment de sa retraite qu'il a faite à la clôture de 1759. Il remplissait les rôles d'Amoureux , de Valet , de Payfan , de Pierrot & même ceux de Pantalon , depuis la mort de son pere. Il a en outre donné , comme Auteur , en société avec Panard , la Parodie de Roland , les Fêtes sinceres , l'Impromptu des Acteurs & les Ennuis de Thalie ; Barbacol , en société avec Monsieur Morambert ; & à lui seul la Parodie d'Atys , intitulée Cibele amoureuse ; le Compliment de 1745 , dialogué entre Arlequin & Coraline ; ainsi que beaucoup de scènes Françaises qui font applaudies. Il est maintenant retiré à Meaux , où il occupe la place de Directeur de la Poste aux Lettres.

L'IMPROMPTU DE L'AMOUR.

*Comédie en un acte , en prose ,
19 Novembre 1759.*

UNE jeune Américaine , nommée Agathine , nouvellement arrivée en France , inspire de l'amour à Cliton , frere de Bélise , laquelle s'est chargéé d'Agathine. Cliton pour s'en faire aimer , se travestit en Jardinier , & prend le nom de Lucas ; sous ce déguisement , il plaît à Agathine , qui lui avoue naïvement son penchant. Cliton a formé le dessein de l'épouser ; mais il craint que cette jeune Américaine ne refuse sa main s'il se découvre à elle , parce qu'elle voit que les Epoux riches ne s'aiment point en France ; ce qui lui donne une grande répugnance pour épouser un homme riche. Cliton pour détruire cette répugnance , imagine de faire venir des Acteurs de Paris , qui exécuteront une scène entre l'Amour & la Sageffe , dont l'effet doit faire revenir Agathine de sa prévention. On fait croire à cette jeune fille que l'Amour doit venir dans ce lieu pour se justifier aux yeux de la

Sageſſe , de tous les torts qu'on lui impute. Elle ſe prête avec docilité à cette invention , & après avoir écouté la juſtification de l'Amour , elle demande conſeil à ce Dieu ſur le parti qu'elle doit prendre. Elle aime Lucas , dit-elle ; mais elle lui trouve une ame ambitieufe ; il veut devenir riche , & elle craint que leur amour ne puiſſe ſubſiſter avec les richesses. L'Amour la raffure , & lui dit qu'il veut faire leur fortune , qu'elle peut l'accepter de lui ſans crainte , & que la tendreſſe de Cliton n'y perdra rien. Agathine ſe rend ; elle donne ſa main à Lucas , qu'elle reconnoît enſuite pour Cliton , & la Piece finit par un Ballet.

On a trouvé dans cette Piece peu d'action & le dénouement romanefque ; mais on y a remarqué bien des choſes agréables & beaucoup de facilité dans le ſtile. Monsieur de Moiffy en eſt l'Auteur ; elle a eu bien moins de ſuccès que la Nouvelle Ecole des Femmes , qui lui fait tant d'honneur.

Mort de Zanetta Roſa Benozzi.

De toutes les pertes que le Théâtre Italien fit cette année , la plus ſenſi-

ble & la plus considérable fans doute ; fut celle de Zanetta Rosa Benozzi, connue sous le nom de Silvia. Cette Actrice inimitable était venue avec la Troupe en 1716. Elle joua pendant quarante-deux ans les rôles d'Amoureuses, avec la même vivacité, la même finesse, & la même illusion ; jamais le Public inconstant ne se refroidit pour elle ; elle jouit des applaudissemens jusqu'au moment de sa mort, & emporta les plus vifs regrets. Elle excellait surtout dans les Pièces de Monsieur de Marivaux, dont elle avait parfaitement saisi le dialogue fin & spirituel ; un volume suffirait à peine pour contenir tous les éloges qu'elle a reçus, tant en prose qu'en vers ; nous nous contenterons de rapporter cette Fable, qui nous a paru digne de lui avoir été adressée.

P R O T H É E.

Depuis qu'on a banni de la scène ennoblie ;

Le comique grossier, les obscènes couleurs

Des premiers pinceaux de Thalie ;

Depuis que l'esprit seul produit de vrais Acteurs,

Qui de nos mœurs si bien nous traça la peinture,

Tant d'agrément sur la scène employa ,
Sauva mieux l'art , rendit mieux la nature ,
Que fait l'aimable *Silvia* ?

D'un talent si nouveau je connais le modele ,
C'est un secret qu'amour m'a déclaré ,
Non qu'en ce point le Dieu m'ait préféré ,
A qui l'amour ne parle-t-il point d'elle ?

Or voila le secret , peut-il être ignoré ?

Sur une plage où regne Cytherée ,
Une des Graces un beau jour ,

Se promenait de ses sœurs séparée ,

Prothée alors parut aux rives d'alentour ,

Il la voit , il la suit ; qui ne suivrait les
Graces !

Elle fuit , & le Dieu de voler sur ses
traces ;

Il approche , admire , aime , hésite , ose parler :

Avec colere Eglé répond à cet hommage ;

Le refuser sans se troubler ,

Peut-être aurait été d'un plus mauvais pré-
sage.

Que fait Prothée ? il change de langage ;

Sait varier ses soins ; cache ses déplaisirs ;

Encore qu'amoureux on ne réussit guère ;

Devenez séduifans , épargnez les soupirs ,

Amans , tout est prouvé d'abord qu'on a su
plaire.

Il plut aussi , bientôt un mutuel amour ,

Dans le sein des plaisirs éternisa leur chaîne ;
 Ce fut ainsi pour l'honneur de la scène ,
 Que *Silvia* reçut le jour.
 Qui pourrait s'y tromper ? Elle a du Dieu son
 pere ,
 Cet ingénieux caractère
 D'enjouement, de variété ,
 Et la naïveté de sa charmante mere.

Silvia était née à Toulouse en
 & elle épousa en 1720, Joseph Ba-
 letti, qui jouait les seconds Amoureux
 sous le nom de Mario ; elle a eu de ce
 mariage Antoine-Etienne Louis Baletti
 reçu en 1742, & qui remplit actuelle-
 ment le même emploi. Louis Baletti,
 second fils, Danseur, & Jeanne Baletti,
 épouse de M. Blondel, Architecte du
 Roi.

DEBUT DU SIGNOR ZANUZZI.

Le Signor Zanuzzi débuta le 25
 Juillet 1759, par le rôle d'Amoureux
 dans le Chevalier d'Industrie, Cane-
 vas Italien en trois actes, qu'il joua avec
 beaucoup d'intelligence & de vivacité ;
 il fut reçu à part, & continue de rem-
 plir cet emploi à la satisfaction du Pu-
 blic.

DEBUT DU Sr. LE JEUNE.

Le 16 Janvier, le Sieur le Jeune fit connaître ses talens pour le chant, la danse & la déclamation, dans les Talens à la mode, où il débuta pour le rôle d'Amoureux, qu'il a toujours rempli depuis, avec la même noblesse & la même aisance qu'alors on remarquait en lui. Il avait aussi débuté avec quelque succès au Théâtre Français, par le rôle d'Egiste dans Mérope; mais il n'avait point été reçu, cet emploi étant rempli.

DEBUT DE LA Dlle. JOURDAIN.

Le 29 Janvier, la Demoiselle Jourdain débuta dans *l'Epouse supposée*, le premier Février dans *la Servante de qualité*, & le 5 dans *le Divorce*. Elle joua dans ces trois Pièces le rôle de Soubrette, & ne fut point reçue.

DEBUT DE LA Dlle. MARTIN.

Le 16 du mois de Février suivant la Demoiselle Martin, qui s'était fait connaître avantageusement sur le théâtre de l'Opéra Comique, débuta sur celui de l'Hôtel de Bourgogne par les rôles d'Amoureuses dans le Jeu de l'A-

mour & du Hazard, la Coquette fixée; la Servante Maîtresse, la Bohémienne & le Maître de Musique; elle les a tous remplis, à la satisfaction du Public, qui a été fort étonné d'apprendre qu'elle n'avait point été reçue.

Le 23 Février 1760, les Comédiens donnerent une représentation de la Servante Maîtresse, au profit de leur Camarade Baletti, pour le dédommager autant qu'il leur était possible d'un accident funeste & singulier. Ce malheur arriva par une fatalité qu'il était difficile de prévoir. Au dernier acte de Camille Magicienne, Pantalon amene avec lui des Soldats pour forcer la Tour, où Camille tient enfermés Lelio & Flaminia; alors on faisait tirer une décharge de coups de fusils contre cette Tour: un des Soldats destinés à cet assaut, en attendant avait posé son fusil à côté de celui de la Sentinelle du théâtre, qui était sorti pour quelques besoins. La scène étant arrivée plutôt qu'il ne comptait, il fut appelé, & prit avec précipitation au lieu du sien, le fusil de la Sentinelle chargé d'une balle, dont il perça la cuisse du sieur Baletti, qui jouait le rôle de Lelio; en cet endroit

le Spectacle finit comme on peut se l'imaginer, & le Public marqua par sa sensibilité, toute la part qu'il prenait à un accident si malheureux.

L'INNOCENTE SUPERCHERIE.

*Comédie en trois actes, en prose, mêlée
d'Ariettes, 16 Février 1760.*

LE vieux Concierge d'un Château, homme riche & veuf, est devenu amoureux de Florette, jeune Villageoise orpheline, qui a été élevée chez Monsieur & Madame Cadeau. Cette Florette aime Colin, fils du Concierge, & en est aimée. D'un autre côté, le Seigneur du lieu, à qui le Concierge est redevable de sa fortune, veut le remariier à Madame Thomas, sa femme de confiance, qui est venue aussi. Le Concierge qui ne se sent plus aucun goût pour Madame Thomas, & qui doit user de ménagement à l'égard de son Seigneur, veut faire enforte que la coquetterie de Madame Thomas lui serve de prétexte à éluder son mariage avec elle. Pour remplir ce dessein, il propose à la jeune Florette de déguiser son sexe,

& de passer pour un jeune garçon ; elle y consent. Colin est fort intimidé de l'amour que son pere a pour elle ; mais elle le rassure. Habillée en homme, le Concierge la présente à Madame Thomas, qui en devient amoureuse, & comme il n'y a point de chambre vuide dans le Château, elle propose de faire coucher cette Florette, qui a pris le nom de Finet, dans la chambre de Colin. Cette proposition ne plaît point au Concierge ; mais est fort du goût de son fils. Le Pere veut que ce Finet aille loger au donjon ; à quoi Madame Thomas répond, qu'étant si haut, & dans un corps de logis séparé, elle ne pourra pas s'en faire entendre quand elle en aura besoin. La contestation finie, Madame Thomas, seule avec Finet, lui fait l'amour, & lui donne une bourse de louis. Le Concierge, revenu sur la scène, & seul aussi avec Finet, lui donne le contrat d'un bien qu'il a acheté pour sa chere Florette, & qu'il lui avait promis. Munie de ces deux présens, elle les montre à Colin, dont elle rassure la tendresse allarmée. Le Concierge a une affaire pressante qui l'appelle à Paris ; & il veut y envoyer son fils à sa place, Colin s'en défend ;

défend; & Florette modestement s'offre à l'y suivre, ce que le Pere refuse. Madame Thomas, qui entre dans le moment, s'oppose aussi à ce que Finet aille à Paris; elle veut auparavant lui donner quelques leçons de politesse. Elle ajoûte qu'elle a des droits sur lui; à ce mot, Finet lui rend la bourse qu'elle lui a donnée, en lui disant, que ce serait un bien mal acquis de sa part. Le Concierge triomphant, fait des reproches à la coquetterie de Madame Thomas, & promet qu'il s'en plaindra à son Protecteur. Dans le même temps, Finet lui rend aussi à lui-même le Contrat dont il lui a fait présent, ce qui donne la revanche à Madame Thomas. Florette alors ne se déguise plus. Elle avoue qu'elle aime Colin, & qu'elle ne s'est prêtée à l'innocente supercherie, que pour parvenir au bonheur de s'unir à lui. J'en suis fâchée pour vous, dit elle à Madame Thomas; mais j'en suis bien aise; poursuit elle, en courant dans les bras de Colin. Madame Thomas & le Concierge renouent leurs premières amours. Ils font la paix ensemble, & unissent les deux jeunes gens. La Piece finit par un quatuor.

La Musique de cette Pièce & le choix des airs ont paru très agréables ; mais on a trouvé trop d'uniformité dans les scènes, & pas assez de variété dans les situations ; ce qui vient sans doute de la difficulté qu'il y a d'introduire un si petit nombre d'interlocuteurs. Au reste, cette Pièce n'est pas sans mérite, puisque l'on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait des scènes très-naturelles, & des détails très-bien écrits. Elle est de M. de Laval, & elle eut douze représentations.

Le 22 Mars, les Comédiens firent la clôture de leur théâtre par la Pièce précédente, & l'ouverture le 14 Avril suivant, par *la Nouvelle Ecole des Femmes*, & la première représentation de *la Rentrée des Théâtres*, précédée du compliment suivant, qui fut prononcé par le Sieur le Jeune.

Il paraît enfin, ce jour que nous avons souhaité avec tant d'impatience ! Etre privés de votre présence, Messieurs, c'est languir hors de notre élément.

Mais, au moins, pouvons-nous nous flatter que pendant ces temps de dé-

ſœuvrement, on ne nous reprochera point d'avoir négligé, ni perdu de vue l'intérêt de vos plaisirs. Pénétrés des malheurs de l'année dernière, nous nous sommes appliqués, par de nouveaux efforts, à les réparer, s'il est possible, pendant le cours de celle-ci. Au reste, le mauvais succès des Pièces que nous vous donnâmes, ne fut qu'une fâcheuse destinée que tous les autres Spectacles partagerent avec nous; & nous ne nous en sommes ressentis plus particulièrement, que par l'épuisement de nos pièces de fond, incapables de ramener & d'entretenir l'affluence à notre Théâtre. Il sembla même, que les Auteurs, désespérant d'y acquérir aucune gloire, nous eussent entièrement abandonnés.

Mais cette année commence sous des signes plus heureux; les Muses reviennent à nous: quelques nouveautés raniment nos espérances; l'émulation se réveille parmi nos jeunes Auteurs. Eh! notre sort peut-il être encore bien douteux, lorsqu'il ne dépend plus que de vos bontés? Vous avez toujours pris plaisir à les répandre sur nous; c'est par elles que nous nous sommes soutenus

jusqu'ici; & ce n'est que par elles que nous espérons de nous relever.

Puissions-nous donc, Messieurs, contribuer, cette année, avec plus de gloire & de succès, à vos amusemens qui, j'ose dire, se renouvelleraient sans cesse à notre Théâtre, si le mérite des Pièces que nous vous donnons répondaient toujours à l'empressement que nous avons de vous plaire. (1)

(1) Il fallait ajouter ; & nos talens pour les rendre.



LA RENTRÉE DES THÉÂTRES.

*Comédie en un acte, en vers,
14 Avril 1760. (1)*

LE Bon-Sens & l'Invention, Déesse du génie, que l'Esprit avait proscrite du Parnasse Français, sont étonnés de s'y revoir. L'état malheureux de l'Empire d'Apollon, afflige beaucoup le Bon-Sens; l'Invention le console, & lui dit, que l'Esprit se trouvant forcé de les rappeler auprès de lui, il y a tout à espérer de leur réunion. L'Esprit paraît, son clinquant éblouit le Bon - Sens lui-même; & l'Esprit est ravi de le voir aussi pris pour dupe. Il avoue naturellement, qu'il est à bout, & qu'il s'est retourné de toutes les façons. Mais il ajoute qu'en nuisant beaucoup, il n'a pas laissé de rendre quelques services.

L'Invention lui demande des nouvelles de Thalie.

(1) La scène est sur le Parnasse Français, & se passe dans le Palais de l'Esprit. L'Auteur n'a point sorti de l'unité du lieu.

L' E S P R I T.

Apparemment que vos dons éclatans
 Pour l'avenir l'ont assez enrichie ;
 A ne rien faire elle passe son tems.
 Le sublime d'ailleurs l'a presque anéantie,
 Et le goût sérieux ne permet plus qu'on rie.
 On la laisse, par grace ; ébaucher les talens ;
 &c.

Le BON-SENS.

Ainsi la Tragédie a toutes vos faveurs ?

L' E S P R I T.

Elle triomphe encor , en dépit des Censeurs.
 Elle se sent pourtant beaucoup de son vieil
 âge ,
 Les ans ont bien changé ses traits & son lan-
 gage ;
 Mais ce n'est plus son tems de jouer de mal-
 heur ,
 Et le Public pour elle est plein de politesse.
 S'avise-t-on d'abord de proscrire une Piece ?
 Le lendemain , sans faute , on demande l'Au-
 teur.
 A le fêter chacun s'empresse ,
 Puis , on le laisse avec honneur ,
 Sous un laurier sans séve , enterrer sa lan-
 gueur.

Le Bon-Sens, l'Invention & l'Esprit se réunissent; un Auteur satyrique arrive & se prépare à faire revivre le redoutable Boileau; il se déchaîne ainsi contre la Tragédie.

Eh! peut-on sans rougir, combler de tant d'honneurs

Tous ces colifichets, qu'au théâtre on admire,
Fades productions d'un stérile délire?

Ces Vers enflés de mots, au travail mesurés;
Ces Drames, destinés en traits de perspective;
Tableaux sans coloris, de froideurs enquadés;
Ce flux d'événemens, gauchement préparés;
D'immobiles Soldats, cette foule inactive;

Ces caractères mal tissus,

Quelquefois annoncés, & jamais soutenus;
Ces plats conspirateurs, à la fureur oisive;
Ces timides Héros, stilés sur nos Romans;
Ces Amans sans chaleur, ces Rois sans politique;

Ces Tyrans sans esprit, vrais balourds du tragique;

Et ces Femmes d'idée, aux beaux raisonnemens.

Le Bon-Sens conseille à l'Auteur satyrique, de critiquer avec plus de ménagement; mais celui-ci ne répond

que par des menaces terribles, & s'en va, en promettant de tout exterminer, même avant que de rien voir.

Viennent ensuite un Poëte lyrique & un Musicien; ils font leur compliment à l'Invention en langage d'Opéra; mais le Poëte s'avisant de dire à l'Invention, qui les prend tous deux pour Poëtes, que l'autre n'est que Musicien, il s'élève entr'eux une querelle sur la préséance, qui a beaucoup diverti. Le Bon-Sens les maltraite; ils ne le connaissent ni l'un ni l'autre; & l'Invention leur ayant dit qui il est, ils l'accablent d'injures; ils se réconcilient même tous deux pour défier ce Dieu, qui les menace de revenir à l'Opéra. Le Musicien transporté, demande au Poëte de seconder son génie. Celui-ci fait des vers que l'autre met sur-le-champ en musique. Le Bon-Sens ne peut tenir contre leur fureur; il s'enfuit de peur qu'ils ne le poignent. Un Maître de Ballets se présente aussi-tôt. Son projet est d'introduire les Ballets jusques dans la Tragédie Française. Le Poëte & le Musicien sont de son avis; mais il fait une autre proposition bien outrageante pour nos deux Artistes. La voici :

Tous nos Musiciens ne nous fatiguent plus
 Que d'airs embrouillés, biscornus ;
 Nos grâces avec eux ne sauraient plus paraître :
 De l'Opéra , laissez-moi seul le maître.
 Par mes soins vigilans bientôt il renâtra
 Des plus beaux airs de France & d'Italie ,
 Le choix harmonieux réglera mon génie ;
 C'est l'Orchestre qui chantera ,
 Et la Pantomime jouera.
 Ainsi toujours brillant , & prodigue en mer-
 veilles ,
 Je sauverai l'ennui d'entendre , à tous momens ,
 Les vers écorcher le Bon-Sens ,
 Et la musique les oreilles.

Le Poëte & le Musicien font des
 imprécations contre lui ; il se rit de
 leurs fureurs , & ils le poursuivent ,
 en chantant le Duo de *Tancrede* ;
Suivons la fureur & la rage , &c

Une Symphonie annonce le Récita-
 tif Français, qui paraît couronné de
 pavots. Il se fait reconnaître à l'In-
 vention , par ces vers qu'il chante :

De l'Empire ébranlé , des sons & de la rime ,
 Reconnaissez en moi le soutien magnanime !

Compagnon de Morphée, on m'appelle en
deux mots,

Le grand Récitatif, couronné de pavots.

Il devait chanter ensuite ces qua-
tre vers, que l'on a retranchés sans
qu'on sache pourquoi.

Malgré qu'on dorme ou que l'on bâille,

Faites renaître mes appas ;

Hélas ! où voulez-vous que j'aïlle,

Si Paris ne me garde pas ?

Il se plaint des grands succès de
l'Ariette Italienne, qui l'a presque
détruit. L'Invention avant que de rien
dire sur le nouveau goût de Paris,
veut connaître le chant Italien. L'A-
riette Française & l'Italienne entrent
sur la scène, en se querellant. La
Française veut reprendre la préséance
sur sa rivale : celle-ci veut la garder.
L'Invention apaise la querelle, en de-
mandant qu'elles chantent l'une après
l'autre. Elle permet à la Française de
chanter la première. Cette Ariette, les
bras pendants, à la manière de nos
Actrices de l'Opéra tirées des Chœurs
pour chanter des airs légers, fait en
deux reprises l'énumération des vingt-
trois mots qui forment le brillant de l'A-

riette Française; gloire, environne, victoire, couronne, vole, triomphe, régné, enchaîne, enchante, lance, brillez, enflammez, badinez, folâtrez, voltigez, murmure, coule, ravage, roule, réveille, gronde, s'éleve, rire. L'Ariette Italienne chante à son tour; l'Invention lui donne la préférence. Elle sort triomphante, & l'autre très-piquée. Le Récitatif tremble du jugement que l'Invention va porter à son égard; mais elle se contente de lui donner de bons conseils, & il la quitte très-satisfait.

L'Esprit revient, non comme l'Esprit, mais comme Ambassadeur des Petits-Mâtres. Il prie l'Invention de relever la fortune de la Troupe Italienne, qui tombe tous les jours. Il se plaint du tort que les Comédiens Français ont fait à leur élégance, en supprimant leur Théâtre. Il représente que celui des Italiens leur reste encore; mais que, par malheur, les Dames n'y viennent plus. Arlequin arrive d'un air satisfait. Pendant la clôture, il a été en Italie ramasser des Acteurs, & il en ramène une recrue. On se moque de lui, sur ce qu'il croit relever la Comédie avec des Acteurs Italiens.

On lui demande comment il veut qu'on puisse les entendre. A cela il répond :
Mais ils sauront parler, pourvu qu'on daigne attendre ;

Et c'est toujours un fond pour l'avenir.

En dix ans ils pourront se faire ;

Et pendant ce tems-là, comme à notre ordinaire ,

Nous jouerons pour notre plaisir.

Cette réponse a fait rire & a été applaudie. L'Invention lui dit, que l'on n'est curieux que de pièces nouvelles ; & que ce n'est que cela qui pourra relever sa Troupe. Il la supplie de les aider. Elle lui demande, s'il sçait faire valoir une Piece Française. A quoi il répond :

J'y suis, grace aux Auteurs, assez mal à mon aise,

Pour qu'on ne vous en dise rien,

Mais je plais dans l'Italien,

Je divertis, j'amuse, & tout le monde m'aime.

Je m'y trouve toujours fort bien,

Car je fais mes rôles moi-même.

L'Invention lui demande une scène à l'Impromptu. Il objecte qu'il est seul, & que cela devient trop difficile. Alors

il apperçoit Mademoiselle Camille en habit d'Arlequin : on la croit sa sœur ou sa femme ; il répond qu'il n'a ni femme ni sœur. Mademoiselle Camille cherche à se faire reconnaître par ses lazzis ; & n'y parvient que par un rire qui lui échappe. Il s'écrie alors.

Comme une folle , elle rit ; c'est Camille !

Elle paraît avoir envie de parler à l'Invention ; & la Divinité la presse obligeamment de s'expliquer. Arlequin n'oublie pas de lui dire comme à l'oreille,

Modere-toi , si ta langue le peut.

C'est par ces plaisanteries que l'Auteur voulait faire écouter Mademoiselle Camille , dans le Français ; dont on s'imaginait , à tort , que la langue lui était encore étrangère. Rien ne pouvait mieux annoncer la douceur de son caractère , que de permettre qu'un Auteur s'égayât en Public à ses dépens. Quelle autre Actrice l'eût souffert ? Aussi lui a-t-on su bon gré de ce petit sacrifice qu'elle a fait de son amour propre. Voici son discours à l'Invention , pour disposer le Public à lui être favorable dans le Français.

De crainte en vous parlant , mon ame qui s'é-
meur ,

A son ambition , peut-être téméraire ,
Osera-t-elle ici s'abandonner.

Le Public , des talens est le Juge & le pere ;
Tout ne respire en moi , que l'ardeur de lui
plaire.

Au genre Italien j'ai peine à me borner.

Me former au Français , est la gloire où j'as-
pire ;

Trop heureuse si , quelquefois ,
Je voyais à mes vœux le Parterre sourire ;
Daignez , auprès de lui , me prêter votre
voix ;

Sa clémence , toujours , nous mène à son
estime.

Quand on s'en voit d'abord applaudir dans des
riens ,

On sent qu'à nos desirs il accorde les siens.

La confiance alors , par degré , nous anime ;

Et lorsque nos talens , devenus précieux ,

Ont mérité qu'il les honore ,

Il en doit mieux chérir des fruits nés sous ses
yeux ,

Qu'à force de bonté lui même a fait éclore.

L'Invention termine la Piece en se

préparant à appaiser & ramener le Bon-Sens, que les deux Auteurs lyriques ont fait fuir, & Arlequin implore pour sa Troupe, l'indulgence du Public.

Cette Comédie épisodique est de M. Brunet; elle fit beaucoup de plaisir aux personnes de goût, qui la trouverent bien écrite & remplie de traits agréables; le Public les applaudit tous d'abord, mais s'étant enfin appercu que la plûpart retombaient sur lui, il se contenta de les écouter sans les applaudir & sans se corriger; enfin elle eut du succès & fut jouée douze fois sur le Théâtre du Boulevard, où les Comédiens s'étaient établis pendant les réparations & les embellissemens qu'ils faisaient faire à leur Salle.

Rétablissement de la-Salle.

La Salle de l'Hôtel de Bourgogne exigeant une grande réparation, tant pour ce qui concernait la solidité du bâtiment, que pour la décoration, M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre, ordonna cet ouvrage, qui devint considérable & par le travail & par la manière dont il a été

traité. L'Artiste, suivant les ordres qui lui avaient été donnés, avait conservé tous les planchers & tous les poteaux, qu'il ne pouvait supprimer sans un renversement total de la construction primitive. Il n'a donc rien changé à l'ancienne disposition ; mais il a tellement ménagé la décoration, qu'il semble que la Salle soit construite à neuf, par le grand nombre de commodités qui s'y trouvent actuellement.

L'avant-scène était décorée par deux colonnes accouplées d'ordre corinthien de toute la hauteur de la Salle, & surmontées d'une architrave en relief qui se liait avec la frise & la corniche, peinte sur le plafond. Le socle de ces colonnes était orné de rinceaux d'un goût antique, avec de belles rosettes dans les milieux. Le socle régnait avec le dessous des balcons. Toute cette avant-scène était peinte en marbre blanc-veiné, & tous les chapiteaux, bases & ornemens dorés ; dans l'épaisseur de cette avant-scène étaient pratiqués deux escaliers, conduisant à tous les balcons & aux loges grillées, placées sous le théâtre.

Les balcons, de niveau avec les premières loges, sont d'une très-belle

composition; ils ont été principalement remarqués, & les Artistes en font cas. Les grilles des petites loges qui sont dessous, sont de bon goût & s'accordent bien avec l'ensemble général.

Toute cette Salle est peinte en marbre blanc veiné, & tous les ornemens sont en or. Les poteaux des premières loges sont décorés de têtes de Lions en consoles, tenant un feston de laurier. Les devantures sont ornées de feuilles de refend & de canaux; le dessous de ces devantures est soutenu par des consoles très-mâles; le dessous des plate-bandes est orné de rosettes qui s'entrelacent, & de postes courantes.

Les appuis des secondes loges sont ornés successivement de lyres avec des branches de laurier & une guirlande de chêne, & de médaillons pareillement ornés de guirlandes. Les plate-bandes de ces secondes loges sont les mêmes que celles des premières.

Ceux des troisièmes loges sont embellis par des têtes d'Apollon & des rinceaux d'ornemens. Des consoles d'un bon genre ornent les poteaux des secondes & des troisièmes. Autour de celles-ci regnent les deux premières moulures de l'architrave de l'avant-

scène; lesquelles servent de tailloir aux consoles, & suppléent l'architrave de la corniche, qui est mâle, & dont tous les ornemens sont bien entendus. Dans la frise regnent au pourtour des festons de fuites. Le plafond est peint en ciel, des Génies artistement groupés soutiennent les lustres qui semblent attachés aux guirlandes avec lesquelles les Génies se jouent.

L'escalier qui conduisait aux premières & secondes loges a été totalement changé, & on en a substitué un nouveau beaucoup plus large & plus commode. On a ménagé à l'entrée un beau Vestibule qui communique au Parterre & à l'escalier des troisièmes, dont cependant la communication est interrompue pendant le Spectacle, par une grille qu'on ouvre à la fin, & qui laisse au Public un grand espace pour sortir. Telle était la disposition de la Salle, lorsque vivement sollicités par des personnes de la plus grande distinction, de faire construire des loges dans l'avant-scène, pour être louées à l'année, les Comédiens Italiens se déterminèrent à en supprimer les colonnes, pour satisfaire à l'empressement du Public, d'une part, & d'autre côté

pour ne point empiéter sur les secondes & troisièmes loges, tant la fureur des petites loges est devenue à la mode.

En conséquence, pendant les trois semaines de vacances de l'année 1764, les colonnes ont été jetées à bas, & ont été remplacées par trois loges de chaque côté, contenant chacune six places, & deux loges de soubassement pareilles à celles qui sont sous les balcons. Ces loges sont en saillie de sept à huit pouces sur le poteau où se termine le balcon, dont les places deviennent meilleures qu'elles n'étaient auparavant, & se terminent en plan circulaire du côté du théâtre. Leur décoration est la même que celle qui regne dans toute la Salle. Derrière ces nouvelles loges sont adroitement pratiqués des escaliers qui y conduisent & qui descendent sous le théâtre; ce qui rend la communication plus facile qu'elle n'était auparavant, parce que l'escalier du côté de la Reine, descendait seulement jusqu'en bas. Ce changement en a occasionné un général dans la Salle, qui a été repeinte & dorée de nouveau en entier; elle est présentement dans l'état le plus brillant. Tous les fonds des loges qui étaient en marbre de brèche violette, ont été peints en

damas jaune , ce qui fait un meilleur effet & est plus avantageux aux femmes. Il n'est resté du plafond que la corniche; le reste a été peint & changé.

Quand les colonnes étaient en place, un simple socle orné de rinceaux dans le goût antique qu'elles portaient, terminait la Salle: en y suppléant des loges, il a fallu changer la forme du plafond vers le théâtre; il se termine présentement en une voussure, au milieu de laquelle sont les armes du Roi, soutenues par quatre Vertus, la Force, la Justice, la Prudence & la Tempérance. Sur le plafond dans l'angle du côté de la Reine, est le Temple du Goût, où de petits Génies soutiennent les médaillons des Auteurs modernes qui ont travaillé pour ce théâtre (1); de l'autre côté sont des Génies tenant le haut d'une grande & vaste draperie, qui forme le rideau, & qui lorsqu'il est levé se joint aux pentes qui descendent le long des loges jusques sur le théâtre; au dessous des armes sur le rideau est Thalie,

(1) On n'y voit point ceux des Delisle, des Marivaux, des Boissi, des Favart; depuis longtemps ils sont placés au temple de l'immortalité.

tenant la devise , *castigat ridendo mores*, de la main droite ; de l'autre un masque accompagné de plusieurs petits Génies, dont un regarde à travers le masque, & lance un trait (emblème qui paraît très-propre à cette Muse, qui sous le masque lance des traits piquans) & les autres levent le rideau qui ferme l'entrée du Palais de cette Muse. Le Public, quoique regrettant l'ancienne avant scène, qui était le seul cadre que nous eussions à Paris dans nos Salles de Spectacles, a paru très-satisfait du nouvel arrangement qui n'a rien gâté à cette Salle.

Toutes les peintures & dorures ont été faites avec le plus grand soin. Le plafond & le rideau, qui sont à présent les morceaux les plus intéressans, sont très-bien imaginés. La draperie est d'une très-grande vérité ; l'étoffe, dont le dessus est une grande broderie d'or, & le dessous un velours cramoisi, est parfaitement exécutée. L'entrée du Temple de Thalie, à moitié découverte, dans le péristile duquel est une Cassolette jettant des parfums, soutenue par trois figures de femmes, fait un très-bon effet, parce qu'elle se lie avec la richesse de la draperie.

M. Girault, Architecte & Ingénieur-Machiniste des Spectacles du Roi, en survivance, qui fut chargé par M. le Duc d'Aumont en 1760, de la restauration & de l'embellissement de cette Salle, a fait en dernier ces changemens. M. Canot a peint & exécuté le plafond & le rideau qu'il a imaginés de concert avec M. Girault.

DEBUT DE LA SIGNORA SAVI,

Le 28 Mai la Signora Savi débuta pour les rôles de premiere Amoureuse, fut reçue à demi-part, & est morte au mois d'Avril 1766.

DEBUT DU SIEUR CAILLOT.

Le sieur Caillot débuta le 28 Juillet 1760, par le rôle de Colas dans NINETTE à la Cour, dans lequel il eut un succès qui n'a fait qu'augmenter chaque jour.

Les Comédiens donnaient alors leurs représentations au théâtre des Boule-

vards, où ils eurent la permission de donner des Bals pour se dédommager des frais qu'ils faisaient pour le rétablissement de leur Salle.

LA NOUVELLE TROUPE,

*Piece en un acte en vers, mêlée de chants
& de danses, 9 Août 1760.*

PIERROT, battant de la caisse, annonce l'arrivée du Sieur Brécourt, Chef de Troupe, qu'il annonce ainsi:

Le sieur Brécourt arrive exprès de Lombardie,

Pour établir en ce pays,

Un théâtre de Comédie.

Il recevra des Acteurs à tout prix,

Mais il veut que sur-tout, les femmes soient
jolies ;

Le sieur Brécourt, afin d'y parvenir,

Me charge de bien avertir

Qu'il permet les Amans & les tracasseries.

Julie, Rosalie, Hortense & Rosette

(1) Le théâtre représente une Salle de Comédie.

lui demandent à parler à cet Entrepreneur ; qui paraît , & devant lequel elles ne manquent pas de se chanter paille ; Madame Brécourt vient en faire autant à son mari , de ce qu'il reçoit des Actrices sans la consulter ; elle les congédie , & elles sortent en le menaçant de lui arracher les yeux. Un Maître de Ballet se présente , & s'annonce de cette manière :

Je suis une excellente emplette ;

J'ai parcouru les Terres & les Mers ;

De tout ce que j'ai vu , j'ai fait une gazette.

Je n'ai point employé la prose , ni les vers ;

J'ai voulu me servir d'un langage uniforme ,

Qui puisse être entendu chez les Peuples divers.

J'en retrace les mœurs , les vices , les travers ,

Je donne à cette histoire une nouvelle forme ,

C'est un tableau vivant des usages , des airs ;

Ils sont en action , au lieu d'être en maximes ;

En un mot , j'ai voulu réduire en Pantomimes

Les ruses dont l'amour se sert dans l'univers,

Et j'en fais des Ballets sublimes.

J'ai sur tous les climats composé des Sujets ;

Par exemple , j'ai peint une intrigue Espagnole.

Un Amant vient danser un pas bien langoureux,

Au

Au triste son de la viole.

Il trace dans ses pas son martyr amoureux ;
Au bout d'un certain tems une beauté divine
Ouvre une jalousie & se rend à ses vœux ;
Une échelle de corde aussi-tôt l'achemine ;
Je fais exécuter alors un pas de deux ,
Que l'Orchestre discret accompagne en *Sour-*
dine.

B R É C O U R T.

Pour un moment si glorieux ;
Une *sourdine* ici paraîtrait fort bisarre.
Le Français fait souvent sonner une fanfare
Pour annoncer qu'il est heureux.

On annonce une *Danseuse*, ensuite
une *Chanteuse*, qui font chacune l'es-
sai de leurs talens ; & pendant ces
deux scènes, Madame *Brécourt* ne cesse
de contrarier son mari, & d'agacer le
Maître de Ballet, qui lui répond sur
le même ton.

Justine arrive en chantant ; elle fait
ensuite le récit de son voyage, qu'elle
vient de faire par la *Diligence* pour
s'éloigner plus promptement de son
mari.

J U S T I N E.

J'étais avec d'honnêtes gens,

Tome VI.

S

Polis, attentifs, obligeans.

En femmes, nous avions d'abord deux Provençales,

Mere & fille, venant toutes deux à Paris;

La mere excitait tous nos ris,

Par ses leçons grammaticales.

Ma fille, vous allez voir les plus beaux esprits,

Comme moi, prenez garde à l'accent du pays,

Dans les syllabes principales.

En hommes, nous avions deux Juges Bas-Normands,

Un Officier Gascon, d'environ quarante ans;

La sœur d'un Avocat, précieuse & savante;

De plus un gros Prieur de la ville du Mans,

Qui revenait des eaux avec sa Gouvernante;

Les deux Normands parlaient de Procès appointé,

Le Gascon, d'intrépidité;

Les Provençales peu farouches,

Du matin jusqu'au soir, chantaient avec gaité;

Le gros Prieur ronflait d'un air de dignité,

Et la Gouvernante aux yeux louches,

Les avait sur son Maître incessamment tournés,

Et prenait son mouchoir pour écarter les mouches

Qui se plaçaient sans cesse sur son nez.
Le dernier jour vit naître une histoire tra-
gique ,
Les Normands disputant tous deux sur un
Procès ,
Pour trouver des raisons , firent beaucoup de
gestes ;
Dans la chaleur de leurs débats ,
Un coup de poing des plus funestes ,
Jetta la Provençale à bas ;
C'était la mere ; avec un grand fracas ,
Elle nous dit qu'elle était fort caduque.
Monsieur ; poursuivit-elle , en parlant au Gas-
con ,
Tuez-moi , sans façon ,
Cette vieille perruque.
Elle s'évanouit afin de nous toucher ;
Aussi-tôt la fille s'écrie ,
Eh ! ma mere ! ma mere ! arrête donc ! Cocher !
Messieurs, Messieurs ! de l'eau de la Reine
d'Hongrie ,
Le Pricur s'éveille en sursaut.
Qu'est-ce donc qui peut faire un si grand tin-
tamare ?
Alors le Gascon parlant haut ,
Se met à crier , gare , gare ,
Faites-moi place , il faut qu'en cet endroit

La vengeance éclatante aborde à pleines voiles.

Je veux du seul bout de mon doigt ,
Faire aller ce Normand visiter les étoiles.

— Moi , je vais t'apprendre à parler ,
Et dans l'instant te bien gauler ,
Repartit le Normand , d'une façon brutale.

Le Gascon le voyant fâché ,
Sut ralentir sa valeur martiale ,
Reculé , tombe , écrase un Serin panaché ,
Que caressait la jeune Provençale.

— Sandis , je savais bien que je tuerais quel-
qu'un ;

Cet événement m'est commun.

— Mon Serin que j'aimais autant qu'une per-
sonne !

Qui me consolera de son trépas ?

(*En accent Normand.*)

— Il ne faut pas que cela vous étonne ,
Cet Habitant de la Garonne
Ne s'entend à tuer que ceux qu'il ne voit pas.

Justine , pour donner une idée de
tous ses talens , chante un Pont-Neuf ,
& déclame alternativement avec Arle-
quin des vers pompeux de Tragédie ,
ce qui produit une scène très-comique ;
mais celle qui a paru la plus plaisan-
te , tant par la manière dont elle est

faite, que par celle dont elle est rendue, est celle d'un Payfan, cousin du Machiniste, qui vient se proposer en qualité de *Musicien*.

Le P A Y S A N.

Pour fardonner en bais car, en bais mol ;
Sangul'ois, j'valons un Rossignol
D'Arcadi' Royal' de musique,
Eh ! pargué, je ferions la nique
A tous tant qu'ils sont tous ; comptez qu'i-
rons nor' train,
Avant l'âge d'quinze ans, j'ons chanté dans
l' leutrain,
Et pis j'ons soufflé d' l'ogre, où j'ons fait des
merveilles,
Pis j'ons vu l'Opira, j'l'ons vu pu d'une fouas,
Et je m'souviens bin d'tout, j'crais entendre
les vouas
Corner encore à mes oreilles.
Les Acteurs étions bons, j'les ont examinés ;
Car, morgué, je ne fis pas bête.
Un biau Prince d'abord venait chanter du nez,
Sa Princesse d'un air honnête,
Les bras en l'air, les yeux tornés,
L'y répondait en chantant de la tête,
Et pis y avait un Roua,
Droit comme un Estafier.

Stila chantait d'la gorge , & pis y avait un
Chantre ,

Qui pour se donner l'air sorcier ,
S'battait les flancs , tirait la voix de son ventre ,
Ah ! qu'c'était biau ! morgué , dis-je , à part ,
moua ,

Si j'étions-là , je ferions dans not' centre.

Madame Brécourt lui demande quel
rôle il veut faire ;

Mais moi , j'n'fais qu'vous dire.

Tout e'qu'ous voudrais , un Amour , un Zer-
phire ,

Queuqu' Dieu , queuqu' Diable , un Héros ,
un Tyran ;

Queuqu'enchanteux , un' Nymphé d'bargerie ,

Une Princesse , une Furie ;

Le chouas m'est fort indifférent ,

J'allons si vous voulais essayer plusieurs rôles.

De l'Opéra j'ons r'tenu les paroles ,

Car j'ons acheté l'placard.

J'enfilerons les mots à ma mode , au hasard ,

Com'ça s'pratiqué. Un Prince Amant d'une
Princesse ,

Font un Moïneroque d'tendresse.

Mais il faut , s'il vous plaît , vous tenir à
l'écart.

(*En Haute-Contre.*)

Jarnigué, Princesse adorable,
Quand finirez-vous le tourment
D'un Héros déplorable ?

Si c'est un crime d'être aimable,
Ah ! qui des deux est plus coupable,
Vous de charmer si tendrement,
Moi, d'aimer si parfaitement ?

Ah ! qui des deux est plus coupable ?

Jarnigué, Princesse adorable,

Quand finirez-vous mon tourment ? (*Bis.*)

C'en est trop, terminons une ennuyeuse vie.

(*Il tire un petit couteau de sa poche.*)

(*En Basse-Taille.*)

Arrêtés, arrêtés, hélas ! quelle barbare envie !

Ah ! ne vous donnez point la mort,

Car vous feriez un grand tort

A la Princesse qui vous aime.

(*En Haute-Contre.*)

Qui m'aime ! juste ciel ! Dieux, queu bon-
heur extrême,

Murmurez . . . doux oisieux ;

Coulais, coulais charmants Zéphirs,

Volais, volais, ruisseaux,

Pour chanter mes plaisirs. (*Bis.*)

(*En Basse-Taille.*)

Ta tendre flamme est couronnée ;
 Je viens de la part des Enfers ,
 Pour ordonner ta destinée ;
 De deux parfaits Amans l'agriable Hymenée ,
 Doit effrayer tout l'Univers.
 Descendez , descendez d'lorlimp' Troupe im-
 mortelle ,
 Sortez de vos antres profonds ;
 Que les joyeux plaisirs , transformés en Dé-
 mons , (*Bis.*)
 Célébrent la terreur d'une flâme éternelle. (*bis.*)

(*En Chœur.*)

Chantons , chantons , sautons , sautons ,
 Triomphe , gloire ,
 Chantons , Cupidons ,
 Chantons la Victoire.

(*En Dessus.*)

Non , non , il n'est point de si joli nom ,
 Que le nom de la Victoire.
 Non , non , il n'est point de si joli nom ,
 Que celui de Cupidon ,
 De la Victoire & de la Gloire.

Madame Brécourt encourage le Pay-

fan, & Monsieur Brécourt demande les suffrages du Public, qu'il obtient facilement pour une Piece pleine d'excellentes plaisanteries. Elle fut faite par Messieurs Favart & Anseaume.

dans les circonstances où les Comédiens furent obligés de donner leur représentation sur le Boulevard, pendant que l'on réparait leur Salle de l'Hôtel de Bourgogne, où ils ne rentrent que le 8 Octobre, & dont ils firent l'ouverture par la nouvelle Jûte, Parodie de Tancrede, & par la Fortune au Village, Parodie de l'Opéra d'Eglé, précédée d'un Prologue, dans lequel ils implorèrent le secours de Monsieur de la Rapsodiere, Auteur Comique, qui leur promet des nouveautés en abondance. Ce Spectacle fut suivi de la Veillée Cochoise, nouvelle Pantomime, de la composition du Sieur Billoni, alors Maître de Ballets du Théâtre Italien.

Les Comédiens donnerent le 20 Septembre, la premiere représentation de l'Ecoffaïse, dont nous ne donnerons point l'extrait, attendu que ce n'est autre chose que la Piece de M.

de Voltaire mise en vers par Monsieur de la Grange; nous nous contenterons de rapporter la harangue qu'ils firent au Public à ce sujet.

Messieurs, oser remettre sous vos yeux, un Drame, que le premier Théâtre du monde vous a déjà présenté, avec ses succès ordinaires, est une entreprise dont nous ne pouvons dissimuler le danger. Il semble que séduits par quelques applaudissemens, dont vos bontés daignent chaque jour encourager notre faiblesse, nous voulions entrer en concurrence avec la Scène Française. Non, Messieurs, cet esprit de rivalité ne nous amene pas aujourd'hui devant vous; l'ambition de vous plaire nous anime seule; & nous ne craignons, à cet égard, aucune supériorité. Nous avons cru qu'un ouvrage, qui avait déjà pu vous amuser, pourrait, à la faveur du langage de la Poësie, piquer encore votre curiosité. Cet espoir nous a fait étouffer la voix de l'amour propre, qui ne pourra que souffrir beaucoup de la comparaison, si touchés de notre zele, vous ne daignez, Messieurs, pour quelques momens, oublier nos modèles. J'ai sans doute à craindre plus particulie-

rement à cette comparaison; & je sens que je n'ai jamais eu tant besoin de votre indulgence.

DEBUT DE SAVI.

Le Sieur Savi débuta le 15 Octobre 1760, par le rôle d'Arlequin dans la Dame invisible, & n'eut aucun succès. Il fut cependant plus applaudi le surlendemain dans Arlequin Sénateur Romain; mais il renonça prudemment à cet emploi, & fut reçu à pension pour celui de Docteur, & les rôles rompus qu'il a joués depuis, jusques à la clôture du théâtre en 1767, qu'il s'est retiré, après la mort de la Signora Savi, son épouse, qui avait été reçue pour les rôles d'Amoureuses, qu'elle jouait avec intelligence & vivacité.



LE PRÉTENDU.

*Comédie en trois actes en vers , mêlée
d'Ariettes , 6 Novembre 1760.*

UN riche Bourgeois de Paris , veut donner sa fille en mariage à un Provincial. Cette fille aime un jeune Officier , qui l'aime aussi ; le Pere n'en fait rien. Ces deux Amans se font part de leur situation , & tâchent réciproquement de ranimer l'espérance dans leurs cœurs. Le Pere vient , l'Amant disparaît ; scène entre le Pere & la fille sur le mariage qu'elle doit conclure avec le Provincial , & dont elle se défend de son mieux ; mais il faut obéir. Arrive son Maître à danser , suivi du jeune Amant , qui passe pour son Prevôt. Tandis que le Pere est un peu éloigné , nos deux Amans chantent , sur l'air de leur menuet , qu'ils continuent toujours de danser , quelques vers sur l'embarras où ils se trouvent. Enfin , le Pere surprend l'Amant aux pieds de sa fille ; le Maître à dan-

ser s'enfuit, & le Pere arrête le Prevôt, qui n'ayant plus de défaite, est obligé d'avouer son amour. Le Pere lui dit qu'il est très-fâché de le refuser; mais que tout est arrêté pour le mariage de sa fille avec un autre. Les deux Amans cherchent en vain à l'attendrir, & l'acte finit. La scène du menuet, quoique imitée du Bal Bourgeois, Opéra - Comique, n'en a pas moins été applaudie.

Au second acte l'Amoureuse propose à Marine, sa Suivante, de passer devant le Provincial pour sa Maîtresse & elle-même pour sa Soubrette. Le Pere, qui est sorti, leur laisse le tems d'exécuter leur stratagème. Le Provincial arrive, très-empressé de voir sa prétendue. Marine, sous le nom de sa Maîtresse, qui l'accompagne comme Soubrette, paraît très-aimable aux yeux du Provincial, qui croit voir en elle une Déesse; l'émotion qu'elle sent à sa vue, la fait tomber entre les bras de sa Suivante, qui la ramene à son Appartement. Le Provincial resté seul, s'applaudit de l'effet que sa présence vient de produire sur le cœur de sa Prétendue. La fausse Soubrette revient; le Provincial lui demande des nouvel-

les de sa Maîtresse, lui fait le portrait des plaisirs & des amusemens de son pays. La Soubrette lui fait à son tour celui de la maniere dont les maris & les femmes vivent à Paris; cette peinture révolte le Prétendu, que la fausse Soubrette laisse à ses réflexions. Le Pere revient, embrasse son gendre, & lui demande s'il a vu sa fille, & s'il en est content. Celui-ci répond qu'il a tout lieu de l'être; mais qu'elle a une Soubrette, dont les discours ont un peu choqué sa délicatesse. Ensuite il lui apprend que sa vue a causé tant d'émotion à sa fille, qu'elle est un peu malade; le Pere se fait conduire à l'Appartement qu'il lui a destiné, & va chez sa fille, qui se présente dans le moment, appuyée sur Marine, en se plaignant beaucoup. Le Pere veut envoyer chercher un Chirurgien, Marine dit que celui de la Malade est à la campagne; mais qu'un jeune Médecin a promis de venir dans le moment. Le Galant de la Demoiselle est ce Médecin; qui arrive, lui tâte le pouls, & devine que chez elle le cœur est attaqué. L'accès de la Malade redouble, le Médecin presse le Pere de la soulager, en lui accordant celui qu'elle

aime; embarras du Pere, instances du Médecin & de Marine, & l'acte finit. On voit que le déguisement de l'Amoureux en Médecin n'est pas plus nouveau que les stratagêmes précédens.

Le troisieme acte commence de la maniere la plus ingénieuse, & prête de grands effets à la Musique. C'est l'Amoureuse, l'Amant Médecin, & Marine, qui entrent sur la scène l'un après l'autre, en faisant chacun une comparaison, & en s'unissant ensuite par un Trio, qui est de la plus grande beauté; on laisse Marine seule lorsqu'on entend le Provincial. Il fait de nouvelles protestations d'amour à cette Soubrette, qui reprend alors le rôle de Maîtresse, & qui le prie de différer encore leur mariage de quelques jours. Il est étonné, & demande les raisons de ce délai. Elle lui avoue enfin sa supercherie. Le Provincial, que la Maîtresse, sous l'habit de Soubrette, a déjà indisposé contre-elle, n'est point fâché de ce qu'elle ne l'aime point, & se résout à partir la nuit suivante, sans que le Pere n'en sache rien. Marine paraît le regretter; & ce

sentiment le touche au point, qu'après quelques réflexions, il veut bien convenir de l'épouser, & lui donne rendez-vous sur le minuit pour partir ensemble. Le Provincial seul, chante une Ariette sur les différentes qualités qui plaisent dans les trois conditions des femmes. L'Amoureuse, contrefaisant toujours la Soubrette, vient trouver le Provincial. Leur entretien se termine par un Vaudeville sur les peines qu'on a dans le mariage, lorsqu'on ne s'aime point. L'Amoureuse instruit son Pere, du dessein que le Provincial a formé d'enlever Marine; ils sortent tous deux dans le dessein de se venger. Marine vient au rendez-vous; & en attendant le Provincial, elle chante une nouvelle Romance très-jolie. Cependant le sommeil la gagne; le Pere qui survient, la fait remonter à sa chambre, & attend le Provincial, qui frappe à la porte & le prend pour la Soubrette, dont le Pere contrefait la voix. A la vue de la méprise, il cherche à se justifier, & sa fille vient se joindre à lui; le Pere vaincu par ses instances, lui accorde celui qu'elle aime, qui paraît aussi-tôt; ce mariage arrêté.

té, Marine refuse de suivre le Provincial que l'on renvoie en lui souhaitant un bon voyage.

Quoique les situations de cette Piece n'offrent rien de neuf, elle ne laissa pas que de faire plaisir, parce qu'elle est théâtrale, & qu'elle fut très-bien jouée. Elle est du Sieur Riccoboni fils, & la Musique de Monsieur Gaviniez, célèbre par son talent pour le Violon; on y applaudit plusieurs airs très-agréables, & qui ne nuisaient point au succès de la Piece, qui eut dix-neuf représentations.



LES CAQUETS.

*Comédie en trois actes en prose ,
4 Février 1761.*

LE premier acte se passe dans la maison d'Adrien. Madame Griffon, Mademoiselle Nanette, & Monsieur Belhomme sont chez lui pour signer le contrat de mariage de Babet, qui passe pour sa fille; Marotte & Catherine, Revendeuses à la Toilette, & cousines d'Adrien, y sont aussi. Tous ces personnages, assis en cercle, causent, en attendant l'arrivée du Pere & du Marié. Les Revendeuses trouvent que Dubois ne montre pas assez d'empressement pour sa prétendue, & surtout le blâme de n'avoir pas encore apporté les présens de nôce. Madame Griffon en prend le parti, & trouve mauvais qu'on parle mal d'un garçon qu'elle protege, & qui est le filleul de son mari. Les Revendeuses répondent par des traits peu mesurés. Madame Griffon se fâche, & elle est sur le point de s'en aller, lorsqu'Adrien & Dubois arrivent. D'abord ils font

honnêteté à Madame Griffon & à sa Compagnie. Les Revendeuses sont fort choquées, prétendant que dans une assemblée de cette nature, les Parens sont les premiers auxquels on doit faire attention. Elles se fâchent encore davantage, quand on les prie de se reculer un peu, afin que Dubois trouve place auprès de Babet. Elles veulent rester à leur place, & prétendent qu'on fasse reculer les autres. On a beau leur représenter que Madame la Procureuse mérite des égards & du respect, elles n'en veulent rien croire. Madame Griffon les trouve fort impertinentes. Marotte lui répond avec vivacité & en termes si offensans, que Madame Griffon prend le parti de s'en aller absolument, & emmene avec elle Mademoiselle Manette. On fait tout ce qu'on peut pour les retenir; mais inutilement, & tout le monde les fuit pour les reconduire & les apaiser.

Marotte & Catherine demeurent seules, & sont contentes d'avoir eu l'avantage, puisque le champ de bataille leur est demeuré; lorsqu'Angélique arrive, pour essayer la Robe de nôce. On la voit; on la trouve trop riche; Angélique leur dit qu'elle a fait cet

ouvrage avec bien du chagrin ; on lui en demande la raison ; elle avoue qu'elle aime Dubois qui aurait été son mari, si elle avait eu du bien, & qui ne l'a quittée pour Babet, que parce qu'il trouve chez celle-ci deux mille écus en mariage. Marotte est révoltée d'apprendre qu'Adrien donne une pareille somme à une fille qui ne lui appartient pas, tandis qu'il a des parens à qui son héritage doit revenir naturellement. On la prie de s'expliquer là-dessus ; après s'être un peu défendue, elle confie à Catherine & à Angélique qu'Adrien n'avait jamais eu qu'une fille qui était morte à Rouen, d'où il était revenu avec Babet, qu'il a toujours fait passer pour sa fille, quoiqu'elle ne le soit pas. Comme on refuse de la croire, elle montre l'extrait mortuaire de la petite fille, qu'elle a fait venir, pour être plus assurée de la vérité de ce fait, qui lui avait été autrefois confié par sa mere. Lorsqu'on lui demande qui peut être Babet, elle avoue qu'elle ne fait pas où Adrien l'a prise ; mais elle proteste que ce n'est pas sa fille. Angélique, à cette nouvelle, conçoit quelque espérance, que si l'on vient à le savoir, le mariage de

Babet pourra se rompre, & que Dubois lui reviendra. Elle part pour aller chez Madame Griffon achever une Robe, & toutes les trois se quittent, Marotte leur disant de se taire sur ce qu'elles viennent d'apprendre, & les deux autres assurant qu'elles n'en parleront jamais.

Le second acte se passe dans la rue, devant la maison de Madame Griffon. Elle sort de chez elle en racontant à Dubois ce qu'elle vient d'apprendre au sujet de Babet. Elle lui fait concevoir qu'on ne doit plus penser à une fille dont on ne fait pas l'état. Dubois désespéré, lui demande d'où elle fait cette nouvelle. Madame Griffon refuse de trahir la confiance de ceux qui l'ont instruite, & se retire fort piquée des questions de Dubois. Elle lui dit qu'elle a déjà écrit à son Pere que les affaires sont changées, & qu'elle ne fera aucun usage du consentement qu'il avait envoyé pour le mariage de son fils.

Dubois au désespoir, voit revenir Babet, qui l'aborde d'un air content, & à qui il n'ose dire ce qu'il vient d'apprendre. Babet s'apperçoit de son air triste & embarrassé; elle le presse de lui en

apprendre la cause; Dubois déclare en tremblant, que l'on assure qu'Adrien n'est pas son Pere. Babet l'écoute en riant, parce qu'elle ne peut pas s'imaginer qu'il y ait aucun doute sur sa naissance; mais elle veut savoir d'où est venue cette nouvelle. Dubois, en la conjurant de n'en point parler, lui fait entendre qu'il l'a apprise de Madame Griffon; Babet furieuse veut aller sur-le-champ demander à Madame Griffon l'explication d'un semblable discours; Dubois fait tous ses efforts pour l'en dissuader, mais inutilement. Enfin, il la prie de ne pas dire qu'elle tient de lui cette nouvelle; ce que Babet promet. Dubois se retire, voyant arriver Madame Griffon. Babet dès le premier mot, dit que Dubois lui a appris ce qu'elle a dit d'elle. Madame Griffon en convient, déclarant savoir tout cela d'Angélique; celle-ci, qu'on appelle, avoue l'avoir entendu dire à Marotte; laquelle arrivant dans le moment, avec Catherine, sur les reproches que lui fait Babet, reproche elle-même à Angélique d'avoir divulgué ce secret, pour faire rompre le mariage de Dubois, dont elle est amoureuse. Le jeu de cette dispute perd dans le récit, &

ne peut être bien senti que sur la scène. Toutes les femmes se retirent chacune de leur côté, fort piquées les unes contre les autres, d'avoir été mêlées dans ce caquet. Marotte reste avec Babet, à qui elle fait une espèce d'excuse à sa manière, de ce qu'elle a dit d'elle, sans cependant se dédire. Babet fort chagrine, dit à Dubois qui arrive avec Monsieur Belhomme, que le fait est éclairci, & qu'elle voit bien qu'Adrien n'est pas son Pere. Monsieur Belhomme se rappelle quelques discours d'Adrien, qui le confirment dans cette idée. Marotte fait envisager à Babet, que les parens d'Adrien feront leurs efforts pour que son héritage ne passe pas dans les mains de Babet. Monsieur Belhomme, voyant les deux Amans dans l'affliction, propose un accommodement à l'égard de la dot. Il promet de faire Babet son héritière, & de lui assurer sa succession par contrat de mariage; il dit que son revenu monte à cinq mille livres; ce qui est beaucoup plus considérable que le bien d'Adrien. Les Amans reprennent quelque espérance, lorsqu'Adrien arrive. Celui-ci, sur les questions qu'on lui fait, convient que Babet n'est pas sa fille;

il ajoute que son Pere est un riche Négociant de l'Inde, duquel il n'avait reçu aucune nouvelle depuis plus de dix ans, & qu'il avait cru mort; mais qu'il venait d'apprendre que ce Négociant était arrivé à Paris, & le cherchait par-tout. Marotte écoute cette nouvelle avec plaisir, & sort pour l'aller dire à tout le monde. Dubois & Babet sentent renaître leur joie; & tous rentrent chez Adrien, pour avoir une entiere explication de ce fait.

Le troisieme acte se passe sur un Pont de la Seine, d'où partent les Bateaux pour Rouen. Monsieur Renauld, suivi de Menachem, avec lequel il est venu à Paris, ordonne à un Valet qui le suit, de s'informer dans le quartier, où peut être la demeure d'Adrien. Menachem lui demande la raison pour laquelle il montre tant d'empressement de trouver cet homme. Monsieur Renauld lui répond, qu'ayant été obligé de partir pour l'Inde, il y a douze ans, sa femme, qu'il a perdue depuis, l'avait accompagné; mais que n'osant exposer sa fille, en bas-âge, au mouvement de la mer, il l'avait laissé en garde à cet Adrien, qui demeurait alors à Rouen,

&

& qui depuis est venu demeurer à Paris. Pendant cette conversation, ils voyent Marotte, qui sort de sa maison; & Monsieur Renaud lui demande si elle ne pourrait pas lui apprendre la demeure d'Adrien. Marotte lui répond qu'elle est fort en état de l'en instruire, puisqu'elle est sa cousine germaine; mais qu'Adrien est actuellement dans l'embarras que lui cause le mariage de sa fille. Monsieur Renaud, demande quelle est cette fille? Marotte lui raconte qu'Adrien l'a fait longtemps regarder comme telle; mais qu'elle ne l'est point; que la famille d'Adrien, informée de cela, n'avait pas voulu laisser aller la chose plus loin; enfin, son caractère médisant lui fait tenir des discours capables de jeter dans l'esprit de Monsieur Renaud, de violens soupçons sur la vertu de sa fille. Elle s'aperçoit de son trouble, & lui demande s'il ne connaît pas ce riche Négociant, qu'on dit être le pere de Babet. M. Renaud convient qu'il le connaît; mais pressé par Marotte, qui soupçonne que ce pourrait être lui même; il s'en défend; & pour se débarrasser des questions qu'on lui fait, il dit qu'elle est la fille

de son compagnon de voyage. Marotte reconnaît ce dernier pour ce Juif qu'elle a vu, dans les Caffés, vendre des lunettes d'Angleterre. Monsieur Renaud se retire fort troublé; Menachem le suit, & Marotte reste seule, riant de ce qu'elle vient d'apprendre. Catherine & Angélique surviennent & lui demandent la cause de sa gaieté. Marotte leur conte, en étouffant de rire, qu'elle a vu le Pere de Babet. On refuse d'abord de la croire; mais elle assure qu'elle dit la vérité; qu'elle a parlé au Pere de Babet; que c'est ce Juif, que c'est lui-même & qu'il en est convenu. Monsieur Belhomme & Dubois arrivent, les Revendeuses leur font des plaisanteries équivoques sur le Pere de Babet, qu'elles croient connaître. Enfin Angélique explique à Dubois, qui est ce Pere, & sort en lui disant combien elle est affligée des discours que cette aventure va produire. Marotte & Catherine s'en vont en plaisantant sur les bonnes lunettes dont Dubois fera pourvu à l'avenir. Dubois reste interdit; & Monsieur Belhomme, persuadé par les discours que ces trois femmes viennent de tenir, lui dit que

le mariage est à présent impraticable de toutes façons. Babet arrive d'un air content & fort impatiente de voir son Pere; elle est étonnée de la tristesse où Dubois est plongé; il voudrait lui en expliquer la cause, & ne peut proférer que des mots entrecoupés. Enfin, Monsieur Belhomme montre le Juif à Babet, en lui disant que c'est son Pere. Babet confondue, s'enfuit, sans oser le regarder. Cette fuite étonne Adrien & Monsieur Renaud, qui rappellent inutilement Babet. Ils en demandent la raison. Dubois & Monsieur Belhomme leur expliquent la cause de son chagrin. La chose s'éclaircit peu à peu. Dubois apprenant enfin que Babet est fille de Monsieur Renaud, entre en courant chez Adrien, Marotte & Catherine surviennent avec Angélique; les deux premières font compliment à Menachem de la jolie enfant qu'il a retrouvée; Angélique les blâme de rire du malheur de Babet, dont elle paraît touchée. Dubois revient, conduisant Babet, à qui il dit, transporté de joie, d'embrasser son Pere. Lequel, demande naïvement Babet? Monsieur Renaud l'embrasse; elle reçoit avec beaucoup de respect &

de joie les marques de tendresse de son Pere ; elle montre de la rancune pour les Revendeuses ; Angélique l'assure en pleurant, qu'elle est charmée de son bonheur. Monsieur Belhomme propose de l'épouser, pour la consoler de la perte de Dubois ; & Monsieur Renaud consent au mariage de sa fille.

Cette Comédie ingénieuse, est tirée de Monsieur Goldoni ; mais on n'en doit pas avoir moins d'obligation à Monsieur Riccoboni, fils, qui l'a mise si avantageusement sur notre théâtre, & l'a si bien ajustée aux mœurs de notre petite bourgeoisie. Tous les caracteres, quoiqu'en petit, y sont traités avec la plus grande vérité, & le dialogue nous en a paru si vif & si serré, que nous n'avons osé en rapporter le moindre détail, dans la crainte d'être séduits par la quantité de traits qui se succèdent, & de copier ainsi toute la Piece, en voulant présenter tous les traits agréables. Elle eut trente représentations, & quoiqu'on la remette très-souvent, on la voit toujours avec le même plaisir.

*RETRAITE DE MARIE**LABORAS DE MEZIERE.*

Marie Laboras de Meziere, qui avait débuté, & avait été reçue en 1734, pour les rôles de premiere & seconde Amoureuse, se retira à la clôture de 1761. Cette Actrice est née à Paris, a épousé François Riccoboni, & s'occupe maintenant à composer des Romans, qui font les délices du Public. Elle est actuellement l'Auteur qui se soit le plus distingué dans ce genre, dans lequel elle écrit avec beaucoup d'exactitude, de délicatesse, & d'une maniere qui lui est tout-à-fait propre. Ses ouvrages qui ont eu le plus de succès, sont le Marquis de Creci, les Lettres de Fanni Butteler, & sur-tout celles de Catesbi.



S O L I M A N II,
O U L E S S U L T A N E S.

*Comédie en trois actes, en vers libres,
9 Avril 1761. (I)*

SOLIMAN ouvre la scène avec Osmin, Chef des Eunuques ; il est sur le point de voir partir Elmire, qu'il aime, ou plutôt qu'il croit aimer ; & il fait part à Osmin du chagrin que va lui causer cette séparation. Il avait le droit de la retenir dans son Sérail ; mais il a été assez généreux pour la laisser maîtresse de son sort, dans l'espérance de n'obtenir son cœur que d'elle-même. Osmin fait entrevoir au Sultan que rien n'est désespéré, & qu'Elmire craint peut-être son départ autant que lui-même.

S O L I M A N.

Sur quoi le juges-tu ?

O S M I N.

Sur ce qu'elle est femme

(I) Le théâtre représente les Appartemens intérieurs du Sérail.

Sur des distractions avec art ménagées ;
Des négligences arrangées ,
Un hafard préparé , qu'on place heureuse-
ment ;
Et de petites maladresses ,
Faites le plus adroitement , &c.

Ensuite il établit ainsi le caractère
de Soliman.

Vous n'estimez un bien que parce qu'il vous
côte ;
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux ,
Vous vous en détachez ; & qu'elle soit sévère ;
Vous gémissiez , cela vous désespère ,
On ne fait trop comment vous rendre heu-
reux.

Il passe ensuite aux difficultés que
lui donne le soin de contenir les fem-
mes du Sérail , & place adroitement
le portrait de Roxelane.

Entr'autres nous avons une jeune Française ,
Vive , étourdie , altière , & qui se rit de tout.
Elle vit sans contrainte , & n'est jamais plus
aise ,

Que quand elle me pousse à bout.

• • • • •
Quand je la gronde , elle chante , elle danse

Me contrefait, vous contrefait aussi,
 C'est celle-la qui n'a point de souci,
 Qui ne cherche point à vous plaire.

Elmire paraît, ses adieux sont tendres ; mais l'Auteur s'est bien gardé de la rendre trop intéressante, & il a fait connaître par des *à parte* que cette Espagnole avait plus de vanité que d'amour. Lorsqu'elle se croit sûre du cœur de Soliman, elle accepte ses présens, & consent à rester ; fiere de son triomphe, elle ne balance plus à montrer à son Amant tous les sentimens dont elle paraît pénétrée, & elle le quitte pour contremander les apprêts de son départ.

OSMIN, *après qu'elle s'est retirée.*

Seigneur, je vous fais compliment,
 Vous êtes, je le vois, dans un ravissement.

S O L I M A N, *mécontent.*

Non, je n'aurais jamais pu croire,
 Qu'elle eût cédé si promptement. . .

Elmire revient avec un habit plus galant ; c'est un des présens de Soliman ; & elle s'en est parée pour lui plaire. Le Sultan fatigué de l'excès de

tendresse & des louanges fades que lui prodigue la sensible Espagnole, ordonne à Osmin de faire venir Délia, célèbre Cantatrice de Circassie, & depuis peu arrivée au Sérail. C'est sous le prétexte d'amuser Elmire; mais en effet pour se dérober lui-même à l'ennui. Osmin introduit Délia; elle chante, & Soliman paraît enchanté de sa voix. Il lui donne beaucoup d'éloges. L'Espagnole, outrée de dépit, quitte la scène.

Osmin vient dire qu'il ne tient plus à l'indocilité de la petite Esclave Française. Elle paraît.

R O X E L A N E.

Ah! voici, grace au Ciel, une figure humaine.

Vous êtes donc ce sublime Sultan,
De qui je suis Esclave? Hé bien, prenez la
peine,
Mon cher Seigneur, de chasser à l'instant
Cet oiseau de mauvais augure.

S O L I M A N.

Vous n'êtes pas en France;
Ayez l'esprit plus liant & plus doux;

T V

Et croyez-moi , foumettez-vous.
On punit au Sérail le caprice & l'audace.

R O X E L A N E.

Ce discours a fort bonne grace.
Qu'un Empereur Turc est galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des
femmes ,

Vous devez enchanter leurs âmes ;
En vérité , c'est avoir du talent ;
Mais , mais , je vous trouve excellent.
Et de vos volontés , voilà donc le Ministre ?
Respectons ce Magot , avec son air sinistre ;
Aveuglément nous devons obéir ;
Il a vraiment de brillants avantages.
Ah ! Si vous le payez pour vous faire haïr ,
Il ne vous vole pas ses gages.

Le reste de la scène est écrit avec la même légereté , & le caractère de Roxelane n'est pas moins séduisant pour les Spectateurs que pour Soliman qui s'en laisse surprendre sans s'en appercevoir.

Au second acte , Soliman seul , fait en fumant sa pipe , quelques réflexions sur le caractère singulier de Roxelane , qu'il oppose à celui d'Elmire , si tendre , si respectueuse. Ce Prince qui a

fait inviter Roxelane à venir prendre du Sorbet avec lui, apprend par Ofmin qu'elle refuse cet honneur. Elle entre sans se faire annoncer. Le Sultan en est surpris; mais il l'excuse. Il continue de fumer; elle lui demande sa pipe, il l'a lui présente, elle la jette. Le premier mouvement du Sultan, est de s'offenser de ce manque de respect. Il finit par en rire.

R O X E L A N E.

Et comment voulez-vous, Monsieur, qu'on vous corrige ?

S O L I M A N.

Me corriger ! de quoi donc s'il vous plaît ?

R O X E L A N E.

De quoi ! de quoi ! ces Sultans me font rire ;
Ils pensent que sur eux, nous n'avons rien à dire,

Je prends à vous quelque intérêt.

Croyez-moi, bannissons la gêne ;

L'amitié me conduit ; quand ce serait la haine,

Vous pourriez y gagner encor.

La haine est franche, elle vaut un trésor ;

Nous devons lui prêter l'oreille.

Un ami par pitié, faiblement nous conseille ;

T vj

Notre ennemi connaît tous nos défauts.

D'une gloire usurpée, il distingue le faux.

L'amitié dort, la haine veille.

Consultez-la, vous qui voulez régner.

L'orgueil nous trompe, eh ! faut-il l'épargner ?

Non.

S O L I M A N, *à part.*

Cette femme est étonnante !

Quelques Critiques ont accusé l'Auteur d'avoir mis de la prétention dans cette tirade, & n'ont pas senti qu'elle était nécessaire pour préparer la solidité des raisonnemens que Roxelane fait au troisieme acte, & pour répondre à ces vers.

Ah ! telle est Roxelane en sa frivolité ;

Sa raison perce à travers sa gaieté.

D'un nuage léger, c'est l'éclair qui s'échappe ;

Et dont la lumière nous frappe.

Le Sultan propose à souper à Roxelane, qui le refuse ; mais elle lui offre à lui-même un dîner, qu'il accepte ; elle le congédie alors, & lui dit d'aller vaquer aux soins de son Empire : lorsqu'il est parti, elle fait inviter à ce dîner, de la part du Sultan, Elmaire & Délia ; la premiere arrive avec

Osmin, qu'elle prie de lui être favorable. Roxelane, qui était sortie pour donner ses ordres, revient, écoute sans être apperçue leur conversation, & plaisante agréablement sa Rivale sur les petites ruses qu'elle employe pour obtenir le cœur de Soliman, qu'elle lui cède volontiers. Délia arrive à son tour, accoutumée à ne voir qu'un Maître dans un Amant; elle dit:

Qu'on doit devant son Maître,
Rester toujours dans la soumission;
Le silence, l'attention.

La nature a borné notre être;
Pour un Amant le Ciel nous a fait maître.

Qu'il soit Sujet, ou Souverain;
Il a les mêmes droits; enfin nous devons
être,

Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves,

E L M I R E.

Compagnes,

R O X E L A N E.

Maîtresses, &c. &c.

Ce seul vers fait connaître le caractère des trois Rivaies.

ELMIRE, à part.

Son insolence me rassure ;
Elle en fera punie , & je ne crains plus rien :

Et ce monologue adroit empêche Elmire de se livrer à une jalousie , qui aurait jetté de la tristesse , & peut-être du trouble dans un repas dont la gaieté devait être l'ame.

Soliman qui s'attendait à un tête-à-tête avec Roxelane , est surpris de voir Elmire & Délia , au milieu desquels on le fait asséoir. Délia chante pendant le repas , & Roxelane chante à son tour , en s'accompagnant d'une harpe , *l'air de maudit Amour* , qui semble avoir été fait pour les paroles suivantes :

O vous que Mars rend invincible ;
Voulez-vous être au rang de Dieux ?
Défendez-vous , s'il est possible , s'il est possible ,
D'être esclave de deux beaux yeux.



Vous triomphez par la victoire ;
Mais tout l'éclat de votre gloire ,

S'anéantit devant l'amour ,
Et vous cédez à votre tour ,
O vous que Mars , &c.



Le Sultan , hors de lui-même , se lève , s'approche d'elle , & lui témoigne le plaisir qu'il éprouve à l'entendre.

R O X E L A N E.

Oh ! vous auriez encor plus de contentement ,
Si vous voyez danser Elmire.

Elmire danse , pendant que Roxelane continue à jouer de la harpe , & qu'elle chante un Duo avec Délia. Ce moment offre un tableau voluptueux & théâtral. Soliman , qui ne voit , qui n'entend plus que Roxelane , regarde s'il n'est pas apperçu d'Elmire ; il prend un mouchoir de soie qui pend à sa ceinture , & le donne en cachette à Roxelane ; elle reçoit le mouchoir , & le met entre les mains de Délia.

S O L I M A N.

Quel mépris !

D É L I A.

Quel bonheur !

E L M I R E.

J'expire.

Soliman , après un moment de silence , arrache le mouchoir de la main de Délia & le porte à Elmire , en lui disant :

Elmire ! il est à vous ; oui je déclare Elmire...

E L M I R E.

Ah ! je renaiss.

SOLIMAN , à *Roxelane*.

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir. Ingrate tu me braves ;
Qu'elle soit mise au rang des plus viles Esclaves.

Roxelane est emmenée par quatre Eunuques noirs. En sortant, elle garde la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent , excepté Osmin , que Soliman retient , & Elmire , qui s'éloigne dans le fond du théâtre. Il sort du côté opposé à Elmire , qui voyant que Soliman ne la suit point , se retire avec douleur.

Elmire commence le troisieme acte. Elle craint que la Française ne l'em-

porte sur elle. Elle projette de la perdre; cependant elle condamne ce sentiment de vengeance. Soliman entre agité & inquiet. Il adresse la parole, tantôt à Elmire, tantôt à Osmin; ses discours qui n'ont pas de suite, annoncent l'état d'une ame entraînée par une passion violente, qui l'agite d'autant plus, qu'il fait tous ses efforts pour la vaincre. En jurant à Elmire l'amour le plus tendre, il ne cesse de parler de Roxelane. Eh! laissons Roxelane, lui dit l'Espagnole.

Pour rassurer Elmire, il lui donne Roxelane pour Esclave, & la laisse maîtresse de son sort. Elmire qui l'accepte avec joie, dit:

Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je veux.

S O L I M A N.

Que voulez-vous?

Il fait cette interrogation d'un ton à faire sentir combien il s'intéresse encore pour elle. Cependant il l'envoie chercher pour l'accabler de reproches, & l'humilier, en la rendant témoin de son amour pour Elmire. Roxelane arrive en habit d'Esclave,

& se cachant le visage. Soliman la croit pénétrée de douleur. Pour l'accabler davantage, il affecte des transports encore plus ardens pour Elmire. Mais quelle est sa surprise, lorsque tout-à-coup il voit rire Roxelane. Outré de colere contre elle, il fait retirer Elmire, pour ne pas laisser éclater en sa présence toute l'indignation qu'il conçoit contre cette Esclave superbe. Roxelane soutient les reproches du Sultan avec une fermeté & une dignité qui l'étonne, sans démentir sa gaieté naturelle, elle lui dit les choses les plus fortes. Soliman frappé de voir tant de solidité dans l'esprit d'une femme, qu'il ne croyait que frivole, en devient plus épris, & la presse de faire son bonheur. Roxelane, sans lui rien promettre, lui laisse entrevoir cependant quelque espérance.

Oubliez, lui dit-elle.

Oubliez votre autorité,

Obtenez un cœur de lui-même.

.

Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,

J'aimerais par orgueil ou par timidité,

Je dois m'épargner cette injure,
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

Soliman la lui donne sur le champ,
Roxelane touchée de la générosité du
Sultan, paraît émue, & lui demande la
permission de se retirer, en lui disant :

Osmin vous apprendra,
Ce que n'ose dire ma bouche.

Le Sultan qui se flatte d'avoir enfin
soumis le cœur de cette Française,
se livre au plus doux espoir. On lui
apporte une lettre d'Elmire, il lit :

Une Saïque préparée,
Pour jamais éloigne de ces lieux
L'Esclave que tu m'as livrée.

Le Sultan effrayé de ce départ pré-
cipité, commande que l'on courre après
elle. On ramene Roxelane. Elle com-
mence par excuser sa Rivale aux yeux
de son Amant. Elle lui avoue enfin qu'il
a su toucher son ame & lui fait cet
aveu, avec une espece de dépit contre
elle-même. Soliman enchanté, se croit
déjà certain de son bonheur. Arrêtez,
lui dit Roxelane.

L'amour aime sa liberté,
Il veut encor l'égalité,

Votre pouvoir emporte la balance.

Mon très-auguste Souverain ,

Me prendrait aujourd'hui pour me quitter de
main ,

Et je dois m'affurer contre son inconstance.

Il ne m'obtiendra point , sans être mon époux.

S O L I M A N .

Quoi ! Roxelane , y pensez vous ?

R O X E L A N E .

Si mon Amant n'avait qu'une chaumiere ,

Je voudrais partager sa chaumiere avec lui.

.

Mais mon Amant possède un trône ,

Si je ne le partage , il n'est pas mon
Amant.

.

S O L I M A N .

Mais un Sultan ,

R O X E L A N E .

Peut tout.

S O L I M A N .

Mais nos Loix ,

R O X E L A N E .

Je m'en mocque.

S O L I M A N.

Le Muphty , le Vifir , l'Aga ,

R O X E L A N E.

Qu'on les révoque.

S O L I M A N.

Mon Peuple.

R O X E L A N E.

A-t-il le droit de gêner votre cœur ?

Vous le rendez heureux , il vous défend de
l'être ;

Est-ce à lui de borner les defirs de fon Maître ,
De lui marquer les degrés du bonheur ?

Epoufe d'un Sultan , une femme estimable ,
Qui fait affeoir la tendre humanité

A coté de la Majesté ,

Qui tend à l'infortune une main fecourable ;
Adoucit la rigueur des loix ,

Protége l'innocence , & lui prête fa voix ;

Aux yeux de fes Sujets , le rend-elle coupable ;
Sans cefse avec activité ,

Elle étudie , elle remarque

Ce qui nuit , ce qui fert à votre autorité ,
Vous présente la vérité ,

Le premier befoin d'un Monarque ;

En la montrant dans tout fon jour ,

Elle fait l'embellir des rofes de l'amour.

On vient apprendre à Soliman qu'Elmire désespérée du triomphe de sa Rivale, se dispose à partir; il répond qu'il l'a plaint, & il ordonne qu'on la comble de ses bienfaits; il commande ensuite à Osmin d'aller déclarer à tous les Ordres de son Empire, qu'il est déterminé à épouser Roxelane, à qui il s'adresse ensuite :

Ils vivront sous vos loix, ils seront trop heureux ;

Vous m'enseignez la douceur, la clémence ;

Et d'une équitable puissance ,

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.

D'un Souverain le règne ne commence

Que du moment qu'il connaît la vertu.

Il ne manque à Roxelane, pour mériter le cœur du Sultan, qu'elle a déjà obtenu, que de lui montrer la générosité du sien. Elle lui dit :

A ton tour tu vas me connaître.

Je t'aime Soliman, mais tu l'as mérité ;

Reprends tes droits, reprends ma liberté ,

Sois mon Sultan, mon Héros & mon Maître.

Tu me soupçonnerais d'injuste vanité ;

Va, ne fais rien que ta loi n'autorise ;

Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,

Et je veux un Amant qui n'ait point à rougir.

Tu vois dans Roxelane une Esclave soumise.

S O L I M A N.

Par de tels sentimens le Trône vous est dû.

R O X E L A N E.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,

Pour la rendre plus signalée,

Aux femmes du Sérail je donne la volée.

S O L I M A N, *en lui présentant sa main.*

J'y consens.

Le Conte charmant, qui a donné lieu à cette Piece, est trop connu, pour qu'il soit nécessaire d'en parler; mais la réputation & le mérite de ce Conte eût peut-être été un écueil pour tout autre que pour M. Favart; la difficulté d'en employer les beautés, d'en resserrer l'action, d'en soutenir les caracteres, & d'y répandre, en vers, un coloris aussi brillant que l'est celui de M. de Marmontel en prose, n'étoit pas un obstacle médiocrement difficile à vaincre; & pour traiter dignement un pareil sujet; il fallait nécessairement être au-dessus de son original, pour en découvrir toutes les

difficultés, & n'en être pas éclipsé; mais si le succès de cette Piece mit le sceau à la gloire de M. Favart, il fut l'époque des injustices qu'il a essuyées & dont il paraît enfin que le Public est revenu. Le sort en cela l'a traité comme tous les grands hommes; les Spectateurs en applaudissant les Tragédies de Crébillon, voulaient qu'elles sortissent de l'obscurité d'un cloître, & la Cour en admirant les chefs-d'œuvres de Moliere, les attribuait à Chapelain, parce qu'il était un plus aimable convive. Nous ne parlerons pas du nombre des représentations de cette Piece, qui durera autant que le théâtre qui a le bonheur de la posséder; nous ne nous étendrons point à en faire tout l'éloge qu'elle mériterait. Une Piece n'a pas besoin d'apologie, lorsque tout le monde lui rend justice (1).

(1) Le seul Auteur de la Philosophie de l'Histoire, donne lieu de croire qu'il ne la connaît pas, ou plutôt ceux qui le connaissent, lui & sa maniere d'écrire, doivent penser qu'il n'a affecté de lui donner le titre ridicule d'Opéra bouffon, que pour contraster plus plaisamment avec l'histoire de Zorobabel, à laquelle il la compare, *art. de Joseph.*

DEBUT DE Mlle. PICCINELLI.

Le 6 May 1761, la Demoiselle Piccinelli, qui depuis épousa le sieur Vesian, débuta dans la Cantatrice Italienne, Comédie en deux actes. Elle joint à une figure agréable, une voix également étendue & flexible, & le son en est en même-tems argentin & gracieux sans déroger au goût national de la Musique Italienne, elle fut plaire aux oreilles Françaises. Elle réunit à ce talent celui de jouer la Comédie avec beaucoup de noblesse; avec tant de qualités, on fut moins étonné de son succès, qu'on ne l'a été de sa retraite, qu'elle a faite l'année dernière à la clôture du théâtre, & qui a été suivie des regrets de tous les partisans de la Scène Italienne.



ANNETTE ET LUBIN.

Comédie en un acte , mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles , 15 Février 1762.

LE Bailli, qui voit avec concupiscence, les charmes de la jeune Annette, & avec envie l'amitié qu'elle a pour Lubin, son cousin, les accuse tous deux d'un commerce criminel, devant le Seigneur du Village, qu'il rencontre égaré de la chasse. L'un parle du Cerf qu'il poursuivait, l'autre de Lubin qu'il veut poursuivre. Ils ne s'entendent ni l'un ni l'autre; mais lorsque le qui-proquo est éclairci, le Bailli fait le portrait d'Annette, dans ces couplets charmans que je ne puis m'empêcher de transcrire, quoiqu'ils soient dans la bouche de tout le monde.

(1) Le théâtre représente une Campagne; on voit un bois d'un côté, & de l'autre un côteau. Sur le devant du théâtre il y a une Cabane de verdure à moitié faite.

AIR: *Quand la Bergere revient des champs.*

Annette à l'âge de quinze ans ,
Est un image du Printems ;
C'est l'aurore d'un beau matin ,
Qui ne veut naître ,
Et ne paraître ,
Que pour Lubin.



Son teint bruni par le Soleil ,
Est plus piquant , est plus vermeil ;
Blancheur de lys est sur son sein ,
Mouchoir le couvre ,
Et ne s'entrouve ,
Que pour Lubin.



Sa bouche appelle le baiser ,
Son regard dit qu'on peut oser ,
Mais tout autre oserait en vain ;
C'est une rose ,
Qui n'est éclosé ,
Que pour Lubin.



Le Bailli met en pendant de ce portrait , celui de Lubin , qui ne convient pas moins à l'Acteur qu'au personnage ; & qui n'a pas l'air d'être

tracé par la main d'un Rival; le Seigneur convient que ce serait dommage qu'Annette fût le prix d'un amour villageois. Il ordonne au Bailli de le remettre dans son chemin. Ils sortent tous deux, & Lubin arrive avec un fagot de feuillages, dont il couvre en chantant la cabane qu'il a élevée pour son Annette. Il s'inquiète de ce qu'elle ne vient pas, & mesure le tems à son impatience, plus qu'à la hauteur du Soleil; enfin il l'entend chanter; il vole au devant d'elle; elle est hors d'haleine; il la gronde, la plaint, & la paye par un baiser, qu'elle le menace de lui rendre; ils se félicitent mutuellement des biens que la nature leur a prodigués, & les préfère à toutes les magnificences qu'ils ont pu voir à la Ville.

A N N E T T E.

Toutes ces Maisons magnifiques,
 Qu'à la Ville on trouve par tout,
 Ne valent pas nos toits rustiques;
 Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon
 goût,
 Que ces planchers pleins de dorure,
 Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

L U B I N.

Les Grands ne sont heureux qu'en nous contre-
faisant ;

Chez eux la plus riche tenture

Ne leur paraît un Spectacle amusant ,

Qu'autant qu'elle rend bien nos champs , notre
verdure ,

Nos danses sous l'ormeau , nos travaux , nos
loisirs ,

Ils appellent cela , je crois , un Paysage.

A N N E T T E.

Ah ! Lubin ! nous devons bien aimer nos plai-
sirs ,

Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'i-
mage.

Cette réflexion est très-juste & très-
philosophique , & c'est le seul repro-
che qu'on ait pu faire à cette Piece
charmante. Lubin offre à son Annette
une branche de roses, qu'il accom-
pagne de ce couplet galant.

Chere Annette reçois l'hommage ,

Que chaque jour te rend mon cœur ,

Ce bouquet est la douce image

De ton éclat , de ta fraîcheur ;

Pour donner encor plus de grace

V iij

Aux fleurs dont pour toi j'ai fait choix ;
Contre ton sein que je les place ;
Ces deux roses en feront trois ,
Ces deux roses en feront trois.

Lubin invite Annette à se reposer sur le banc de gazon, & à partager avec lui le simple repas qu'elle lui a préparé ; tandis qu'ils le mangent avec appétit, le ramage des oiseaux se fait entendre, mais Lubin qui leur préfère la voix d'Annette, la prie de chanter ; elle ne se fait pas prier, & chante sur le champ une romance villageoise, qui est très-plaisante, très-naturelle, & très-convenable. Le Bailli, que la jalousie a ramené, les examine pendant cette scène, à travers les feuillages qui couvrent la cabane, & voit leur bonheur avec un œil d'envie. Il profite du moment où Lubin va rassembler leur troupeau pour répandre le trouble & l'effroi dans le cœur d'Annette qui n'avait connu jusqu'alors que l'amour & l'innocence ; Lubin la trouve toute en larmes à son retour, & elle lui apprend toutes les prédictions sinistres que le Bailli vient de lui faire ; il lui a, dit-elle, annoncé qu'ils auront des enfans, & que ces enfans les mau-

diront; Lubin ne comprend pas bien comment tout cela pourrait se faire, & n'y voit rien d'affligeant; elle ajoûte qu'ils feront la cause que les vignes geleront; Lubin répond qu'il ne gelera pas lui, & que cela le console, cependant ils font leur examen de bonne foi & ne trouvent pas la moindre chose à redire à leur conduite.

L U B I N.

Le cœur de mon Annette,
Et le mien ne font qu'un;
Moutons, chien & houlette,
Chez nous tout est commun,
Eh! mais oui-dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça?

Oh n'enni dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça.



Tes levres demi closes,
Respirent un air frais;
Croyant sentir des roses,
Je m'approche tout près,
Eh! mais, &c.



Une abeille farouche,
Un jour piqua ta main.

ANNETTE.

Un baïser de ta bouche
 En fut le Médecin,
 Eh ! mais , &c.



LUBIN.

Tu te sens à la gêne ,
 Le soir dans ton corset ;
 Moi te voyant en peine ,
 Je défais ton lacet ,
 Eh ! mais , &c.



Quelques fois tu sommeilles,
 Doucement dans mes bras.

ANNETTE.

Quelques fois tu m'éveilles ;
 Mais je ne m'en plains pas ,
 Eh ! mais , &c.



LUBIN.

J'allume des bourrées,
 Lorsque viennent les froids ,
 De mes mains réchauffées
 Je réchauffe tes doigts ,
 Eh ! mais , &c.

Voilà tout pourtant, dit Annette; elle voudrait bien savoir comment on se marie, pour y remédier; Lubin, qui n'en fait pas plus qu'elle, ne saurait l'instruire; mais le Bailli arrive, & Lubin en le voyant, entre dans une colere qu'Annette a bien de la peine à calmer. Le Seigneur arrive, Annette se sauve dans la cabane, & Lubin l'engage difficilement à paraître devant lui; enfin, elle surmonte sa timidité; elle lui raconte l'histoire de leurs amours avec une naïveté charmante; le Seigneur en est enchanté, & la fait conduire à son Château; Lubin entend cet ordre avec la plus vive douleur, & voyant que ses prières sont inutiles, il arrache un bâton de la cabane, & court après Annette, en prenant garde d'être apperçu du Seigneur; alors le Bailli, après avoir aggravé sa faute, expose au Seigneur ses desseins sur Annette; c'est alors que le Seigneur reconnaît les motifs qui le faisaient agir & il est prêt à lui en faire la plus sévère réprimande, lorsqu'un de ses Domestiques vient lui apprendre que Lubin après avoir assommé ses chiens & ses gens, a repris Annette qu'il enleve. Le Seigneur sort

pour le faire arrêter, & le Bailli se fauve d'un autre côté.

Lubin arrive échevelé, tenant Annette d'une main & de l'autre jouant du bâton à deux bouts; il est agité de la plus violente fureur, & menace d'étendre mort sur la place, le premier qui osera se présenter devant lui; mais le Seigneur paraît, & sa seule présence le ramene à son devoir; il laisse tomber son bâton & se prosterne à ses pieds; Annette se jette aussi à genoux, & tous deux d'une voix suffoquée par la douleur, demandent grace l'un pour l'autre.

L U B I N.

Je conviens de mon tort, mais je vous le répète,

Monseigneur, prenez soin d'Annette;
S'il faut me séparer d'Annette absolument,
Recevez-moi Soldat dans votre Régiment.
Pour vous, avec plaisir, j'exposerai ma vie;
Je ne veux rien de plus; Annette m'est ravie.

Quand il fallait applanir des chemins,
Piocher, bêcher, & faire des levées,
Enclore vos Parcs, vos Jardins,
On me voyait toujours le premier aux corvées

C'était par amitié plutôt que par devoir ,
Je ne veux pas m'en prévaloir ;
Mais à votre bonté si j'ai droit de prétendre ,
Qu'Annette seule en soit l'objet ,
Et j'en sentirai mieux le prix de ce bienfait ,
Ah ! Monseigneur , daignez m'entendre ;
Quand vous voyez des malheureux ,
Vous vous intéressez pour eux ;
Vous dites à part vous ; ils sont ce que nous
sommes ,
Oui , ces pauvres gens sont des hommes.

Le Seigneur, avec une vivacité qui tient du dépit, dit à Lubin de se lever & commande au Bailli de noter exactement ce qu'il va ordonner ; Annette & Lubin frémissent. Le Bailli se réjouit de leur punition ; mais le Seigneur laisse tomber ses yeux sur ces pauvres Amans, s'attendrit & leur pardonne ; une joie immodérée succède à la plus vive douleur ; ils se jettent de nouveau aux pieds de leur Seigneur, dont ils baisent les mains & les habits avec la plus tendre reconnaissance.

Cette scène, quoique très-simple, est du plus grand pathétique ; il est

difficile de la voir sans se sentir la larme à l'œil ; pour moi j'avouerai que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de cette Piece charmante, & que je n'en ai jamais vu une sans me sentir attendrir de cette situation touchante. Madame Favart & ceux qui ont eu part à cette Piece ne dissimulent point l'obligation qu'ils ont eue au Conte de M. de Marmontel, qui ne peut disconvenir à son tour qu'ils l'ont de beaucoup surpassé dans celle qu'il a faite lui-même, malgré les traits agréables dont elle est remplie. Quant à celle de Monsieur Favart, le succès prodigieux qu'elle a eu nous dispense de tout éloge, qui serait au-dessous de la vérité.



Les Comédiens eurent la permission de continuer leurs représentations pendant la semaine de la passion, c'est-à-dire jusqu'au 3 Avril, qu'il firent la clôture de leur théâtre par le *Maréchal*, suivi de *On ne s'avise jamais de tout*, & précédé du Compliment qui suit & qui fut prononcé par M. le Jeune, & fort applaudi par les Spectateurs.

COMPLIMENT.

MESSIEURS,

Les jours de repos font pour nous des jours de regrets; mais si le devoir indispensable de nous dérober à vos yeux, devient pour nos cœurs un sujet de tristesse, au moins nous laisse-t-il la consolation de n'avoir que des graces à vous rendre.

Oui, Messieurs, l'année que nous terminons tiendra, sans contredit, le premier rang parmi les époques de notre théâtre; jamais assemblée plus nombreuse & plus brillante n'avait mieux constaté nos succès; lorsque nous disputions de zèle & d'empressement à vous plaire, vous avez paru, j'ose le

dire, disputer entre notre faveur de complaisance & de bonté. La délicatesse de votre esprit s'est accommodée sans peine à la simplicité de notre langage, & vous n'avez jetté sur nous que les regards de l'indulgence, quand nous ne portions sur vous que ceux de la crainte. Le plaisir de nous encourager semblait vous dédommager de ceux que nous ne pouvions vous procurer ; ailleurs on vous donnait des Spectacles, ici vous ne voyez que des Fêtes ; & ce n'est que sous les traits de la naïveté, que l'esprit est venu parmi nous, obtenir les honneurs du jour. Annette & Lubin sont les Héros qu'il nous a créés ; avez-vous mieux couronné les Conquérans de la terre que ces Héros de la nature ? Nous craindrions avec raison, Messieurs, les reproches que l'on aurait droit de faire à notre amour propre, si nous refusions la part que nous devons de la gloire de nos dernières semaines aux Acteurs d'un Spectacle dont la suppression enrichit le nôtre d'un fonds d'ouvrages, que vos applaudissemens avaient rendu précieux.

Sur le point de voir ces Acteurs, que vous vous plaisiez à honorer de vos suffrages, privés du bonheur de

les recueillir encore , nos Supérieurs ont bien voulu seconder l'empressement que nous avons marqué de nous aider de leurs talens. Nous avons vu jusqu'ici avec une joie inexprimable, qu'aucune partialité n'a troublé les commencemens d'une réunion si désirée. Vous avez toujours été les mêmes à leur égard & les mêmes envers nous ; vous n'avez point excité notre jalousie ; mais seulement notre émulation.

S'il était possible de peindre le sentiment , jamais la vérité ne vous eût rien offert de plus pur que celui dont nous sommes pénétrés. Mais le langage de l'esprit est rarement celui de la reconnaissance. Vous retracer le souvenir de vos propres bienfaits , rougir d'en avoir été si peu dignes , c'est le seul hommage que nous soyons en état de vous rendre ; employer tous nos soins pour justifier nos succès à l'avenir , c'est le seul tribut que nous puissions vous promettre.

Tels sont, Messieurs , les vœux que nous osons vous présenter ; trop heureux , s'ils fussent à fixer toujours sur nous les regards favorables d'un Public aussi juste que respectable , aussi indulgent qu'éclairé.

LE PHILOSOPHE PRÉTENDU.

*Comédie en trois actes en vers libres ,
mêlée de chants & de danses , 6 Oc-
tobre 1762. (1)*

CLÉON, Amant de Clarice, ouvre la scène avec elle, & la presse de conclure leur hyménée, qu'elle diffère sans autre raison, que celle de vouloir jouir encore de sa liberté. Elle lui annonce l'arrivée d'Ariste; & par l'empressement qu'elle marque pour ce prétendu Philosophe; elle redouble la jalousie qui fait le fond du caractère de Cléon; Pasquin, Valet de celui-ci vient leur annoncer l'arrivée du Sage, dont il fait le portrait à son Maître, après que Clarice est sortie, pour aller recevoir son nouvel Hôte. Ce portrait est le même qu'on lit dans le Conte Moral de M. Marmontel. Il a seulement de plus le mérite d'être bien mis en vers; Pasquin apprend ensuite à son Maître, que selon ses ordres, il a affecté la même façon de penser du Philosophe; a flatté ses goûts, &

(1) La scène est dans la Maison de Campagne de Clarice, près de Paris.

si bien gagné sa confiance, qu'il a résolu de le prendre à son service. Cléon qui s'est, ainsi que tous les Amans, allarmé de peu de chose, se calme de même, & ne doutant point que Clarice n'ait voulu le piquer, il projette de se servir contr'elle des memes armes. Il sort & Ariste paraît amené par la Présidente, qui le présente à Clarice; celle-ci lui fait un accueil gracieux, auquel le Pédant répond avec beaucoup de morgue, ce qui d'abord établit son caractère, & justifie l'impudence avec laquelle il traite les Dames. Comme il réduit le bonheur aux simples spéculations de la Métaphisique, la Présidente lui demande s'il n'a pas des sens, il répond:

Madame,

J'en ai si vous voulez, mais ces sens, sur mon
ame

Sont sans force & sans action;

Mon ame est insensible à leur impression,

Et la reçoit comme une glace.

Chaque objet qui s'y peint s'arrête à la surface,

Et se trouve effacé, dans le même moment,

Par un second qui le remplace,

Et qu'un autre à son tour efface.

La Présidente conclut que s'il n'aime rien, il ne peut être heureux.

A R I S T E.

Je ne le suis point ! justes Dieux !

Comment pourrais-je ne pas l'être !

Je vis sans préjugés, sans Protecteur, sans Maître,

La vérité seule est ma loi ;

J'habite une retraite, & j'y commande en Roi.

Aussi je ne m'arrache à cette paix profonde,
 Que pour être par fois utile encor au monde.
 Que pour distribuer aux aveugles humains,
 Le superflu de mes lumieres,
 Pour eux de la vertu j'entrouve les barrières,
 Et leur en applanis les pénibles chemins.

Clarice s'étonne qu'un homme comme lui ne soit pas recherché par le Ministère; le Sage avale la louange, & assez content des Dames, il leur promet de passer deux jours entiers avec elle, pourvû qu'il y soit libre & solitaire. Lorsqu'il est parti, Clarice & la Présidente se promettent bien de le persiffler, & même de le rendre amoureux, afin de se mocquer de lui; Clarice y trouve le double avan-

rage de punir Cléon de sa jalousie; des violons annoncent l'arrivée des Habitans du Village, qui viennent apporter un bouquet à Clarice; Pasquin les fait ranger au fond du théâtre, & Clarice sort pour aller chercher le Sage qu'elle veut amener à la Fête. La Présidente, restée seule, a été un peu scandalisée de la vanité de son amie, & forme contre elle le projet de lui disputer la conquête du Philosophe, dans laquelle elle trouve trois plaisirs à la fois, celui de servir Cléon, d'humilier Clarice, & de démasquer le faux Sage. Il arrive amené ou plutôt entraîné par Clarice, qui le fait placer au milieu de la Compagnie; après que l'on a dansé on présente le bouquet à Clarice. Il est donné par un Paysan qui ne parle point, quoique Pasquin le pousse beaucoup pour le faire parler; après une Ariette chantée par un autre Paysan, la Présidente va prendre le Philosophe pour lui faire danser un menuet dont il s'aquitte d'une manière très-gauche, & l'acte finit par une contredanse générale.

Le Philosophe ouvre la scène avec Pasquin, qui lui apprend que Clarice a pris beaucoup de goût pour lui, &

qu'il a déterminé ce penchant par le portrait de son caractère qu'il répète.

P A S Q U I N.

Ah! si vous connaissiez son esprit, sa grande
ame.

Mais votre humilité.

A R I S T E.

Dis toujours.

P A S Q U I N.

Sa vertu. . .

Ses qualités.

A R I S T E.

Après.

P A S Q U I N.

Sa science profonde. . .

A R I S T E.

Ensuite.

P A S Q U I N.

Sa frugalité.

A R I S T E.

Ensuite.

P A S Q U I N.

Son humanité.

A R I S T E.

Après.

P A S Q U I N.

Ensuite, après, mais en voila de reste,
Et cela n'est pas mal pour un homme modeste.

Pasquin lui apprend encore la jalousie qu'il a causée à Cléon, mais il le rassure en lui disant que c'est un homme timide à qui il en imposera facilement. Resté seul, Ariste s'applaudit de la bonne fortune que lui procure le caractère de Philosophe qu'il affecte. Les réflexions qu'il fait ensuite sur le crédit qu'obtient la singularité, sont très-justes, & par cette raison un peu hors de son caractère. Pendant qu'il s'y livre, Clarice paraît dans le fond du théâtre, & feignant de ne le pas voir, elle lui fait connaître qu'elle affecte de la froideur pour lui. Ariste s'applaudit de cette découverte, il l'aborde; leur conversation qui prend d'abord une tournure sérieuse & Philosophique, est interrompue par Pasquin, qui vient annoncer une foule de Marchands de toutes especes attirés par le bruit de l'hymen de Clarice. Elle lui ordonne, en affectant beaucoup d'humeur, de

les congédier, & lorsqu'il est parti; Ariste affecte de son côté de lui faire une peinture rebutante du mariage; il ne lui en fait pas une plus avantageuse de Cléon qui arrive, & dont l'air badin & ironique pique sensiblement Clarice. Elle ne peut le soutenir plus long-tems, & elle le prie de finir cette conversation qui la fatigue; il sort pour obéir à ses ordres & pour en donner d'autres pour un Concert qu'il lui prépare. Ariste aussi piqué, veut se retirer; mais Clarice le retient avec empressement, & la Présidente arrive & prétend avoir le Philosophe à son tour. Elles se le disputent, & la Présidente met dans la balance de son côté dix mille écus de rente, qui font un terrible contre-poids aux charmes de Clarice. Les Musiciens amenés par Pasquin, commencent le Concert que Cléon a préparé & qu'Ariste & Clarice trouvent détestable. Cléon sort par le conseil de la Présidente, & évite à propos l'humeur de Clarice que la Présidente raille en lui apprenant qu'elle ne renonce point à la conquête du Philosophe. Cette dernière ouvre le troisieme acte avec Cléon, qui est furieux de la préférence que le Pédant obtient sur lui; elle a toute

la peine imaginable à le calmer & à lui faire prendre le ton d'indifférence qui peut seul ramener Clarice ; il se rend enfin à ses conseils, promet de les suivre, & pour s'amuser seulement, il projette d'essayer le courage du Philosophe, qui paraît un livre à la main ; il l'aborde & lui propose de renoncer à Clarice ou de se couper la gorge avec lui.

A R I S T E, *gravement.*

Moi, Monsieur, me battre, non non,
Nous ne donnons jamais dans ces partis ex-
trêmes,
Quand nous voulons mourir, nous nous tuons
nous-mêmes.

Cléon qui n'avait envie que de l'effrayer, remet son épée & lui marque tout le mépris qu'il mérite ; mais Ariste hausse le ton en voyant arriver Clarice, qui lui reproche ce manque d'égard & cette violence. Cléon s'excuse d'abord ; lui dit qu'il a voulu savoir si son Vainqueur était digne de sa conquête, & il ajoute en sortant.

Si vous aimez les longs engagemens,
Monsieur est votre fait... il vivra très-long-
tems,

Et court très-grand hazard de mourir de vieillesse.

Ariste assure Clarice que le respect qu'il a pour elle a désarmé sa colere, & celle-ci le loue beaucoup de l'extrême prudence qu'il a montrée dans le fort de l'action. Ariste après lui avoir demandé raison de l'insulte qu'il vient de recevoir, lui dit qu'elle lui a inspiré trop d'estime pour qu'il consente à la voir la femme d'un pareil étourdi, & consent à l'épouser lui-même pour lui épargner un pareil malheur. Mais il lui déclare qu'il ne veut point prendre d'amour; Clarice veut inspirer un sentiment pareil à celui qu'elle éprouve, & ne veut point se rendre sans une déclaration d'amour très-formelle. Alors le Philosophe après en avoir demandé pardon à tous les Sages de la Grece, tombe à ses genoux en convenant que puisqu'il est vaincu, rien n'est donc invincible. La Présidente arrive, le surprend dans cette posture; il est décontenancé, il se relève, elle veut le faire remettre à genoux, mais Clarice fort en défiant à sa Rivale, de lui enlever cette brillante conquête. La Présidente plaisante d'abord Ariste, mais prenant

prenant un ton plus sérieux , elle lui dit qu'elle veut épargner à sa philosophie la sottise qu'il allait faire de se marier par amour , & lui propose de la réparer en s'offrant à lui avec sa fortune. Elle lui donne un quart-d'heure pour se décider , & le laisse avec Pasquin qui est venu lui annoncer les habits de noce qu'elle avait fait préparer d'avance. Le Philosophe se détermine pour la Présidente , par les conseils du Valet qui lui remontre qu'avec dix mille écus de rente on a Châteaux , Seigneuries, soupers fins, Bals , Concerts , Cuisiniers , Chevaux , Palfreniers , Poëtes , Courtisans, amis , esprit, talens , graces, vertus , &c. Cependant Ariste a donné sa parole à Clarice. Ce scrupule paraît l'arrêter. Pasquin veut envain le combattre en le justifiant par l'exemple. Le Philosophe lui répond :

Il faut quand on le peut , se tirer avec gloire ;
Je vais quitter Clarice , & je veux que son
cœur

Me respecte dans son malheur ,
Et d'Ariste en son ame estime la mémoire ;
Cléon est amoureux. . . affichons la vertu

La plus sublime & la plus héroïque ;

Tome VI.

X

Cédons-lui sa Maîtresse . . . oui, je suis con-
vaincu

Que cette action est unique.

P A S Q U I N.

Ah! le beau trait, Monsieur, tout Paris le
saura ,

Tout Paris vous admirera.

A R I S T E.

Si cependant cette aventure

Allait être ignorée ! oh non , ma gloire est
sûre ,

Clarice à quelqu'amie ira conter ce trait ,

Cette amie à quelqu'autre apprendra son se-
cret ,

Et *tous* applaudiront à cet effort suprême.

D'ailleurs mon pis aller , si cela n'est pas su,

C'est de le publier moi-même ,

Il faut que le bien soit connu.

Cette tirade est du ton de la bonne Comédie , & parfaitement dans le caractère du personnage. Cependant pour la régularité grammaticale , il faudrait & *toutes* applaudiront , &c.

La Présidente revient , le Philosophe se rend , & elle le remet entre les mains de Pasquin , afin de le parer convenablement à la Fête. Ils sortent tous

deux, & la Présidente s'applaudit du succès de son entreprise. Clarice arrive désespérée de ce que Cléon semble avoir pris son parti, & se repent de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Il arrive, il a entendu ses regrets, il reconnaît ses torts, lui en demande pardon & l'obtient facilement. La Présidente leur apprend qu'elle a triomphé du Philosophe, & qu'elle l'a enlevé à Clarice, dont la Coquetterie est un peu piquée. Le regret qu'elle en montre, pique Cléon à son tour, & ils sont prêts de se brouiller encore lorsqu'Arliste revient. La Présidente lui fait répéter une scène qu'elle veut exécuter le soir, dont elle doit être la Vénus & lui le Cupidon. Il se défend quelque tems de cette fantaisie, mais il s'y prête enfin & se laisse enchaîner avec un ruban, ainsi que Charmant dans *l'Oracle*; il chante même une Ariette sur le bonheur de son esclavage, à laquelle la Présidente répond qu'elle ne fait pas chanter, mais qu'elle déclame, & elle lui dit qu'elle a jusqu'à ce jour pensé.

Que ces Messieurs, qui se donnent pour sages,
N'étaient que des Faquins, qui savaient de
grands mots;

Qui sous un habit sale & des dehors sauvages,
S'amusaient à duper les fots.

Qui passaient pour de grandes ames,
Qui dédaignant l'argent, les plaisirs & les
femmes,

Les convoitaient tout bas, dans leur cœur
corrompu

Se disaient au-dessus de l'homme,
Et n'étaient autre chose en somme,
Que les Singes de la vertu.

J'en trouve un.

Ariste se jette à ses genoux en l'interrompant, & la Présidente acheve : un Fat qui me fait voir, qu'on m'avait dit vrai. Tout le monde arrive, se mocque de lui, & il sort en accablant d'invectives tout le genre humain. Les deux Amans se reconcilient de nouveau, sont unis, & la Piece finit par un Divertissement & un Ballet.

Cette Comédie pour avoir été jouée sans succès, n'est pas sans mérite. Elle est en général bien écrite, & l'intrigue qui n'est autre que celle du Conte de M. Marmontel, est naturelle & bien suivie. Elle est de M. Desfontaines, & eut quatre représentations dans une saison peu favorable aux Spectacles.

LE ROI ET LE FERMIER.

*Comédie en trois actes mêlée d'Ariettes ,
22 Novembre 1762.*

RICHARD, fils d'un Fermier, Inspecteur des Gardes de la Forêt de Scheroud, dont il a reçu une bonne éducation, lui a succédé dans cette place. Il est devenu amoureux de Jenny sa cousine; le mariage allait se faire lorsque Jenny a été enlevée par un Milord revenu depuis peu de ses voyages; mais qui n'en a rapporté que des ridicules. Ce malheur imprévu met Richard au désespoir, & c'est dans ce moment qu'il ouvre la scène. Le poison de la jalousie vient encore envenimer sa douleur. Il craint que Jenny ne soit de moitié dans l'entreprise de son Rival. Il veut aller le trouver, lui arracher la vie, se livrer enfin à tous les excès dont est capable un homme en fureur. Les Gardes-Chasse arrivent, il leur ordonne de redoubler leur sévérité, d'arrêter tous les braconniers qu'ils trouveront, & s'ils résistent, de les lui amener pieds & mains liés; il

leur demande ensuite s'ils ont vu le Roi, comment il est habillé, quel chemin il a pris, sans doute dans le dessein d'aller lui demander justice; mais sa chere Jenny lui est rendue, & la jeune Betsy la lui ramene. Cette tendre Amante apprend à Richard les ruses que l'on a employées pour la faire entrer dans le Château du Milord qui est voisin de leur Ferme, les prieres & les menaces de ce scélérat, ses offres, les séductions d'une vieille femme, Ministre de ses plaisirs, & enfin le bonheur qu'elle a eu d'échapper à un danger si pressant, en se servant heureusement, des rideaux de la chambre, dans laquelle on l'avait enfermée. Elle les a attachés au bout l'un de l'autre, s'est glissée dans les fossés du Château, qui, vraisemblablement étaient sans eau; delà elle s'est sauvée chez la mere de Richard; mais la vérité naïve du récit de Jenny ne le persuade point de son innocence, & Jenny pour l'en convaincre, est obligée de lui chanter le couplet suivant, le seul que l'on puisse citer de cette Piece.

Ce que je dis, est la vérité même,
Tous les trésors de l'Univers,

N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
 Que par la main dont ils nous sont offerts ;
 Un bouquet *qu'unit* un brin d'herbe ,
 Donné par toi , flatterait plus mon cœur ,
 Il ferait un don plus superbe ,
 Il ferait plus pour mon bonheur. . . .

Un orage annoncé dès le commencement de la Piece, empêche Jenny d'achever, & elle aime mieux reprendre le refrain de son air, que de dire à quoi elle préfère *le bouquet qu'unit le brin d'herbe*. L'orage augmente & oblige les Acteurs de se cacher sous une roche, ce qui finit le premier acte. La Symphonie qui exprime parfaitement cet orage remplit l'entr'acte & fait l'admiration des amateurs de la Musique Moderne.

Le Roi, dont le cheval est tombé mort dans la Forêt, la parcourt à pied ; il se plaint du malheur qu'il a d'être mouillé à la chasse, quoiqu'il ait surchargé la terre de ses Palais ; ne sachant où passer la nuit, & comment retrouver sa route ; il est rencontré par Richard, auquel il ne se fait point connaître, & ne se donne que pour un Seigneur de sa Cour. Richard encore fâché contre le Milord ,

ne peut se refuser quelques épigrammes sur les Seigneurs, & après qu'il a contenté son humeur, il offre au Roi de le conduire chez lui, où il lui propose un mauvais souper, que le Roi accepte; Richard lui donne son bâton, il lui remet son épée, sur laquelle il est tombé, & qui est faussée, remarque plus digne d'un Bretteur que d'un Monarque, & il sort, dit-il, sous la conduite de son Connétable. Pour donner plus de vérité à cette pointe, il faudrait qu'il y en eût en Angleterre; mais on est pas obligé de savoir l'histoire pour faire un Opéra-Comique.

Au troisieme acte, le théâtre représente l'intérieur de la maison de Richard. Sa Mere, Jenny & Betsy travaillent & chantent en l'attendant. Il arrive avec le Roi, qui enveloppé dans une redingote ne laisse voir aucune marque de distinction. Madame Richard, dont le caractere est celui d'une bonne femme, sans éducation, vient avertir que le souper est prêt, & avec beaucoup de complimens & de révérence, elle invite le Roi à passer dans une chambre voisine; il s'y rend; bien-tôt le vin manque. Richard court à la cave; mais un re-

gard de Jenny l'arrête en revenant, & il oublie le Roi & l'Univers. Ce Prince resté seul à table avec Madame Richard, qui l'ennuie sans doute des histoires de défunt son mari, la quitte & revient sur la scène, où il trouve Richard avec Jenny, qui est toute décontenancée de se voir ainsi surprise; Richard invite le Roi à rentrer; mais ce Prince pour la commodité des Spectateurs, dit qu'il aime mieux rester sur la scène. Alors on apporte des sièges, des verres, & Jenny, & Richard, & le Roi même boivent à la santé du Roi. Cette situation est vraiment théâtrale & piquante; mais ceux qui veulent la voir traitée d'une manière intéressante, doivent la lire dans la Partie de Chasse d'Henri IV (1), Comédie, dont le sujet est le même; Cette scène est un chef-d'œuvre de sentiment; revenons à celle dont nous donnons ici l'extrait. Betsy, Richard & le Roi chantent tour à tour des couplets sur le bonheur de la vie champêtre, & les devoirs d'un Prince, tirés d'un fragment

(1) Comédie de M. Collé, Lecteur de son A. S. M. le Duc d'Orléans.

d'Opera; la petite Betsy accourt pour apprendre à son frere que ses Gardes amènent deux hommes qu'elle prend pour des voleurs, & dont Jenny reconnoît le premier pour le Milord qui l'a fait enlever. La scène se trouve disposée de façon que le Roi qui est resté assis se cache facilement derrière Richard & sa Mere, & qu'il peut entendre sans être vû la menace que le Milord leur fait de ne leur rendre qu'à bonnes enseignes Jenny, qu'il croit encore enfermée dans son Château. Alors le Roi indigné se lève, jette le Milord dans la confusion & tous les autres Acteurs dans l'étonnement; Lurwel cherche à justifier son crime par une imposture, en assurant le Roi que Jenny est une orpheline qu'il a prise sous sa protection, parce que Richard voulait l'épouser malgré elle; mais l'apparition subite de Jenny le confond; & le Roi le punit en l'exilant; ce Prince équitable récompense Richard en l'ennoblissant, dédommage Jenny en payant sa dot, & comble de biens ces honnêtes gens, qui après avoir fait des vœux pour sa prospérité, finissent la Pièce par un Vaudeville qui n'est pas ce qu'il y a

de meilleur, & dont le refrain est, *il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Cette Piece ne reçut d'abord qu'un accueil très-équivoque, parce que la manière dont elle est écrite n'avait pu lui concilier le suffrage des personnes de goût; mais comme il n'est qu'un pas du mal au bien, en l'examinant de plus près, on lui a rendu la justice qu'elle méritait, on a senti le prix d'une action théâtrale bien conduite, bien dénouée & remplie de détails souvent heureux & toujours naturels; en faveur de tant de bonnes qualités, on a fait grace aux défauts de la diction, qui ont ensuite disparu aux yeux du plus grand nombre des Spectateurs par l'illusion que le jeu des Acteurs & les graces de leur chant on fut y répandre. Ce serait ici l'occasion de placer l'éloge du Musicien, dont les airs charmans ont donné la vie à cette Piece, si la reconnaissance de l'Auteur des paroles ne nous avait prévenu, en avouant dans sa Préface, que c'est à lui qu'il est redevable du succès. A qui que l'on doive l'attribuer, on ne peut disconvenir qu'on n'en a jamais vu de pareil sur aucun théâtre. Elle a eu plus de deux cens représentations, & les

Comédiens assurent qu'elle a valu plus
an de vingt mille francs à Messieurs Se-
daine & Moncini. Si cela est, c'est un
avantage que les chefs-d'œuvres de
Moliere, de Corneille, de Racine,
de Crébillon, de M. de Voltaire, &
des plus grands Hommes n'ont jamais
procuré à leurs Auteurs; mais nous
savons que le Poëme de Milton n'a
été vendu que cent écus, & que le
chef-d'œuvre du divin Homere lui a
à peine fourni dequoi subsister. Il ne
reste plus qu'à inviter l'Auteur de cette
Piece à écrire avec plus de soin, ce
qui ne lui sera pas difficile, puisqu'il
n'est qu'un pas du mal au bien.



 LE GUY DE CHÊNE,

*Comédie en un acte , en vers libres ,
mélée d'Ariettes , 26 Janvier 1763.*

(1)

MACÉ, vieille Bergere, aime inutilement Zeli, jeune Berger, & se plaint que ses charmes l'ont quittée avant le desir de plaire; l'arrivée de Zeli augmente son trouble, & elle s'éloigne pour le cacher, parce qu'elle craint qu'il ne lui fasse l'affront de n'en pas profiter. Zeli accuse Tyamie d'indifférence, parce qu'il ne la trouve pas au rendez-vous où sans doute elle a coutume de le devancer; il croit la voir venir, mais ce n'est que Macé. Il dit :

. Je la trouve sans cesse ,
Cette vieille Bergere a toujours la fureur
D'aimer quelqu'un , c'est mon tour , par mal-
heur.

(1) Le théâtre représente une Forêt , à travers laquelle on entroyoit les Cabannes d'un Hameau voisin.

MACÉ, *faisant l'étonnée.*

Encor Zéli ! je crains fort qu'on ne glose,
Cela sent trop son rendez-vous ;
Le hasard fait de plaisans coups !

Z É L I.

Bon le hasard ! il n'en est point la cause.
Je vous rencontre à chaque pas ;
Le hasard fait bien quelque chose ,
Mais il ne se répète pas.

M A C É.

Ah ! le fripon , il me devine.

Z É L I.

Tout le Village aussi ; vous êtes si peu fine !

M A C É.

L'amour peut-il rester long-tems contraint ?
Mais qu'en dit-il ce Village ?

Z É L I.

Il me plaint . . .

Macé lui demande, s'il n'ira pas ,
comme les autres Bergers, chercher en
ce jour, qui est le dernier de l'année ,
le Guy sacré, signe de l'abondance que
le Ciel promet & qui fait obtenir au
premier qui l'a trouvé, la main de la

plus belle Bergere. Zéli lui répond qu'une seule a droit de le toucher, & ne lui cache point que c'est Tyamie, ce qui fait, avec raison, entrer la vieille Bergere dans une grande colere. Elle sort en le menaçant de se vanger. Tyamie arrive, & sa présence le dédommage de tout l'ennui qu'il vient d'éprouver. Il craint qu'elle ne soit déclarée la plus belle, & par conséquent le prix de l'heureux Berger, qui le premier aura trouvé le Guy. La modeste Tyamie pense moins avantageusement de ses appas. Le grand Druide arrive avec sa suite, & justifie les craintes de Zéli, en faisant proclamer Tyamie au son des trompes antiques. Il lui apprend qu'elle vient d'être choisie à la pluralité des cœurs. Les deux Amans le pressent en vain de faire tomber son choix sur une autre, il leur répond qu'il ne peut rien changer aux ordres du destin, & il sort avec sa suite. Il ne reste à Zéli, d'autre ressource que d'aller trouver le premier le Guy mystérieux, d'où dépend son bonheur; mais il craint d'avoir été prévenu par les autres Bergers: heureusement il apperçoit une grive, cet oiseau est très-friand de la graine du Guy, & il le suit dans l'es-

pérance qu'il l'aidera à en découvrir. Macé arrive & apprend à Tyamie, que c'est elle qu'il l'a fait nommer par le Druide. Le but qu'elle se propose est trop clair pour avoir besoin d'en rendre compte; mais Tyamie lui rend ruse pour ruse, & lui dit que le Berger qui est l'objet de leur empressement, voyant la Fête avec indifférence, est dans les champs occupé à garder son Troupeau. Macé profite de cette négligence, & elle sort pour aller faire hâter les autres Bergers. Tyamie restée seule, invoque ainsi l'Amour.

Amour, Amour, entends ma voix ;
 A mon Berger sois favorable ;
 Tu le dois, il est trop aimable,
 Pour n'être pas heureux au bois.



Fais voir ton flambeau sur le Chêne,
 Où croît ce Rameau désiré,
 Que par ce fanal éclairé,
 Zéli le découvre sans peine.
 Amour, &c.



Colas arrive à la tête des autres Habitans du Hameau, & présente une couronne à Tyamie, qui cherche à l'a-

musier par toutes sortes de stratagèmes. Macé survient & fait voir qu'elle se mocque de lui. Il se dispose à réparer le tems qu'il a perdu, mais trop tard. Zéli revient & leur apprend qu'il a trouvé le Guy. Macé outrée de désespoir, s'en prend à Colas de la perte de Zéli, & le menace de l'étrangler s'il ne veut au moins la réparer en l'épousant. Les Amans sont unis dans la cérémonie qui termine la Piece.

Le théâtre représente l'endroit le plus épais de la Forêt. Au milieu paraît le Chêne, sur lequel on doit couper le Guy sacré. Au pied est un petit Autel de gazon que les Druides entourent après y avoir déposé la serpe d'or & le voile qui doit recevoir le Guy. Quatre Druides l'étendent dessous le Chêne, le grand Druide l'abat d'un seul coup, il tombe dans le voile, & après qu'il est descendu de l'Autel, il le prend & le montre au Peuple, comme le garant du bonheur qu'il lui annonce pour cette année. Il l'invite à se réjouir, & le Peuple montre son allégresse par des danses vives & légères.

Cette Piece fut assez bien reçue du Public. Les paroles sont de M. de Jun-

quieres fils, & la musique de M. la Ruette; l'un & l'autre sont agréables, mais le sujet était plus propre à faire un Ballet pastoral qu'un Opéra-Comique. Aussi n'eut-il que douze représentations, & n'a point été suivi lorsqu'on a voulu le reprendre.

L'AMOUR PATERNEL.

Comédie en trois actes en prose,
4 Février 1763. (1)

ARLEQUIN, ouvre la scène avec Scapin, qu'il félicite sur son retour de Venise, où il était allé par ordre du Seigneur Stefanello, pour amener Pantalon son frere, avec ses deux filles, Clarice & Angélique. Il lui apprend que Pantalon sans fortune, ne subsiste que des secours de son frere, & qu'il les employe, la plus grande partie, à l'éducation de ses deux filles, qui en ont si heureusement profité, qu'elles sont devenues célèbres, la premiere

(1) La scène est à Paris, dans une Salle de Compagnie de la Maison de Camille.

dans les Belles-Lettres, la seconde dans la Musique. Arlequin observe que Stefanello étant mort, Pantalon n'était plus dans le cas de venir à Paris. Scapin répond que Pantalon étant déjà à Lyon, quand il avait appris la mort de son frere, il s'était déterminé à continuer son voyage par l'espérance d'hériter des biens de Stefanello; mais qu'arrivé à Paris, il avait découvert qu'il n'avait aucun droit à la succession, au moyen de quoi il se trouvait dans la plus grande détresse. Arlequin dit à cela que Pantalon devrait s'en retourner à Venise; Scapin lui réplique qu'il s'en serait déjà retourné, si Camille ne l'eut retenu auprès d'elle par ses bonnes façons. Arlequin ne savait rien de tout cela, parce qu'il était à la campagne depuis six semaines; il se plaint que Camille, qu'il doit épouser incessamment, dépense ainsi tout son bien à recevoir & nourrir la famille de Pantalon; elle vient & lui marque la joie qu'elle a de son retour; mais il la querelle sur sa profusion; & lorsqu'elle a congédié Scapin, qui est aussi amoureux d'elle, elle représente à Arlequin que c'est par reconnaissance, par honneur & par

équité, qu'elle s'est crue obligée de secourir la famille du Seigneur Stefanello, de qui ils tiennent tout le bien qu'ils possèdent. Arlequin s'appaise sur le passé, mais il ne veut pas entendre raison sur l'avenir, & prétend que ses nouveaux Hôtes soient congédiés sous vingt-quatre heures. Il sort, Camille qui l'aime éperdûment n'ose lui déplaire, & quoi qu'il puisse en coûter à la bonté de son cœur, elle se résout à apprendre à Pantalou la cruelle nécessité où elle se trouve réduite. Celui-ci lui répond que son dessein est de retourner à Venise, & qu'il a donné ordre de vendre le peu de bien qui lui restait pour fournir aux frais de son voyage; mais qu'il n'en doit recevoir le prix que dans quelques mois; cependant pour ne lui point causer de peine il lui promet de faire vendre sur le champ tout ce qu'il possède, jusqu'aux livres de sa fille; Camille touchée de cette extrémité, ne veut plus consentir à son départ, & espere faire entendre raison à Arlequin. Pantalou ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie; il s'exprime de la maniere la plus touchante avec Clarice qui survient. Il lui demande si

elle ne consentirait pas à donner la main à quelque honnête Gentilhomme qui la rechercherait; Clarice n'en est point éloignée, & il profite de cette occasion pour faire connaître aux Spectateurs le caractère des autres Acteurs. Elle trouve que Celio est en général un aimable homme; mais qu'il est trop libre, & d'une franchise trop indiscrète & trop hardie; que Silvio a l'esprit plus mûr & mieux réglé; mais qu'il est trop sérieux; que Florinde n'est pas sans mérite; mais qu'il est trop présomptueux; & Petrone trop ignorant. Arlequin vient les interrompre & prédire à Clarice qu'elle ne recevra aucun accueil en France, parce qu'elle ne connaît pas le goût de la Nation.

CLARICE.

Vous avez beau dire, vous ne m'ôtez pas l'espérance. Je ne suis pas venue ici de mon chef; c'est mon pere qui m'y a conduite, & j'y suis venue avec le plus grand plaisir, pour voir & admirer la plus belle Capitale de l'Univers. Depuis le peu de tems que j'y suis, j'ai reçu tant de politesses, que je suis on ne peut pas plus satisfaite d'y

être venue. La galanterie Française est connue & admirée par tout. J'en vois encore bien plus que l'on ne m'en avait dit. Si mes faibles talens ne peuvent m'acquérir quelque estime, on ne peut blâmer ma bonne volonté; & je suis persuadée, oui, très-persuadée que l'on aura au moins de l'indulgence pour moi.

Après avoir par cet éloge adroit, captivé la bienveillance du public, elle sort, & Pantalon consulte ensuite sa fille Angélique sur la Musique Française; celle-ci lui répond avec beaucoup de vénération, qu'il faut pour bien goûter une chose, y avoir les oreilles accoutumées. Le beau & le bon ne se connaissant bien que par comparaison; si l'on compare sans passion, on trouve le bon par-tout; si au contraire l'esprit est prévenu, on trouve par-tout l'ennui. Pantalon continue de louer sa fille; il fait ensuite connaître son goût particulier pour la Musique, dont il parle en homme qui n'en a aucune connaissance. On voit en lui le caractère d'un pere rempli de l'amour le plus vif pour ses enfans, & dont les transports de tendresse dégénèrent même dans une espece de folie. Il prie Angélique de le consoler par une

Ariette. Elle est sur le point de le satisfaire, quand Arlequin paraît & leur apprend qu'il vient de retenir pour eux trois places au Coche. Pantalon se fâche, & ne pouvant plus soutenir les insultes d'Arlequin, il sort & termine le premier acte.

Camille prie Scapin de l'aider à arranger la Salle de Compagnie, où elle lui fait apporter une table, des sièges, & une épinette, ce qu'il fait avec assez de docilité, par l'amour qu'il lui porte. Arlequin les trouve ensemble, en conçoit de la jalousie, exige qu'elle congédie l'Assemblée qui doit venir; mais comme elle ne peut y consentir, il se met dans une colere affreuse & la quitte; nouveau sujet d'affliction pour cette fille honnête, qui ne peut se résoudre à renoncer à l'amour qu'elle a pour Arlequin, n'y à la compassion qu'elle ressent pour Pantalon & sa famille. Célio arrive & lui fait connaître qu'il est amoureux de Clarice, & qu'il réserve Angélique pour son ami Silvio, qui a comme elle le goût de la Musique. Camille qui regarde ces deux partis comme très-avantageux pour les filles de Pantalon, leur fait beaucoup d'accueil. Elles arrivent l'une après l'autre; leur

pere les suit, la conversation commen-
ce, & l'on annonce Petrone & Florin-
de; deux autres Gentilshommes Ita-
liens qui prennent place. Pantalon or-
donne à Clarice de lire le Sonnet qu'elle
a composé le matin, il est intitulé : *le*
Passage des Sciences d'un pays à un autre,
en voici la traduction en vers blancs (1).

Autrefois sur les bords du Nil & de l'Euphrate,
Minerve répandit les fruits de la Science ;
Mais franchissant bientôt l'immensité des Mers,
L'arbre fécond des Arts fut planté dans la
Grece.

Cette Rome jalouse, & dont toute la gloire
Fut de donner des fers à cent Peuples dé-
truits,

Ne put loin de ses murs écarter l'ignorance ;
Qu'en y faisant entrer les talens de la Grece.

L'Europe dans la suite aux Barbares livrée,
Des beaux Arts oubliés avait perdu les traces,
L'Italien savant en ranima l'éclat.

Prodigue de ses dons, la savante Déesse
Se fixant aujourd'hui dans l'Empire des Lys,

(1) Les regles du Sonnet Italien sont les
mêmes que celles du Sonnet Français, excepté
que les vers sont de onze syllabes.

Réunit dans Paris, Rome, Athene & Memphis.

Angélique à son tour chante une Cantate qui a pour titre, *le Poëte Italien*, qui demande à Apollon la grace de ne point échouer à Paris, chantée par M^{de}. Vezian ; elle ne pouvait manquer de faire le plus grand plaisir. Le Signor Florindo qui ne veut pas demeurer en reste, fait aussi la lecture d'un Madrigal qui a pour titre, *l'Eloge de la Cire d'Espagne* ; il est aussi ridicule que le titre peut le promettre, & toute l'Assemblée l'applaudit beaucoup par dérision. Arlequin vient interrompre ces éloges ironiques, en disant qu'il a aussi fait une chanson ; c'est son contrat de mariage qu'il tire de sa poche & qu'il déchire. Cette violence sépare l'Assemblée, & Camille s'afflige de nouveau de la triste situation à laquelle elle se voit réduite.

Les quatre Italiens ramènent Arlequin chez Camille, ainsi qu'ils se l'étaient proposés. L'Amour réconcilie ces deux Amans, qui n'oublent pas de faire toutes les petites cérémonies que l'amour propre inspire dans ces racommodemens, pour n'avoir pas l'air de

faire le premier pas ; enfin tout se pardonne, & Arlequin promet d'épouser Camille, sitôt que Pantalon sera sorti de la maison. Cette condition renouvelle tous ses chagrins, & Pantalon revient avec ses filles lui apprendre qu'il a pris son parti ; à quoi Camille répond qu'elle n'aurait jamais eu la force de le lui dire, mais que chaque moment qu'il passerait chez elle, serait pour elle un nouveau supplice. Alors les quatre Gentilshommes veulent engager Camille à montrer plus de courage & à ne pas démentir ses bontés pour Pantalon & sa famille ; mais cette fille prenant un ton ferme & pathétique, leur répond ainsi. Dites-moi un peu, Messieurs, vous qui me parlez en faveur de Pantalon & de sa famille, vous qui avez tant de pitié pour ses filles, n'avez-vous que des paroles inutiles & de vains conseils à leur donner ? Si vous avez tant de compassion, que ne recherchez-vous à leur en faire ressentir les effets ? Est-ce que ces Demoiselles n'ont pas assez de mérite pour vous y engager ? Mais tenez, voici le moyen de les secourir, & de leur rendre justice ; ceux d'entre vous qui ont de l'amour pour elles, n'ont qu'à les épouser. Ceux qui s'en

tiennent à l'estime, n'ont qu'à les aider à s'établir. Vous le pouvez, Messieurs, & vous le devez. Ce sera-là la véritable pitié, le véritable héroïsme, la vraie gloire, & non d'implorer les secours d'une pauvre fille comme moi, qui ai fait tout ce que j'ai pu, & qui ai été jusqu'à sacrifier les intérêts de mon cœur & ma propre tranquillité.

Pantalon ne se possède pas de joie, il fait l'éloge de Camille, il dit qu'elle parle si bien, qu'il faut que Clarice lui ait donné des leçons. Célio se sent pénétré, & ne fait que résoudre. Clarice & Angélique se plaignent entr'elles de leur destinée. Florindo attendri par le discours de Camille, s'offre d'épouser Angélique. Il invite en même tems Angélique à s'expliquer & à déclarer celui qu'elle préfère; mais elle s'en rapporte modestement à son pere. Pantalon dit qu'il ne demanderait pas mieux que de la contenter, mais qu'il ne veut point faire tort à Clarice qui est l'aînée. Florindo alors s'offre de l'épouser, en disant qu'il lui est égal d'épouser l'une ou l'autre. Célio pour ne pas voir Clarice sacrifiée à une semblable union, déclare son amour pour elle.

Florindo se tourne vers Angélique ; pour la prier de se déclarer.

Elle annonce que si son pere le trouve bon, elle choisira Silvio. Pantalon y consent. Florindo dit alors que de toutes façons il ne peut que se féliciter d'avoir porté les esprits à l'héroïsme & à la gloire. Il demande à Pétrone son approbation, & Pétrone la lui donne. Pantalon donne l'essor à sa joie ; il vante son bonheur, & en donne tout l'honneur à Camille, qui témoigne de son côté combien elle y est sensible.

Arlequin qui est instruit de tout, se réjouit avec Pantalon & avec ses filles, de leur bonne fortune. Il offre avec transport sa main à Camille, qui l'accepte avec vivacité & sur-le-champ. Pantalon termine la Piece en disant que le sort de ses cheres filles le fait jouir du plus grand bonheur, & qu'il n'y a pas dans la nature, d'amour plus sublime & plus délicieux que l'amour paternel.

Cette Piece est la premiere que M. Goldoni ait donné sur le Théâtre Italien, depuis son arrivée à Paris, où les Comédiens toujours attentifs à mériter l'attention du Public, l'avaient attiré

pour remettre en vigueur leur Scène Italienne qui commençait à être négligée. Cet illustre Auteur semblait y avoir ramené les Spectateurs pendant quelque tems , par plusieurs Pieces que les Connaisseurs ont avec raison regardé comme des chefs-d'œuvres ; mais le Public livré à un goût frivole ; les abandonna bientôt ; ce qui ne prouve pas plus contre le mérite de M. Goldoni , que contre les chefs-d'œuvres de Moliere & de Corneille , qui ne sont pas moins abandonnés. Il me faudrait une connaissance plus parfaite de la langue Italienne , & des connaissances plus étendues pour pouvoir rendre à son talent toute la justice qui lui est due. Ne pouvant donc apprécier ses ouvrages , il me reste à faire connaître sa modestie qu'il a si bien montrée dans la lettre suivante adressée à M. de Mefflé,



LETTRE DE M. GOLDONI.

Me voici , Monsieur , à la veille de faire représenter à Paris la premiere Comédie que j'y ai faite. La chose du monde qui me flattait le plus , tant que je ne l'ai vue que dans l'éloignement , me fait trembler maintenant que je suis au moment d'en jouir. Vous savez , Monsieur , la difficulté qu'il y a de réussir dans les ouvrages Dramatiques , vous qui êtes un si bon connaisseur du théâtre , vous qui l'aimez & le fréquentez. Mes faibles talens & les circonstances où je me trouve , rendent la chose encore plus difficile pour moi que pour tout autre. Je conviens d'avoir eu quelque succès en Italie. On m'y a fait sans doute plus d'honneur que je n'en méritais ; mais il faut l'attribuer à l'état misérable où languissaient les théâtres de mon pays. On a cru devoir me tenir un grand compte du peu que j'ai fait pour les relever. Aujourd'hui je suis à Paris , où le célèbre Moliere a laissé les semences de la vraie Comédie , & où tant de génies heureux l'ont cultivée & embellie. Un

Peuple aussi éclairé que les Français, & dont les lumières naturelles sont encore augmentées par l'éducation ; un Peuple accoutumé aux représentations des Pièces les plus sublimes & les mieux conduites, n'aura pas pour moi l'indulgence & la partialité de mes charitables Compatriotes. C'est ce qui cause mes craintes, c'est ce qui empoisonne ma joie & altere mon bonheur. Mais toutes mes réflexions sont inutiles à présent, je me suis laissé flatter par l'espérance, j'ai cédé à une invitation pressante & glorieuse. L'amour propre m'a conseillé & m'a conduit ici. Je me suis chargé d'une entreprise difficile, il faut donc la remplir comme je pourrai.

Outre les défavantages de mon peu de talent, j'ai encore contre moi une langue étrangère. Je ne fais point absolument écrire en Français, & quand je le saurais, il faut que j'écrive pour des Acteurs Italiens. Le plus grand honneur qu'ait jamais eu la Comédie Italienne, est sans contredit d'avoir été reçue en France, d'y être soutenue & protégée par le plus grand Roi du monde, & d'y être accueillie par la Nation de l'Europe la plus cultivée. Je trouve

néanmoins que les Comédies Italiennes qui ont été représentées à Paris jusqu'à présent, n'ont été que des Pièces bouffonnes qui ont dû leur succès à l'habileté des Acteurs à masques. Je suis assurément un des premiers admirateurs de ces sortes de personnages & des Acteurs qui les jouent, & je ne puis faire trop d'éloges du génie & de la présence d'esprit de nos Acteurs, qui par l'art difficile qu'ils ont de parler à l'impromptu, méritent d'être distingués des Acteurs des autres Nations. J'ajoute même que ce talent qui n'appartient qu'à nous, est trop beau pour le laisser périr. Mais, Monsieur, je suis dans l'usage de composer différemment mes Comédies, & j'ai suivi tant que j'ai pu les traces des meilleurs Maîtres. Quoique je sache bien que j'aye peu profité de leurs leçons, je ne puis me détacher de mon système. Je donnerai par la suite, si on le veut, des Pièces à Canevas; mais ce sera malgré moi & par pure complaisance. Quant à présent & pour la première Comédie que je donne au Public, je n'ai pas le courage de le faire.

L'intérêt que vous avez la bonté de prendre à ma réputation, vous a en-

gagé, Monsieur, à me faire une heureuse observation. Vous m'avez fait considérer qu'une Comédie entièrement écrite en Italien, ne serait point universellement entendue à Paris. Votre réflexion est très-juste. Plusieurs Français, il est vrai, entendent l'Italien; mais ce n'est pas le plus grand nombre, & tous ceux qui vont à un Spectacle, ont raison de vouloir l'entendre. Je fais bien que l'esprit Français a tant de vivacité & d'aptitude, qu'il faut peu de chose pour lui faire comprendre le sens d'un ouvrage; aussi, sans la confiance que j'ai eue dans le génie de votre Nation, ou je n'aurais rien composé, ou j'aurais fait imprimer ma Piece avec la traduction Française. Mais d'un côté ç'aurait été manquer à mes engagements; de l'autre, ç'aurait été montrer trop de présomption. J'ai pris un milieu dans ces deux partis. Je fais un extrait de ma Comédie, & j'y ai rendu compte, scène par scène, de tout ce qui se fait dans la Piece. J'ai résolu de faire mettre cet extrait en Français, & de le faire imprimer. Je suis bien persuadé que cet extrait, quelque sommaire qu'il soit, suffira aux Spectateurs pour leur

faire comprendre le dialogue, l'intérêt & l'intrigue.

LE BON SEIGNEUR.

*Comédie en un acte, en prose, mêlée
d'Ariettes, 19 Février 1763. (1)*

LE Comte, Seigneur du Village, ouvre la scène avec Dubois, son Valet, qui lui demande s'il compte rester long-tems, & s'il doit faire ouvrir un grand coffre plein de livres de Morale qu'il a fait apporter.

Le C O M T E.

Dubois, le meilleur livre de Morale est notre cœur, & c'est celui que l'on consulte le moins; j'ai passé quatre mois à Paris à jouir de tout, & je viens employer ici le reste de l'année à jouir de moi-même.

(1) Le théâtre représente d'un côté des Maisons rustiques; de l'autre, des Bosquets; & dans le fond, une Avenue qui conduit à un Château.

D U B O I S.

On m'avait bien dit , Monsieur , que vous étiez un Philosophe , cependant je n'en voulais rien croire , car je vous ai toujours vu gai , modeste , sensible & généreux.

Le C O M T E.

A I R.

Quand l'austere Philosophie
Sert à nous endurcir le cœur ,
Ce n'est qu'une affreuse manie
Qui de nous fait fuir le bonheur ;
Prenons l'humanité pour guide ,
Par nos bienfaits comptons nos jours ,
Et qu'après la parque décide
S'ils doivent être longs ou courts.

Dubois insiste , & lui observe que négligeant les avantages de l'esprit , de la naissance & de la fortune , il semble mépriser son avancement & fuir le bonheur.

Le C O M T E.

Fuir le bonheur , la fortune le montre , la grandeur l'annonce , l'amour le promet , la vertu seule le donne : ce n'est qu'en suivant la nature qu'on peut le trouver.

A I R.

Ici chaque instant voit renaître
 Le bonheur au sein du plaisir,
 Et si je cherche à le connaître,
 Ce n'est que pour mieux en jouir ;
 Il faut avec délicatesse,
 Afin d'aiguïser le desir,
 Faire badiner la sagesse,
 Et moraliser le plaisir.

Le Comte continue à établir son caractère bienfaisant, par ses réponses pleines d'humanité. Il se retire & se dérobe pour quelques momens à l'empressement de ses Vassaux, qui font entendre par leur chants, la joie qu'ils ressentent de son arrivée, & qu'il ne veut pas contraindre par sa présence.

Le Bailli & Thomas, Fermier du Château, arrivent à la tête des autres Paysans, & après avoir épanché leurs cœurs sur le compte d'un si bon Maître, ils projettent de deux Fêtes de n'en faire qu'une, & de marier Lubin, neveu du Bailli, à une des nièces de Thomas, qui commencent à devenir grandes, & par conséquent difficiles à garder.

A I R.

Une fille est comme une plante ,
Quand la sève une fois fermente ,
Le plus sûr est de la cueillir ;
Malgré vos soins & votre peine ,
Drès qu'elle commence à fleurir ,
Alle monte bien-tôt en graine.

Les conditions sont acceptées de part & d'autre & le mariage est conclu. Le Bailli sort pour aller disposer son neveu à cet arrangement, & Thomas en fait part à Lisette, l'une de ses nièces & sa filleule, pour laquelle il a le plus de prédilection. Elle y consent d'autant plus volontiers que Lubin est un fort joli garçon, & le seul que la Milice ait laissé dans le Village; mais Nanette qui survient sans être vue, écoute tout cet arrangement & se promet bien de ne se pas laisser priver ainsi de son droit d'ainesse. Thomas sort, afin de préparer le festin & de faire avertir Colette, la plus jeune de ses nièces, de venir à la noce, parce qu'elle est dans un Village voisin. Lisette restée seule, justifie ainsi le penchant subit qu'elle a pris pour Lubin.

A R I E T T E.

Depuis que je songe à Lubin,
 Un doux plaisir
 S'est emparé de moi soudain,
 L'amour & le desir,
 D'un coup d'aîle,
 Allument dans mon sein
 Une flamme nouvelle.
 Depuis que je songe à Lubin, &c.



Si quelque tems à ses douceurs
 On préfere l'indifférence,
 Il faut céder un jour;
 Le germe de l'amour
 Est né dans tous les cœurs:
 En vain on s'en défend,
 Pour éclore il n'attend
 Qu'un rayon d'espérance.
 Depuis que je songe à Lubin, &c.



Elle sort pour aller rejoindre sa sœur Nanette, afin qu'elle ne se doute de rien; mais celle-ci, qui a tout entendu, vient se plaindre au Seigneur du passe-droit que lui fait son oncle, & lui demande sa protection; celui-ci la lui

promet, ainsi que la main de Lubin, si ce jeune homme lui donne la préférence. Ils sortent l'un & l'autre, & ce Coq du Village arrive avec le Bailli, son oncle; qui lui apprend le Mariage avantageux qu'il vient de conclure pour lui. Lubin s'y refuse, & comme il a reçu de l'éducation par son oncle le Curé, il répond par ce couplet :

A I R.

Sous l'humble toit d'une Bergere,
C'est-là que se plaît le bonheur;
Il repose sur la fougere,
Loin du bruit & de la grandeur.
Le poids d'une gloire importune,
Souvent étouffe le desir,
Et l'éclat qui suit la fortune
Vient effaroucher le plaisir.

Le Bailli mécontent de cette résistance, sort & le laisse avec Thomas, qui l'invite à se déterminer; Lubin plus libre avec ce dernier, lui avoue qu'il aime ailleurs; & le bon Thomas qui compâtit à sa peine, sort en lui promettant de faire entendre raison à son oncle.

Lubin qui, sans doute, est un gar-

çon discret, n'a heureusement pas dit à Thomas le nom de celle qu'il aime; c'est Colette qu'il voulait faire épouser à son Amant, & cette Colette qui arrive, n'a pas vraisemblablement été moins discrète que lui, puisqu'elle ne lui a jamais parlé de son oncle Thomas, ce qui aurait fort abrégé la Piece. Quoi qu'il en soit, Lubin est charmé de la voir arriver, mais très-affligé de la nouvelle qu'il a à lui apprendre. Colette comprend dès le premier mot la méprise qui cause son chagrin, & elle en profite pour s'assurer de sa fidélité; elle lui conseille d'épouser cette nièce de M. Thomas, ce qui cause à Lubin un dépit & un chagrin qu'elle n'a pas le courage de faire durer long-tems. Elle lui apprend qu'elle est cette même nièce, & que c'est vraisemblablement pour l'unir à lui que son oncle l'a fait venir; mais ils sont loin de leur compte. Nanette & Lisette qui arrivent l'une après l'autre, ne veulent pas renoncer, l'une à ses droits, l'autre à ses espérances.

T H O M A S.

A I R: *Des Trembleurs.*

Nous allons voir beau tapage;

N'attendez pas davantage ,
Car les filles du Village
Se rendraient ici soudain ;
Choisissez une Maîtresse.

N A N E T T E.

Pour moi, j'ai mon droit d'aînesse.

L I S E T T E, à son oncle.

Et moi j'ai votre promesse.

C O L E T T E.

Et moi, le cœur de Lubin.

Le Bailli ne voit d'autre moyen que de le tirer au fort, ce que Lubin n'a garde d'accepter ; il aime mieux s'en rapporter à la décision du Seigneur qui arrive, qui a tout entendu, & qui, comme de raison, lui accorde celle que son cœur préfère. Le Bailli, qui est chargé de le haranguer, s'y dispose, & chante avec emphase :

Alexandre le Grand, conquérant de l'Asie ;
César, Maître de l'Univers. . . .

Le C O M T E.

Croyez-moi, Bailli, laissons-là ces Messieurs ; ils auraient détruit votre

Village, & moi je veux le rendre heureux. Un ruisseau qui arrose les campagnes, vaut mieux qu'un torrent qui les ravage.

Cette Piece, qui avait été faite pour une fête particulière, fut très-mal reçue du Public, & quoiqu'elle soit assez bien écrite, elle ne méritait pas un meilleur succès. On a reproché à M. des B*** qui en est l'Auteur, que son Seigneur n'était bienfaisant qu'en paroles; que les deux sœurs de Colette étaient deux effrontées, & Lubin un amoureux froid & précieux. Le seul rôle qui pouvait faire quelque plaisir, était celui de Thomas; mais il fut très-mal joué, par un Acteur qui a beaucoup de talens. La Musique, qui est de M. des Broses, quoique très-agréable en plusieurs endroits, était aussi un peu froide & monotone, défaut qu'elle avait peut-être contracté des paroles; il en faut souvent bien moins pour précipiter la chute d'une Piece; celle-ci n'eut qu'une seule représentation.



L E B U C H E R O N .

*Comédie en un acte , en prose , mêlée
d'Ariettes , 28 Février 1763. (1)*

SUZETTE sort de la forêt en chantant une chanson qui annonce sa gaieté. Colin, son Amant, attiré par sa voix, arrive sur ses pas; mais elle refuse de rester avec lui, parce que sa mere l'a bien grondée la veille pour le bouquet qu'il lui avait donné. Elle lui apprend encore qu'on veut la donner en mariage à M. Simon, riche Fermier qui la recherche. Colin s'afflige; mais ils sont obligés de se séparer, parce qu'ils entendent le pere de Suzette qui paraît bientôt chargé d'une cognée, d'un gros fagot qu'il jette à terre, & d'une bouteille garnie d'ozier

(1) Le théâtre représente à droite une Forêt, & à gauche quelques Chaumieres qui paraissent terminer un Hameau. On entend du fond de la Forêt des coups de cognée, dont le bruit sourd annonce que celui qui y travaille, est encore loin; ce bruit s'accroît & s'éclaircit successivement.

qu'il pose plus doucement. Il déplore la tristesse de son état dans l'Ariette suivante.

A R I E T T E.

Dès le matin ,
 Je prends en main
 Ma lourde Cognée ;
 Et dans le bois voisin ,
 Toute la journée ,
 Je vais taillant ,
 Coupant ,
 Abattant ,
 Han , han !



Qu'on a de peine
 Pour un petit gain !
 Mais un peu de vin
 Me redonne haleine ,
 Mais un peu de vin
 Me remet en train .
 Ma besogne achevée ,
 Je n'ai pas plus de repos ;
 Sergent , taille , corvée ,
 Sont les moindres de mes maux .



A la maison ,
 Un vrai Démon ;

Me querelle,

Me harcèle.

Méchante femme & point de pain ;

Ah ! quel destin !

On entend gronder le tonnerre, & Mercure paraît sur un nuage. Il vient de la part de Jupiter annoncer à Blaise, que touché de sa misère, ce Dieu remplira les trois premiers souhaits qu'il voudra former; Blaise est fort étonné de cet événement; mais l'embarras, est le choix de ses souhaits, & pour s'ouvrir l'esprit il acheve sa bouteille. Margot le surprend, elle le traite d'ivrogne & de fainéant; mais il l'apaise bien-tôt en lui apprenant ce qui vient de lui arriver. Elle a d'abord peine à y rien comprendre; elle craint qu'il ne soit devenu fou; mais au nom de Jupiter elle donne une attention plus sérieuse, parce qu'elle ne croit pas que son mari osât se moquer des Dieux. Blaise sort pour aller consulter le Bailli sur l'usage qu'il doit faire des graces que Jupiter lui a promises. Margot demeurée seule se réjouit de sa nouvelle fortune sur laquelle elle établit de grands projets. M. Simon, à qui elle a promis sa fille, la surprend en

danfant de joie; il lui rappelle ses promesses; mais elle se rit de ses prétentions, & il croit avec raison qu'elle extravague. Le Cabaretier & la Meuniere, qui sont des créanciers de Blaise, viennent demander de l'argent à Margot, qu'ils traitent assez durement; mais ils changent de ton, lorsqu'elle leur apprend que son mari a trouvé un trésor; alors ils s'adoucissent, & sortent en lui offrant tout ce qu'ils ont chez eux. Suzette accourt demander à sa mere, si ce que son pere vient de lui dire est vrai; sa mere le lui confirme, & lui défend de songer davantage à M. Simon, à quoi Suzette n'a pas de peine à se résoudre; mais elle est moins obéissante, lorsque sa mere lui défend de ne plus voir Colin, elle ne peut y consentir, ni se résoudre à le promettre à sa mere, qui entre en colere, & s'avance pour lui donner un soufflet que M. Simon reçoit sur sa joue, qui se trouve par malheur sous la main de Margot. Lorsqu'elle est sortie, Suzette fait en riant ses excuses à M. Simon, qui lui répond galamment qu'il aime mieux l'avoir reçu qu'elle; il veut la déterminer à être sa femme; mais elle lui répond franchement qu'elle ne

peut aimer que Colin dont elle fait le portrait dans les couplets suivans :

Colin a des yeux charmans ,
Sur-tout lorsqu'il me regarde.
Je fuis les autres Amans ,
Avec lui je me hasarde.
Enfin , voyez-vous , enfin,
C'est un plaisir d'aimer Colin.



Il faut l'entendre chanter !
Fait-on quelque Chançonnette ?
Je ne veux point l'écouter
Si Colin ne la répète.
Enfin , voyez-vous , enfin,
C'est un plaisir d'aimer Colin.



Colin ne néglige rien ;
Si je veux aller plus vîte ,
Sous son bras il prend le mien ;
Je sens son cœur qui palpite.
Enfin , voyez-vous , enfin,
C'est un plaisir d'aimer Colin.



Simon sent qu'il n'obtiendra jamais le consentement , ni de la mere , ni de la fille , & il se détermine de bonne grace à renoncer à ses prétentions , &

même à solliciter le pere de Suzette en faveur de Colin. Blaise arrive avec le Bailli ; Simon tient la promesse qu'il a donnée à Suzette , & engage son pere à lui donner Colin. Après avoir demandé l'avis au Bailli , il y consent , à condition toutefois que Margot ne s'y opposera pas ; elle arrive , & ils se mettent tous à table , afin d'y jaser plus commodément de l'importante affaire qu'ils ont à traiter , & pour laquelle le grave Bailli se creuse inutilement la tête depuis une heure. Après que chacun a bu un coup , Blaise offre quelques petits poissons au Bailli , & comme il fait qu'il aime les anguilles , il dit qu'il souhaiterait en avoir une à lui présenter ; aussitôt il en parait une dans le plat , au grand étonnement de tous les convives , & au grand mécontentement de Blaise , & sur-tout de Margot , qui devient furieuse du peu de fruit que son mari vient de retirer de son premier souhait. Elle lui fait tant de reproches , & l'accable de tant d'injures , que dans son premier mouvement , il souhaite de la voir muette ; aussi tôt la parole expire sur ses lèvres , & elle sort après les avoir battu tous. Blaise se livre aux regrets de l'imprudence ,

dence, que l'indiscrétion de sa femme vient de lui faire faire ; mais il a bien plus lieu de s'en repentir, lorsqu'il se voit réduit à ne tirer d'autre avantage de son dernier souhait, que de rendre la parole à sa femme ; à quoi il consent enfin, à condition qu'elle approuvera le mariage de Suzette avec Colin ; alors l'abondance de paroles qui suffoquaient la pauvre Margot, depuis près d'un quart-d'heure qu'elle n'avait parlé, sort de sa bouche avec une volubilité si incroyable, qu'il y a apparence que s'il restait encore un souhait à Blaise, il s'en servirait pour la remettre dans l'état d'où il vient de la tirer. Cette scène qui est très-comique, finit la Pièce, qui est terminée par un Vaudeville, dont voici quelques couplets :

S U Z E T T E.

Tendrons qu'une Maman domine,

Sur votre choix, sachez tromper ;

A l'époux qu'elle vous destine,

C'est le seul moyen d'échapper.

Doucement & dans le silence,

Vous en allez venir à bout ;

Trop de pétulance,

Gâte tout.

Tome V I.

Z

COLIN.

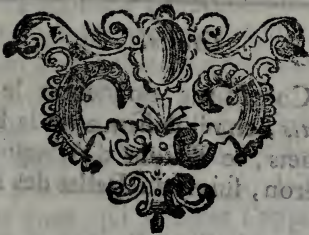
Galans, auprès d'une cruelle,
 Conduisez bien l'art des soupirs,
 Pour gagner le cœur de la Belle,
 Mettez un frein à vos desirs;
 Le timide, en tremblant, s'avance,
 L'Entrepreneur manque son coup;
 Trop de pétulance,
 Gâte tout.

BLAISE.

Richards qui faites grand tapage,
 Blaise est pour vous une leçon;
 J'aurais pu, me montrant plus sage,
 Quitter l'état de Bucheron.
 De vos biens, malgré l'abondance,
 Vous trouverez dans peu le bout;
 Trop de pétulance,
 Gâte tout.

Ce joli Opéra-Comique, est un des ouvrages le plus agréable qui ait été donné au Théâtre Italien depuis la réunion. On y trouve de la gaieté, du sentiment, & même de la morale; les Ariettes en sont bien faites & ont donné lieu à la meilleure Musique que M. Philidor eut donnée jusqu'alors. Il

est étonnant qu'il n'ait pas cherché à s'attacher un Auteur du mérite de M. Guichard, & il est plus étonnant encore, que celui-ci encouragé par le plus brillant succès, ait cessé de traiter un genre qui lui paraissait si propre. Le Bucheron eut vingt-quatre représentations, & c'est une des Pièces que l'on voit le plus souvent, & avec le plus de plaisir.



DEBUT DU Sr. LAUBREAU.

Le Sieur Laubreau, Directeur de la Troupe de Lyon, vint débiter à Paris, le 2 Mars 1763, par le rôle du Prince dans Ninette à la Cour, & par celui du Musicien dans le Magasin des Modernes; le goût de son chant le fit applaudir; il fut reçu à demi-part; mais il jugea à propos de se retirer à la clôture de 1765, pour retourner à Lyon, où il est à présent.

Gratis.

Les Comédiens donnerent le 22 Juin, *gratis*, en réjouissance de la Paix, les Caquets, le Retour d'Arlequin & le Bucheron, suivis du Ballet des Pierrots.



LES FÊTES DE LA PAIX.*4 Juillet 1763.*

LE théâtre représente une grande Place environnée de portiques ; des trophées sont suspendus entre les colonnes, & sur des gradins de pierre, disposés en amphithéâtre, comme dans un Cirque. On voit des Statues représentant les grands Hommes qui ont illustré la France dans tous les genres. Au milieu de cette Place est représentée la figure équestre du Roi, avec son piédestal, & les ornemens qui l'accompagnent, tel qu'on le voit dans la Place de Louis XV (1).

Des Suisses veulent empêcher le Peuple d'approcher ; mais le Chef des Héros d'armes ordonne de laisser passer tous ceux qui veulent s'approcher de la Statue du Roi, il chante :

Dans ce jour où tout prospère,
Il n'est point d'états différens ;

(1) Cette superbe décoration est de l'invention de M. Louis, ancien Pensionnaire du Roi, & premier Architecte de Sa Majesté Polonoise.

Laissez entrer petits & grands ;
 Laissez les cœurs se satisfaire ;
 Doit-on empêcher des Enfans
 De venir voir leur pere ?

Des Jardiniers & des Bouquetieres
 viennent en chantant & en dansant,
 orner la Statue du Roi de festons &
 de guirlandes. Un Abbé en habit de
 campagne paraît avec une Bourgeoise
 qu'il presse de céder ; mais elle lui ré-
 pond qu'elle n'a jamais cédé ; elle est
 honnête femme , & l'Abbé rassure ainsi
 sa vertu.

Je suis libre , j'ai du bien ;
 Cet habit-là , Madame , & rien ,
 C'est à peu près la même chose ;
 On le prend pour tromper les yeux ;
 Plus d'un , ainsi que moi , par ce dehors im-
 pose
 Sans engagement sérieux.

La B O U R G E O I S E .

Vous n'en avez aucun ?

L' A B B É .

Aucun ; s'il faut vous le dire.
 Je me confie à vous , à peine fai je lire ;
 J'ai pris cet attirail par prudence , par goût ;

Enfin, comme un passe-partout,
Car on en tire un fort grand avantage;
C'est moins pour moi, Madame, un état qu'un
maintien;

Heureux qui fait en faire usage;
Par-là je tiens à tout, en ne tenant à rien.

On nous reçoit sans conséquence;

Insensiblement on s'avance.

On nous goûte en faveur de la frivolité,
C'est en elle aujourd'hui que mon état con-
siste,

Avec quatre doigts de baptiste,
Nous acquérons le droit de l'inutilité,
Et pouvons être oisifs en toute liberté.

La B O U R G E O I S E .

Mais tous ces oisifs-là, demandent de l'ou-
vrage.

L' A B B É .

Notre regne n'est pas tombé,
Nous nous infinuons toujours dans le ménage;

Chaque Maison a son Abbé.

Il y donne le ton, y joue un personnage,

Pour les Valets, il est Monsieur l'Abbé,

Pour le Mari, mon cher Abbé,

Pour la Femme, l'Abbé.

Lorsque la Bourgeoise, sensible aux

propositions de l'Abbé, regrette de n'être pas assurée du sort de son mari, qu'elle croit mort; ce mari qui est un Grenadier, vient & la surprend avec l'Abbé. La Bourgeoise est prête de s'évanouir de frayeur & de chagrin. Le bon Grenadier prend cela pour un effet de la tendresse de sa femme. Elle se plaint de toutes les inquiétudes qu'il lui a causées. Il dit n'être arrivé que de la veille; elle lui reproche son peu d'empressement, & le querelle de ce qu'il est déjà yvre; il en convient; mais c'est dit-il, par sentiment qu'il s'est grisé; il a bu avec ses camarades à la santé de tous les peuples de la terre, qui sont nos bons amis, puisque la Paix est générale. L'Abbé veut se mêler d'appuyer les reproches de la femme; mais le Grenadier après l'avoir toisé du haut en bas, l'oblige à se retirer avec peu de ménagement pour un homme qui prend un habit respectable pour

Etre un mauvais Sujet, un mauvais Citoyen,

Etre à charge au Public, en un mot bon à rien.

Il se raccommode avec sa femme,

après avoir chanté une Ariette dont le refrain est :

El faut que la paix soit bien grande ,
Elle regne entre les époux.

Un Précepteur vient avec ses Eco-liers à qui il montre la Statue du Roi , & les figures des Hommes Illustres qui remplissent les gradins du Portique , en les invitant à mériter d'y prendre place un jour avec eux.

Un Vieillard nommé Gombault , qui a servi le Roi aussi long-tems que ses forces le lui ont permis , détaille à ses compatriotes les dangers que ce Monarque a partagé avec ses Soldats ; Louison , sa petite fille , lui demande ce que cest que la guerre ; il lui en donne une idée , par la comparaison qu'il en fait avec un ouragan horrible , qui , quelques années auparavant , avait ravagé tout le canton ; il bénit ensuite avec tous les Habitans la bonté du Roi , qui a épargné à toutes les Provinces les calamités que produit ce fléau ; le fils de ce brave homme qui s'était mis dans le Service , quand son pere s'en est retiré , arrive & interrompt ou plutôt redouble les épanchemens de cœur de ces bonnes gens.

Il a servi en brave Soldat & a mérité le grade d'Officier & a été honoré de la Croix de S. Louis. Il se propose de faire servir la pension dont il est gratifié, à procurer à sa famille une vie plus commode, & se dispose lui-même à les aider dans les soins de la culture des terres, tant que la paix lui en laissera le loisir. En s'adressant à des Grenadiers qui surviennent & le reconnaissent pour un de leurs anciens camarades. Il leur montre ces bons Paysans, dont il ne rougit pas d'être le fils, & ils prennent dans leurs bras la petite Louison, qu'ils élèvent pour lui faire voir la Statue du bon Roi. La Fête villageoise recommence avec les instrumens champêtres. Les Grenadiers s'y joignent & chantent des couplets galamment grivois. Successivement la Place se remplit d'une multitude de gens de tout âge & de tous états. La Fête devient générale & finit par un Ballet qui peint le tumulte de la joie, au milieu duquel un Carillonneur, sa femme & un Artificier chantent des morceaux qui caractérisent leurs fonctions.

Ce Divertissement, & sur-tout la scène qui le termine, ne sont pas moins

d'honneur au cœur de M. Favart, que le succès mérité de l'Anglais à Bordeaux en a fait à son esprit ; ce n'était pas une entreprise facile que de traiter un sujet si rebattu sur deux théâtres si différens, la chute même de l'un des deux sans donner la moindre atteinte à sa gloire, n'en aurait pas fait moins d'honneur à son zèle.

La Musique de ce Divertissement est de M. Philidor, il y a soutenu sa réputation dans plusieurs morceaux & sur-tout dans celui où il a donné une image de la guerre si conforme aux paroles qu'il a traitées.

Fin du sixieme Volume.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1800
BY
JOHN H. COLEMAN
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. BROWN, 1850.

The history of the city of Boston, from its first settlement in 1630 to the present time, is a subject of great interest and importance. It is a city which has played a prominent part in the history of the United States, and its development has been marked by many of the most important events of our nation's history.

The city of Boston was founded in 1630 by a group of Puritan settlers who came to the Massachusetts Bay. They were led by John Winthrop, who gave the city its name, "Boston," in honor of the town of Boston in Lincolnshire, England.

From its early days, Boston has been a center of commerce and industry. It was one of the first cities in the world to have a harbor, and its ships were engaged in trade with the West Indies and the East Indies. It was also one of the first cities to have a university, Harvard College, which was founded in 1636.

Boston has been the scene of many of the most important events of our nation's history. It was here that the first battle of the American Revolution was fought, the Battle of the Clouds, in 1775. It was here that the Declaration of Independence was signed in 1776. It was here that the city was captured by the British in 1774, and it was here that the city was the scene of the Boston Tea Party in 1773.

Boston has also been a center of education and culture. It has been the home of many of our nation's most important writers and thinkers, including Nathaniel Hawthorne, Ralph Waldo Emerson, and Henry David Thoreau. It has also been the home of many of our nation's most important scientists and inventors, including Benjamin Franklin, Samuel Morse, and Alexander Graham Bell.

Boston has also been a center of industry and commerce. It has been the home of many of our nation's most important industries, including shipbuilding, textiles, and printing. It has also been a center of finance and banking, and it has been the home of many of our nation's most important banks and financial institutions.

Boston has also been a center of education and culture. It has been the home of many of our nation's most important universities and colleges, including Harvard University, Boston University, and Northeastern University. It has also been the home of many of our nation's most important museums and libraries, including the Boston Public Library and the Boston Museum of Science.

Boston has also been a center of industry and commerce. It has been the home of many of our nation's most important industries, including shipbuilding, textiles, and printing. It has also been a center of finance and banking, and it has been the home of many of our nation's most important banks and financial institutions.

Boston has also been a center of education and culture. It has been the home of many of our nation's most important universities and colleges, including Harvard University, Boston University, and Northeastern University. It has also been the home of many of our nation's most important museums and libraries, including the Boston Public Library and the Boston Museum of Science.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce fixieme Volume.

A.

<i>A</i> MOUR paternel ,	pages 489.
<i>Amours champêtres ,</i>	242.
<i>Amours de Mathurine ,</i>	249.
<i>Annette & Lubin ,</i>	458.
<i>Astraudi , (sa retraite.)</i>	225.

B.

<i>B</i> ALETTI , (représentation à son profit.)	382.
<i>Bals ,</i>	406.
<i>Bastien & Bastienne.</i>	119.
<i>Baurans ,</i>	231.
<i>Bohémienne ,</i>	268.
<i>Boissi , (son histoire)</i>	81.

Bon Seigneur ;

pages 514.

Brioché ,

126.

G.

C AILLOT , (son début)	406.
<i>Campagne ,</i>	174.
<i>Caprice amoureux ,</i>	213.
<i>Caquets ,</i>	426.
<i>Catinon , (son début)</i>	129.
<i>Charlatan ,</i>	284.
<i>Chinois ,</i>	238.
<i>Clôture de 1753 ,</i>	101.
<i>Clôture de 1754.</i>	163.
<i>Clôture de 1759.</i>	372.
<i>Clôture de 1760.</i>	386.
<i>Clôture & Compliment de 1764.</i>	469.
<i>Collet , la Demoiselle , (son début.)</i>	363.

D.

D EAMICI , la Signora , (son début)	356.
--	------

E.

E COSSAISE ,	417.
<i>Enforcelés ,</i>	320.
<i>Entêté ,</i>	352.
<i>Esprit du Jour ,</i>	189.

F.

F ANFALE ,	pages	41.
Femmes , (les)		113.
Fête d'amour ,		199.
Fêtes de la Paix ,		533.
Fêtes des environs de Paris ,		103.
Fils d'Arlequin perdu & retrouvé ,		157.
Flaminia , (sa retraite)		53.
Fleurs ,		11.
Frivolité ,		67.

G

G UI DE CHENE ,		493.
------------------------	--	------

J.

J ARDINI , (son début)		87.
Jeune , (Le) (son début)		381.
Jeune Grecque ,		289.
Impromptu de l'Amour ,		376.
Incas du Pérou ,		7.
Indes dansantes ,		1.
Innocente supercherie ,		383.
Jourdain , la Dlle. (son début)		381.
Jumeaux ,		143.

L.

L ABORAS de Mezieres, (sa retraite)	pages	437.
Lacédémoniennes,		163.
Laubreau, (son début)		532.

M.

M AITRE de Musique,		226.
Martin, la Dlle. (son début)		381.
Melezinde,		364.

N.

N INETTE à la Cour,		213.
Noce interrompue.		328.
Nouvelle École des Femmes,		343.
Nouvelle Troupe.		407.

P.

P HILOSOPHE prétendu,		472.
Piccinelli,		457.
Plutus, Rival de l'Amour,		279.
Port-Mahon,		254.
Prétendu,		420.

R

R AMIR,	pages	306.
<i>Ratón & Rosette,</i>		88.
<i>Rentrée des Théâtres,</i>		389.
<i>Rétablissement de la Salle,</i>		399.
<i>Retour du Goût,</i>		137.
<i>Retour imprévu,</i>		257.
<i>Revue des Théâtres,</i>		130.
<i>Roi & le Fermier, (Le)</i>		485.

S.

S AVI, Signor (son début)	419.
<i>Savi, Signora (son début)</i>	406.
<i>Servante Maîtresse,</i>	183.
<i>Silvia, (son histoire)</i>	377.
<i>Soliman second,</i>	438.
<i>Sticotti, (sa retraite)</i>	375.
<i>Sultan généreux,</i>	370.

T.

T IRCIS & Doristée,	55.
<i>Turc généreux,</i>	1.

V.

V ALÉE de Montmorenci,	34.
<i>Véronese,</i>	198.

546

<i>Véronese pere</i> , (sa mort)	pages 373.
<i>Veux accomplis</i> ,	25.
<i>Victoire</i> , la Dlle. (son début)	278.
<i>Villette</i> , la Dlle. (son début)	363.

Z.

Z ANUZZI, (son début)	380.
<i>Zéphire & Fleurette</i> ,	156.

Fin de la Table.







